

Le Samedi

VOL. X. No 23
MONTREAL, 5 NOVEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU PAYS DE L'ONCLE TOM



PRIÈRE DU SOIR

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 5 NOVEMBRE 1898

UNE RÉCLAME



CHER MONSIEUR: — J'ai employé une bouteille de votre restaurateur des cheveux. Pour l'amour du ciel, envoyez-moi immédiatement quelque chose pour les empêcher de pousser. Je ne puis les arrêter.

GERBES DE PENSÉES

Un qui est né pour ne jamais rougir. — Le nègre.

x

Presque tout homme peut être gâté par une toute petite flatterie.

x

Quelques hommes ne sont encore vivants que parce que c'est contre la loi de les taer.

x

Combien d'hommes se remuent-ils en essayant de vivre à la hauteur de leur réputation.

x

Un dollar exige plus de surveillance qu'une personne, si on veut l'empêcher de s'en aller.

x

L'amour est, quelquefois, la seule folie d'un homme sage et, souvent, le seul acte de sagesse d'un homme fou.

x

Il vaut beaucoup mieux, si vous aimez la musique, en acheter pour deux sous au joueur d'orgue que de vous endetter sur un piano.

x

Un docteur spécialement appointé pour la vaccination des hommes de police disait: — Voilà bien du bon vaccin de perdu! A quoi ça sert de vacciner ces hommes-là? Il n'attrapent jamais rien.

UN SOLITAIRE.

UN VEINARD

La grand'mère.—Charles, tu es un petit glouton. Comment se fait-il que tu puisses manger autant que cela?

Charles.—Je crois que je suis né sous une bonne étoile.

SON BUT

Le confiseur.—Quelle sorte de bonbon veux-tu, mon bonhomme?

Freddie.—Donnez-moi quelque chose de mou et de collant; ma petite sœur n'en vaudra pas.

IL FAUT TOUT CONSIDÉRER

Le coiffeur.—J'ai une préparation qui empêchera vos cheveux de tomber.

Le client.—Mais, vous êtes chauve vous-même!

Le coiffeur.—C'est vrai. Mais vous devez prendre en considération le fait qu'un homme chauve n'a plus à s'inquiéter de la chute de ses cheveux.

UNE RAISON EST DEMANDÉE

Madame.—La nouvelle servante a cassé quatre assiettes aujourd'hui.

Monsieur.—A-t-elle donné la raison pourquoi elle n'avait pas cassé le service entier?

NOS CHÉRIS

Elle.—Mon papa, il est général; qu'est-ce que fait le tien?

Lui.—Tout ce que maman veut!

C'ÉTAIT SON GOUT

La mère.—Mon cher garçon, j'ignore ce qui peut te plaire dans cette jeune fille. Elle a la figure comme un pâté aux pommes.

George.—C'est mon pâté favori.

L'UN ET L'AUTRE

M. Du Million (avec orgueil).—C'est l'argent qui fait l'homme.

M. Fauxbillet.—Et quelque fois c'est l'homme qui fait l'argent.

ELLE DISAIT VRAI

Madame Aspice.—Je ne sais réellement pas de qui notre fils tient ses défauts; ce n'est certainement pas de moi!

M. Aspice.—Tu as bien raison, ma chère, tu as gardé tous les tiens pour toi-même.

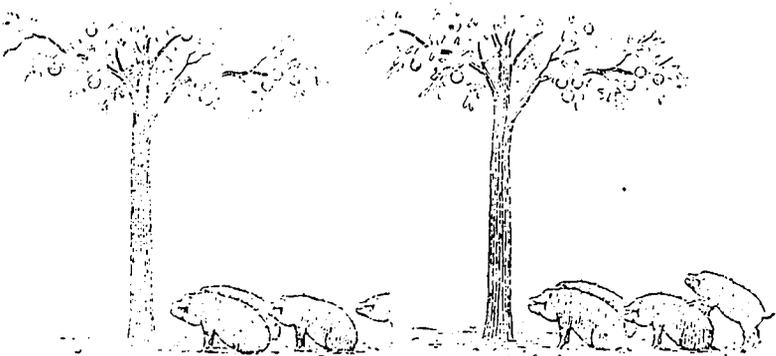
NUMÉRO DE NOËL

Comme les années précédentes, le SAMEDI fera paraître, à l'occasion de Noël, un numéro avec gravure en couleurs, spécialement consacré à la grande fête chrétienne. Le succès qui a accueilli les précédents numéros a déterminé l'administration du SAMEDI à ne rien négliger pour faire, de celui à paraître, un ensemble irréprochable que tout le monde voudra posséder et envoyer à ses parents et amis.

Chaque année, nous n'avons pu remplir tous les ordres qui nous ont été adressés, c'est pourquoi nous prions les chefs de nos dépôts, tant du Canada que des Etats-Unis, ainsi que nos lecteurs et abonnés en désirant plusieurs exemplaires, de nous adresser, dès à présent, leur demande.

LE SAMEDI.

DICTON POPULAIRE



I

II



III

IV

L'UNION FAIT LA FORCE.

COMPTABILITÉ EMBROUILLÉE



La petite Marie.—Madame Bourgeois, maman demande si vous voulez compter vos enfants. Il en manque un, chez nous.

des vieillards ; ainsi que le chant de l'alouette se mêle à la rumeur puissante du vent courant sur les moissons.

Ta bouche a le parfum des montagnes couronnées de thym. Tes lèvres palpitantes et fraîches ont la senteur des antiques collines ignorées de l'homme, et que seul a troublées le bourdonnement des abeilles.

Mon cœur et ma fierté ont bondi vers toi ! comme l'animal sauvage qui, par les chaudes nuits d'été, bondit vers les étoiles du ciel.

ANTARES.

DEUX CAUSES POUR UN EFFET

—Je n'ai jamais produit autant d'impression sur un auditoire, disait à son fils un célèbre conférencier, après un long discours sur la tempérance. Tous les yeux sont restés fixés sur moi, du premier au dernier mot de ma conférence.

—Pas étonnant, répond le fils, en regardant attentivement la tête de son père. Vous aviez mis vos gants dans votre chapeau, et lorsque vous vous êtes découverts ils sont restés sur votre tête ; comme, en parlant, vous n'abusez pas des gestes, ils y sont restés tout le temps.

UN CAS DÉSESPÉRÉ

Le professeur (faisant épeler un élève qui a la tête très dure).—C-h-a-t. Quel mot forment ces lettres, George ?

George.—Sais pas, m'sieu.

Le professeur.—Voyons ! Quel est l'animal qui attrape les souris ?

George.—Un piège, m'sieu.

Le professeur.—Voyons ! Comment appelle-tu cette bello petite bête que tu as chez toi, et à qui tu donnes du lait quelque fois ?

George.—Ah, je sais m'sieu. C'est Fido que vous voulez dire.

Le professeur.—Non, non, non ! Rappelle-toi bien ! Qui est ce qui a égratigné la figure de ton petit frère ?

George.—Mes ongles, m'sieu.

Le professeur (exaspéré).—Tiens, regarde là, sur la clôture. Vois-tu cet animal. Bien, dis-moi ce que c-h-a-t veut dire ?

George.—Ah ! ça c'est un minou, m'sieu.

Le professeur en a eu la migraine.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDX

LES FORGERONS

Rythmé par le marteau sonore,
Le chant joyeux des forgerons
S'envole à grand bruit vers l'aurore,
Plus fier que la voix des clairons.

JEAN ET JACQUES

La forge mugissante allume
Nos fronts par la bise mordus,
Et son reflet parmi la brume
Chasse les corbeaux éperdus.

De la Noël au jour de Pâques,
Nuit et jour, c'est comme un enfer,

JACQUES

Mon frère Jean,

JEAN

Mon frère Jacques.

JACQUES

Soufflons le feu ?

JEAN

Battons le fer !

JACQUES

Fer grossier que la cheminée
Couvre ici de son noir manteau,
Jusqu'à la fin de la journée
Tremble et gémit sous le marteau !

JEAN

Pour subir ta métamorphose,
Tu vas sortir, obscur encor,
De la fournaise ardente et rose,
Au milieu d'une gerbe d'or

JACQUES

Puis tu seras l'âpre charrue !
Tu répandras sur les sillons

La moisson blonde que salue
Le chœur ailé des papillons.

JEAN

Tu seras le coursier de flamme,
Le courrier terrible et sans peur
Qui dans ses flancs emporte une âme
De charbon rouge et de vapeur.

JACQUES

Tu seras la faux qui moissonne.
Tu courberas le seigle mûr.
Cette mer vivante où frissonne
L'écarlate et la fleur d'azur.

JEAN

Lumière, d'ombre enveloppée,
Tu renaîtras au grand soleil ;
Tu seras le fer de l'épée
Qui se rougit de sang vermeil

JACQUES

Ton destin vil enfin s'élève !
Tu vas surgir dans la clarté,
Pour te mêler, charrue ou glaive,
À la mouvante humanité !

JEAN

Tu frémiras pour la justice !

JACQUES

Tu serviras à déchirer
Le sein de la terre nourrice.

JEAN

Tu vas combattre

JACQUES

Et labourer !

THÉODORE DE BANVILLE.

IL FALLAIT L'ESPÉRER



Le garçon.—Ce ne sera pas long, madame.

Mme Vivace.—Je l'espère ! De grâce ne soyez pas aussi lent que la ville de Montréal à réparer ses trottoirs !

PSAUME D'AMOUR

Dans l'or ardent de ta chevelure brillent des étoiles changeantes. Ce sont de lumineuses perles qui tombent une à une, reviennent vers ton front chéri, et se perdent dans la profondeur de tes tresses blondes.

Que le souffle desséchant ou la fraîche haleine du vent m'apporte des pensées désespérantes ou des promesses d'ardent avenir, c'est une brise d'amour qui fait bruire ta chevelure comme un océan d'épis glorieux.

Ton front est radieux et superbe. C'est le péristyle d'un palais de marbre blanc qui abrite des multitudes prêtes à chanter ! J'écoute... et j'attends qu'un chœur de jeunes vierges s'élève, et s'unisse à la voix grave

IL FAUT TENIR SON RANG



Bidou.—Loulou t'a donc planté-là, Pitouche ?

Pitouche.—Oui. Son papa lui donne cinq cents par semaine, et le mien ne m'en donne que trois.



SI TU VOULAIS

(Pour le SAMEDI)

A mon amie.

Si tu voulais, ma bien-aimée,
Comblér mes désirs et mes vœux,
Sous la verdoyante ramée,
Seuls, le soir, nous irions tous doux,
Là, loin de la foule mondaine,
Écoutant parler notre cœur
Tout embaumé de marjolaine,
Nous goûterions le vrai bonheur.

Si tu voulais, ô mignonnette,
Dès cette heure me rendre heureux,
Puisque la nature est en fête,
Nous dirions un refrain joyeux :
Le premier mot serait : "je t'aime",
"Je t'aime" aussitôt le suivrait ;
Tous les autres seraient de même,
Et puis il recommencerait.

Si tu voulais, ô douce amie,
Dans mon cœur attiser le feu,
Bientôt, pour toute notre vie,
A l'autel nous ferions un nœud,
Dans une retraite lointaine,
Sans soucis pour le lendemain,
Je te proclamerais ma reine,
Notre bonheur serait certain

Montréal, 11 Oct. 1898.

J. E. GAUTHIER

LE GENDRE

Sur le sommet de la colline, des sapins au feuillage sombre. A mi-côte, au milieu de plants de poiriers et de pommiers, des maisons basses, des granges, des toits à porcs, des étables, des meules de paille.

Dans une dépression de terrain, une grande mare où les oies et les canards barbotent toute l'année ; un peu plus loin, les eaux vives d'un ruisseau bordé de saules où les merles, au printemps, chantent soir et matin leurs amours.

Quand le ciel est sombre, que sur les arbres dépouillés de leurs feuilles les corbeaux, ces noirs messagers de l'hiver, se réunissent en troupes nombreuses, ce hameau, avec ses terres nues, ses murailles rouillées par les pluies, a un aspect lamentable.

Mais, quand vient avril, dans les fentes des vieux murs les ravenelles fleurissent ; les litas des haies embaument les coteaux abrupts où le soc de la charrue ne peut pénétrer et forment un tapis merveilleux avec les fleurs des gonets d'un jaune d'or ; les morisiers, les poiriers et les pommiers dressent dans le ciel bleu leurs puissantes ramures couvertes de fleurs roses ou blanches, les chemins creux ont des dômes charmants de verdure où gazonillent les pinsons et les fauvettes.

Philippe Radouin, au bas du village du Margat, habitait une maison basse couverte en paille avec des murs en torchis.

C'était un homme de cinquante ans, de taille ordinaire, un peu maigre comme tous les travailleurs. Apre au gain, il cultivait, avec une ardeur infatigable, sa petite terre, dont les récoltes excitaient l'envie de ses voisins. Cependant, on ne l'aimait pas parce que c'était un homme taciturne, violent, très dur vis-à-vis des siens et des étrangers, et d'une avarice sordide.

Les porteurs de besace ne venaient jamais lui demander un morceau de pain ou un gîte dans le gronier à foin.

Il avait fait un mariage assez riche, sa femme étant fille unique ; sa belle-mère, qui était veuve depuis longtemps, possédait des valeurs, une terre louée huit cents francs et, dans le village du Margat, un vaste jardin et une belle maison en pierres qu'elle occupait.

Elle morte, le gendre aurait quitté sa mesure pour venir l'habiter. Avec son argent et ses rentes, il eût acheté des champs à sa convenance.

Mais la vieille, quoique sa bronchite eût mit plusieurs fois ses jours en danger, avait pu atteindre l'âge de quatre-vingts ans.

Malgré ses infirmités, elle aimait la vie.

Avant d'entrer dans le paradis chrétien, tant vanté par les orateurs sacrés, elle eût voulu voir encore de nombreux printemps !

Cette longévité mettait de mauvaise humeur son gendre. Sa femme

aussi trouvait que sa mère était ridicule de se faire tirer l'oreille pour faire le saut dans l'éternité.

A table, quand on parlait des morts de la contrée, Philippe Radouin disait :

"Tout le monde meurt ! seule ta mère ne veut pas faire de place aux jeunes !

"Probablement une vieille sorcière lui aura communiqué un secret qui la rendra immortelle."

Il ne craignait pas de tenir ces vilains propos devant ses deux enfants, dont l'aîné avait déjà quatorze ans.

Quand ceux-ci allaient voir leur grand-mère, au lieu de la plaindre, de lui dire ces douces paroles qui, dans la bouche des enfants, consolent les grands-parents, ils riaient et se moquaient d'elle.

Alors, l'aïeule en cheveux blancs pleurait.

Dans sa longue existence, que de souffrances physiques et morales imméritées ! Sur la terre, sa part de bonheur avait été bien petite ! Malgré cela, le censeur le plus sévère n'eût pu lui reprocher la plus petite défaillance.

Sa fille, elle l'avait toujours comblée de prévenances et entourée d'une affection sans bornes. En récompense de ces nuits blanches passées près de son berceau quand elle était malade, de ces privations qu'elle s'était imposées pour lui procurer du bien-être, sur la fin de sa vie elle ne demandait qu'un peu de cet amour qu'elle lui avait donné sans marchander.

Elle, la pauvre octogénaire, à laquelle l'existence ne réservait plus une seule joie, elle qui, pour oublier ses infirmités, avait besoin de paroles affectueuses, de fronts gais et souriants, était entourée de gens dont elle devinait les désirs criminels dans leurs regards froids et durs. Et ces indifférents étaient des êtres nés d'elle, ayant dans les veines son sang !!!

Un soir de juin, Philippe Radouin travaillait dans un de ses champs.

La journée avait été magnifique. Le soleil, qui semblait quitter à regret la terre prée de ses richesses, comme une boule de feu disparaissait derrière les grands bois de la Verrière qu'il emplissait de ses lueurs.

En face, sur la côte, le petit clocher de Sarville, avec son groupe de

UN PRODIGE

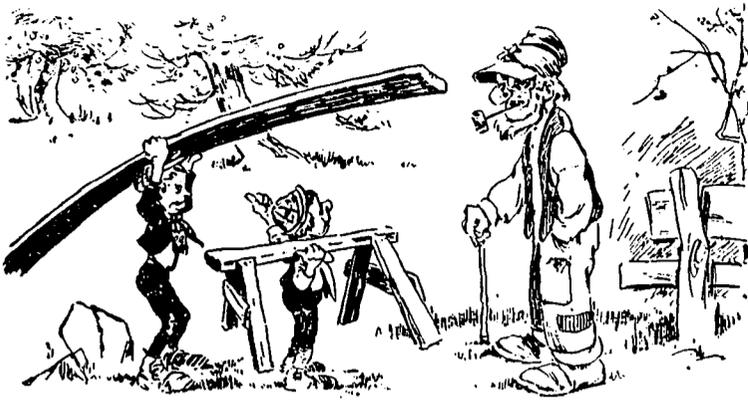


Jules.—Je viens justement de recevoir, de mon avocat, une note m'apprenant ce qui me revient de la succession de mon oncle Laripète et je dois répondre.

Arthur.—Et que vas-tu lui dire, à ton avocat ?

Jules.—Oh ! tout simplement de garder la menue monnaie.

JEUNES GENS DE PAROLE



Bidoche.—M. Vieuxcrouton, voulez-vous nous permettre de nous balancer, ici, à l'ombre ?

M. Vieuxcrouton.—Oui, mes bonshommes, balancez-vous ; mais, il faut me promettre de ne pas grimper dans mes arbres pour cueillir mes pommes.

Bidoche.—Oh ! Ben sûr, M. Vieuxcrouton, que nous ne grimperons pas dans vos arbres pour prendre vos pommes.

maisons, se détachait sur un ciel ourlé, du côté du couchant, de petits nuages ressemblant à de l'or en fusion.

Un joyeux carillon traversa l'espace.

C'était l'Angelus du soir qui sonnait à l'église de Varigny, dont le clocher apparaissait au milieu d'un groupe de grands hêtres.

Appuyé sur sa bêche, Philippe Radoin, quoiqu'il eût l'esprit lourd et terre-à-terre, était comme hypnotisé par le charme de cette belle soirée printannière.

Rarement il prenait quelques minutes de repos, mais ce jour-là il était de bonne humeur.

Sa belle-mère était plus souffrante.

Cela arrivait à propos. Avec l'héritage tant convoité, il pourrait acheter la petite ferme de la Guérinière, dont la vente était annoncée par des placards.

Un de ces cris d'angoisse qui ne sort des poitrines humaines que dans des circonstances très douloureuses, attira son attention.

Sa femme, au bout du champ, avec de grands cris l'appelait.

Il sourit.

Cette fois la vieille avait dû rendre l'âme.

Comme il restait immobile à sa place, sa femme vint vers lui en courant.

Ses paupières rouges, ses lèvres décolorées et tremblantes décelaient une vive émotion.

Il lui dit :

—Femme, console-toi.

—Pour ta mère âgée et souffrante, la mort est plus douce que la vie."

Un éclair de colère traversa les petits yeux gris de la fermière.

—Imbécile, ma mère vit ?

—Mais notre belle vache Brangée est morte !"

Le paysan devint tout pâle.

Ses bras tombèrent inertes le long de son corps.

Quand il put articuler quelques mots, il fit cette réflexion :

—Quel malheur pour nous !

—C'était la meilleure bête de mon étable !"

A. SOULARD.

ENFANTS MARTYRS

Il n'y a plus d'enfants, non pas parce que "ça ne se porte plus cette année", comme disent les chroniques de la mode, mais, parce que les enfants — les *gosses*, suivant l'expression de mon vieil ami Royer-Collard, — sont imbus d'idées bien au-dessus de leur âge...

Ainsi, dès l'école... — que dis-je ?... — dès la crèche, ils se livrent aux manifestances et autres intempéries qui caractérisent, d'habitude, des âges plus mûrs...

Ils lâchent le biberon pour former des ligues... Un de mes jeunes amis, qui porte encore une bavette, est venue en tailler une chez moi, hier, tout en prenant une absinthe, — il est à peine sevré, — et il m'a exposé ses revendications...

Elles sont nettes, catégoriques, radicales et, j'ose le dire, péremptoires... voire même méremptoires.

—Des parents... n'en faut plus !...

Là-dessus, cet éphébe de deux ans m'a exprimé son animadversion pour, ou plutôt contre, les parents...

À l'entendre, l'histoire des parents n'était que le martyrologue des enfants...

Et il a conclu :

—Les enfants... que sont-ils ?... rien !... Que doivent-ils être ?... tout !... —Place aux jeunes !... — ripostai-je, heureux de faire une citation qui ne me coûtait qu'un faible effort de mémoire.

Mais le même — comme disait Joseph de Maistre — ne me tint pas quitté pour ça...

Il me déclara que les enfants en avaient assez d'être martyrs, qu'ils aspiraient à être libres, ne voulant, au-dessus d'eux, ni vieux ni maîtres...

Imbu de ces idées... libertaires, mon jeune interlocuteur a fondé, avec quelques-uns de ses contemporains — dix-huit mois à trois ans — une ligue qui a pris le nom de ligue anti parentiste.

"Dès que les parents auront des enfants, on les supprimera !"

C'est des parents qu'il s'agit, bien entendu. T'el est le premier article de cette déclaration des droits... du jeune... très jeune homme...

J'essayai de ramener mon enfantile ami à des idées plus modérées... mais je n'obtins qu'un résultat bien modique... celui d'être traité de fossile...

...Rien n'est plus révoltant, assurément, que les tortures infligées à de pauvres petits êtres sans défense... et s'est avec raison que les âmes sensibles s'attendrissent sur les "enfants martyrs..."

Seulement... il sera peut-être permis d'invoquer la pitié universelle en faveur d'une certaine catégorie de martyrs dont on ne parle jamais... les parents martyrs ! Je connais, là-dessus, des traits navrants... j'aime mieux n'en pas parler !...

JULES MAUVRAU

UN HÉROS

Madame Empointe est connue dans tout le quartier pour son humour massacrante, et tout le monde s'accorde à dire que le pauvre Empointe mène la plus triste existence que l'on puisse imaginer.

L'autre matin, madame Empointe se montra encore plus agressive qu'à l'ordinaire.

Après avoir cherché querelle à son pauvre diable de mari par tous les moyens possible, sans avoir pu y réussir, elle se décida à frapper un grand coup. Elle vint se placer devant lui, et dit, avec un sourire de dédain :

—Si tu avais pour un sou de courage, tu t'en irais au Klondike, plutôt que de rester ici à "fainéanter."

—Je pense bien que tu ne vas pas dire que je suis un lâche maintenant, risqua le malheureux Empointe.

—Oui, tu es un lâche, un lâche fiéffé, reprit la virago, au paroxysme de la colère.

—Oh Sarah ! gémit le pauvre martyr. Comment peux-tu parler ainsi ? Oublies-tu donc qu'il y a quinze ans que je vis avec toi ?

ELASTIQUE

Isaac. — Baba, gompion faud-il t'archent bour vaire un mondant sitéraple ?

Abraham.—Un cendin ou blus.

COMME SON PÈRE

La mère.—Il est assez tard maintenant, Freddie ; vas te coucher.

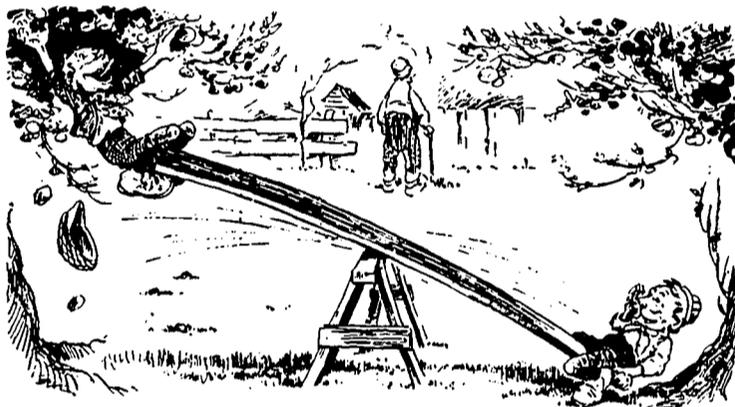
Freddie (de mauvaise humeur).—Quand je serai grand, j'irai au club, comme papa, et je ne me coucherai plus.

UN AVIS INTÉRESSÉ

M. Bonvil.—Je soutiens qu'on devrait toujours faire bouillir l'eau pendant au moins une demi-heure, avant de s'en servir, soit pour boire, soit pour préparer les mets.

M. Crétout.—Vous êtes médecin, je suppose ?

M. Bonvil.—Non, je suis marchand de charbon.



II

Bidoche.—Hein, Pitoche, crois-tu que ça serait mal de grimper aux arbres du père Vieuxcrouton ?

III

Pitoche.—Oh ! oui, Bidoche, du moment qu'on a promis, il faut savoir tenir sa parole.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



M. Whitelaw Reid.

M. Gray.
M. Moore, secrétaire.M. Day, président
de la commission américaine.

M. Frye.

M. Davis.

LA COMMISSION DE PAIX HISPANO-AMÉRICAINÉ.

Depuis le 1er octobre, la commission à laquelle incombe la tâche délicate de conclure définitivement la paix entre l'Amérique et l'Espagne, siège à Paris, dans le Palais du quai d'Orsay.

Elle se compose de six membres qui sont, du côté espagnol, Messieurs Mortero Rios, président du sénat, chevalier de la Toison d'or.

Abarzuza, ex-ministre des colonies.

De Jarnica, député de Santander.

De Villaurrutia, ministre à Bruxelles.

Général Cerero.

M. Ojeda, ministre d'Espagne en Turquie, est adjoint à la délégation comme secrétaire.

Du côté américain nous comptons : MM. Cushman Kellogg Day, ministre des affaires étrangères et ami intime du président McKinley ; Davis, William P. Frye, George Gray et Whitelaw Reid, ce dernier ex-ambassadeur à Paris et rédacteur de la *Tribune*, de New-York.

Ces messieurs sont assistés de M. John Moore, secrétaire ; du commandant Bradford, conseiller naval ; et du général Merritt, conseiller militaire.

MM. Whitelaw Reid et Day passent pour flotter entre les idées de modération et celles d'expansion à outrance.

M. Gray est absolument opposé à l'expansion ; MM. Davis et Frye sont réellement expansionnistes, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la classe de ceux qui voudraient garder tout ce qui a été pris, y compris les Philippines.

Chacun sait que le protocole, très clair et très précis en ce qui concerne Cuba et Porto-Rico, reste dans la plus désespérante obscurité en ce qui regarde les Philippines.

À présent les Américains s'annexeront-ils Cuba ou prononceront-ils son indépendance ? Affaire à eux et aux Cubains, ces incorrigibles révolutionnaires. Mais Manille ? Mais les Philippines ? La capitulation de Manille, antérieure à la signature des préliminaires de la paix, n'est-elle pas nulle en droit international ? A-t-elle jamais pu donner aux Américains aucun droit sur le reste de l'archipel ? C'est une longue et très difficile discussion qui s'est ouverte et comme les délibérations sont absolument et très justement secrètes, il sera bon de n'ajouter que peu de foi aux racontars de journalistes aux abois et d'attendre quelques semaines pour être fixé sur le sort réservé aux appétits américains. Mais que penser de la publication par les journaux des Etats-Unis, d'une note suivant laquelle le gouvernement de Washington aurait demandé, à celui de Paris, l'assurance que ses commissaires seraient traités avec égards ? Pensait-on, à Washington, que les Parisiens, comme de simples Yankees, étaient capables de lyncher leurs hôtes ? On a beaucoup à apprendre au pays du major MacKinley.

* * *

Madame Carnot, veuve du président martyr tombé sous le poignard de l'anarchiste italien Caserio, vient de succomber subitement à l'âge de cinquante-cinq ans, dans son château de Presles.

Madame Sadi-Carnot était la fille de l'économiste bien connu Dupont-White et avait épousé le futur président de la République, alors simple ingénieur des ponts et chaussées, en 1863.

Les obsèques de madame Carnot ont eu lieu en grande pompe à l'Eglise de la Madeleine, le Cardinal Archevêque de Paris officiant.

Après la cérémonie, le corps a été transporté au petit cimetière de Passy où madame Carnot avait fait élever, ces mois derniers, le tombeau dont, par un étrange pressentiment, elle pressait l'achèvement.

On sait que les cendres de Carnot reposent à côté de celles de son grand-père Lazare Carnot, "l'organisateur de la victoire", sous les voûtes du Panthéon.

Très simple le monument consacré à madame Carnot et qui contient également les restes de sa petite fille, morte l'an dernier.

Quatre pilastres soutenant un fronton surmonté d'une croix grecque. Une porte de bronze, ornée de palmes, donne accès à l'oratoire surmontant le sépulcre et qu'éclaire un magnifique vitrail représentant la *Vierge à l'enfant*. Sur la plinthe de l'oratoire ces seuls mots : *Sépulture Carnot*.

Paris, la France entière, se sont associés au deuil de la famille du regretté président et le défilé du cortège, qui comprenait des délégations de tous les corps constitués, a duré plus de deux heures.

Madame Carnot était bien l'idéal de ce que l'on est convenu d'appeler : l'aristocratie républicaine.

Elle avait quitté, lors de l'élection de son mari à la première magistrature de la République, l'intimité de son foyer de famille pour les devoirs de la représentation officielle et sa nouvelle situation avait été remplie par elle avec le tact le plus parfait et une bonne grâce qui lui avait conquis tous les suffrages.

Entre les réceptions de suprême bon goût, organisées par ses soins, et la tenue correcte de sa maison, elle savait trouver le temps nécessaire pour de nombreuses et importantes œuvres de bienfaisance et elle fut la digne et parfaite compagne du président Carnot, la correction faite homme.

Depuis la mort tragique de son mari, après avoir dignement refusé la dotation que lui offrait la France, "se trouvant, dit-elle, suffisamment récompensée par l'honneur de la tâche accomplie", elle vivait très retirée, entourée de l'affection des siens. C'était une noble figure d'honnête femme et de grande dame, dans toute l'acception du mot.

* * *

Quoique très simple d'allures, la grande figure qui vient de disparaître

dans la personne de la reine du Danemark, n'en était pas moins apparentée à la plupart des trônes d'Europe.

Sa nombreuse famille, élevée par elle avec le soin scrupuleux d'une bonne bourgeoise, comprenait six enfants, trente-deux petits-enfants et quatorze arrière-petits-enfants.

Elle était fille du landgrave de Hesse Cassel ; née le 7 septembre 1817, elle épousa son cousin Christian Sleswig-Holstein, alors duc de Gluckbourg, mais d'une fortune tellement modeste qu'il devait donner, pour vivre, des leçons d'anglais et de mathématiques à des héritiers de riche naissance, tandis que la future reine de Danemark, tout en élevant ses enfants, faisait elle-même ses robes et ses chapeaux.

Mais les destins et les flots sont changeants, affirme la chanson, et rien ne le peut mieux prouver que le sort de cette princesse, d'une condition presque misérable dans la première partie de sa vie et dont le mari, en 1852, était reconnu prince héritier du vieux roi Frédéric VII, sans postérité.

Le 15 novembre 1863, Christian de Sleswig-Holstein montait sur le trône de Danemark sous le nom de Christian IX.

De son mariage avec la défunte reine sont nés six enfants. Le prince royal, Frédéric, gendre du roi de Suède ; le prince Valdemar, marié à la princesse Marie, fille du duc de Chartres ; le prince Guillaume, depuis roi de Grèce, sous le nom de Georges I^{er} ; la princesse Alexandra de Gallés, future reine d'Angleterre ; la princesse Dagmar, impératrice douairière de Russie, veuve du Tsar Alexandre III ; la princesse Thyra, duchesse de Cumberland, de Brunswick et de Lunebourg.

La défunte reine menait, à la cour de Copenhague, une vie extrêmement simple, ne s'occupant nullement de politique, tout entière à ses devoirs de famille et de charité. Elle tenait à jour une volumineuse correspondance avec tous ses enfants, les informant, par le menu, de tous les incidents domestiques qui étaient toute sa vie. Mais ses noces d'or, célébrées en 1892, furent non-seulement une véritable fête nationale pour les Danois mais aussi une solennité européenne. "La belle-mère de l'Europe", ainsi l'avait sarcastiquement surnommée le prince de Bismark, avait, par ses multiples alliances, un pied à toutes les cours et sa mort les met toutes en deuil.

Comme Cornélie, mère des Gracques, elle aurait pu, montrant ses enfants, répéter le fameux : "Voici mes bijoux à moi". Mais ses alliances superbes n'avaient pu sauver son propre pays de l'invasion étrangère, de la guerre et du morcellement.

Hélas ! Ne faut-il pas prendre son parti de la situation nouvelle qu'a presque supprimé la raison d'Etat.

"L'Etat, c'est moi," disait le roi Soleil. "L'Etat, c'est la nation," serait-il forcé de dire aujourd'hui.

La mère dut donc souffrir ce que la souverain était impuissante à empêcher.

Sur sa tombe fraîchement ouverte, le monde entier se bornera à dire que ce fut une simple et une sympathique. Sa bonté était légendaire ; excel-



LAO YU.

lente reine, excellente mère, quelle plus belle épithète pouvait-elle mériter ?

* * *

Il y a vingt ans, le gouvernement chinois mettait à prix la tête du chef des Pavillons-Noirs, le célèbre Lao Yu. Depuis cette époque, le condottière chinois a été successivement chef de bandits et général chinois et, à ce double titre, a conquis, parmi ses jaunes compatriotes, un prestige immense qui en fait un homme quasi-légendaire.

Son audace et son habileté avaient déjà été appréciées par la France, lors des guerres du Tonkin et de l'Annam. On sait quelle résistance offrirent aux troupes françaises les Pavillons-Noirs que le gouvernement chinois encourageait cauteusement alors que l'armée régulière était soi-disant rappelée.

Aussi, en 1884, Lao Yu, amnistié de tous ses crimes, était-il créé brigadier-général de l'armée du céleste empire. En 1894, lors de la guerre sino-japonaise, Lao Yu commandait à Formose dont il prenait la fuite, du reste, y laissant pénétrer paisiblement les Japonais qu'il avait fait vœu d'exterminer. Le 25 mai dernier, avec une escorte de 6,000 irréguliers, il arrivait à Canton devant lequel il établissait son camp, commettant mille déprédations.

Que veut dire cette nouvelle posture prise par le célèbre agitateur ? Les Anglais prétendent que c'est la France qui l'arme afin de pêcher en eau trouble (1). Nous serions tentés, au contraire, de prendre le contrepied de cette opinion. Quoiqu'il en soit, Lao Yu semble attendre les événements. Lesquels ?

Agé de soixante ans, le redoutable bandit est taillé en athlète. C'est le parfait type des Mongols dont il descend indubitablement, étant né dans le Kouangtung.

Il n'y a, dans les circonstances actuelles, aucun homme en Chine plus apte à fomentier une révolte générale et à la faire triompher.

LOUIS PERRON.

PAUVRE PETITE !

Mme Charitable.—N'as-tu pas de parents, ma petite ?

Lisette.—Non, madame. Je suis née dans un asile d'orphelins.

VOYANT DE LOIN

Mlle Beaubien.—Docteur, voulez-vous passer au bureau de M. Vieux-richard, N° 5 rue*** ? Allez faire un bout de conversation avec lui, et sans qu'il se doute de vos intentions, tâchez qu'il vous rende compte de son état de santé.

Le médecin.—Etes-vous son épouse ?

Mlle Beaubien.—Non, mais j'ai une chance de le devenir, et je voudrais savoir s'il en a encore pour longtemps à vivre.

L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus.—MOLIÈRE.



Princesse Marguerite, petite-fille du duc de Chartres. Grande-duchesse Olga.

LA REINE DE DANEMARK.

TRISTE ÉTAT DE CHOSES



Le visiteur. — Tu vas probablement jouer quelquefois avec les petites filles qui demeurent près d'ici ?
Emma. — Non, m'sieu. Y en a deux qui sont trop méchantes, et les autres ont la coqueluche.

SONNETS GASTRONOMIQUES

LE HOMARD

Le homard, compliqué comme une cathédrale,
Sur un lit de persil, monstre rouge, apparaît.
En le voyant ainsi, Janin triompherait,
Car il a revêtu la pourpre cardinale !

Et c'est le Borgia des mers. Il a l'attrait
Des scélérats déçus dans leur ruse infernale.
Héraut des grands festins, avec pompe il étale
Son cadavre éventré dans l'office en secret.

Jamais plus fier vaincu n'eut plus beau flanc d'albâtre !
Décoratif et noble, il git sur son théâtre.
Jusques après la mort refusant d'abdiquer,

Il se cramponne aux doigts qui veulent l'attaquer.
Et si quelque imprudent cherche à briser sa pince :
"Prends garde ! lui dit-il, je suis encore un prince !"

CHARLES MONSELET.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

J'entrai dernièrement dans une pharmacie bien en vue de notre société canadienne à Montréal, dans un but d'observation. Tout était bien propre, en ordre et le personnel semblait très occupé ; ceci dénotait sans doute que l'on y faisait de bonnes affaires, mais prêtant l'oreille quelque peu, — *c'est de l'indiscrétion*, vous me direz, mais qui n'en a pas ? pardonnez-moi, mes intentions sont bonnes, — j'écoutai donc, et voici en résumé ce que j'y ai entendu, en un espace d'une heure de temps, ou à peu près.

Une dame se faisait servir une ordonnance, je crois ; le commis l'envo- loppa et la lui remit. "Ces remèdes sont-ils bons, monsieur ?" fut sa question.

Inutile de vous dire que la réponse a été affirmative. Voir un peu, si l'on va condamner une marchandise pour laquelle on attend le paiement,

et qui a été prescrite par un homme de profession, un médecin qui est supposé connaître son affaire.

Arrive une jeune fille à la course : "Monsieur, puis-je me servir de votre téléphone ?"

— Certainement, mademoiselle !

— Hello ? Hello ! Je ne comprends rien !

— Monsieur, voulez-vous venir téléphoner pour moi, chez M. X., et lui dire d'aller chercher mademoiselle B, qui demeure au coin de la rue St... et qu'elle vienne au téléphone pour savoir si elle pourrait venir chez nous demain soir, etc., etc.

J'oublie la petite histoire et le pharmacien l'oublia aussi, je crois ; néanmoins avec une patience d'ange, il appela et fit le message de son mieux, et mademoiselle passa un gros quart d'heure attendant sa compagne au téléphone.

Je supposerais un instant qu'un médecin ou tout autre patient qui aurait besoin de téléphoner à la pharmacie, en hâte, prendrait la tangente à la réponse répétée de "la ligne est engagée," "encore engagée."

Un gros gaillard entre une lettre à la main : "Je voudrais avoir un *post-stamps*. Le pharmacien lui demande si c'est un de un, deux ou trois sous. "C'est pour les States," dit-il. On lui en remet un de trois sous. "Voulez-vous le coller, s'il vous plaît ? moi, je ne connais pas ça, j'en ai jamais posté !"

Le pharmacien s'exécute.

Un monsieur entre : "Puis-je me servir de votre "directoire", s'il vous plaît ?" "Oui, monsieur." La réponse est toute prête, il semble que cela arrive assez souvent.

Trois dames s'approchent et font du bruit avec leurs pieds, un commis vient en toute hâte, "Monsieur, quel char faut-il prendre pour nous conduire au bateau qui va à Sorel ?" On leur répond poliment ; mais les dames partent sans même remercier le jeune homme qui semble bien prendre ce silence, habituel.

Il y a près de moi deux gros paquets sur une chaise : une boîte à chapeau de dame, sans doute, car elle est d'une hauteur démesurée ; je demande et l'on me dit que c'est en effet une dame qui a déposé son *bagage* pour quelques instants, et il y a déjà cinq heures au moins de cela ; le siège est réservé pour la circonstance et l'ornement est de haut goût !

J'allais partir, une dame bien mise entra. Elle salua modestement. "Vous ne connaissez pas une bonne servante dans les environs ?" Le pauvre pharmacien qui était venu lui-même pour recevoir sa nouvelle cliente, dû répondre un "non, madame", se demandant sans aucun doute si la pharmacie devenait un bureau de placement !

En vérité, l'on abuse de la patience et du temps de ces hommes qui ont comme tous les autres leurs occupations, et les troubler inutilement est vraiment déplorable, car dans la manipulation des drogues, la vie est en jeu et demande toute l'attention possible.

Ils sont toujours prêts à rendre un service, et cela est admirable, et c'est ce qui les caractérise ; mais que l'on vienne à votre porte demander deux fois de suite le numéro qui indique la résidence de votre voisin, de quelle humeur vous serez ! Vous comptez vos pas ; votre patience est limitée, eh bien ! pensez aux autres.

"JOE."

PAS EXIGENT

Jean Borgne. — Ma bonne dame, n'auriez-vous pas un bon pâté à donner à un pauvre aveugle ?

Mme Cœurteindre. — Mon ami, vous n'êtes aveugle que d'un œil.

Jean Borgne. — Eh bien, donnez m'en la moitié d'un seulement.

AUX EXAMENS

Le professeur. — Nommez les os du crâne.

L'étudiant (hésitant). — Hon... je les ai pourtant tous dans la tête, monsieur, mais je ne puis me rappeler leurs noms.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 5 NOVEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

XLVI

Nuit d'Angoisse

(Suite)

—Puisque je me méfie, je n'ai rien à craindre.

Il finit tout de même par s'endormir. Lorsqu'il se réveilla il faisait grand jour.

—Je n'ai guère envie de travailler aujourd'hui, se dit-il.

Jordanet passa le jour à rôder dans Bourail et aux alentours, explorant les environs des postes comme pour y prendre ses points de repère, reconnaissant chaque arbre, chaque arbuste, chaque buisson.

Lorsqu'il revint chez lui, le soir tombait. Dans les rues de Bourail à peu près désertes, les bars s'illuminaient, s'emplissaient de consommateurs, Jordanet n'y mettait jamais les pieds. Pourtant, ce soir-là, il entra. Il se fit servir un léger repas et une bouteille de vin.

Il avait besoin de forces pour la nuit critique qui s'avancait.

En mangeant, il avait de sa petite table près de la porte ouverte, le visage tourné vers la rue.

La rue était sombre. Cependant, au coin, en face du bar, on était violemment éclairé par la projection des lumières de l'intérieur.

Toutes les fois qu'un passant traversait ce flot de lumière, Jordanet aurait pu le reconnaître, comme en plein jour.

Il avait fini de dîner et il payait son écot, lorsque, tout en allumant sa pipe, il vit soudain deux hommes apparaître dans la lumière, marchant lentement, puis disparaître dans l'obscurité.

Si court que cela fût, Jordanet eut un mouvement de surprise. Il lui avait semblé reconnaître Mascarot et Jacquemin !

Mascarot et Jacquemin causant ensemble ! Pourquoi ? Ils se connaissent donc ? Mascarot ne lui en avait pas parlé. Que pouvaient-il se dire ? N'avait-il pas intérêt à entendre ?

Il sortit. Confusément, dans l'obscurité, il vit les deux hommes, non loin. Il les suivit, éteignant sa pipe, dont le foyer l'eût trahi peut-être. De temps en temps, ils s'arrêtaient.

Alors, Jordanet faisait comme eux, se baissant, se couchant, pour éviter d'être vu, mais essayant quand même de se rapprocher pour entendre ce qu'ils disaient.

—Je suis sûr que cela m'intéresse, pensait le forçat.

Tout à coup, il crut les apercevoir qui revenaient sur leurs pas. Il se jeta derrière une case en ruines et là, attentif, regarda. En effet, les deux hommes redescendaient vers Bourail. Mais aucune parole n'arrivait jusqu'à lui. Ils conversaient à voix basse. Devant la case abandonnée, ils se serrèrent la main, et Jacquemin, car Jordanet ne s'était pas trompé, Jacquemin murmura :

—C'est donc convenu pour la prochaine nuit ?

—C'est convenu.

Là-dessus, ils se séparèrent. Jordanet eut un frisson. Et longtemps il resta à la même place, essayant de comprendre.

—Eh bien, eh bien, qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce un guet-apens, où Mascarot et Savenay essayent de me faire tomber ? Ou Jacquemin aurait-il été acheté et gagné à ma cause ? Si cette dernière supposition est vraie, pourquoi veut-il qu'on le croie mon ennemi, et fait-il tout ce qu'il peut pour que je le croie moi-même.

Il rentra chez lui fort perplexe. En somme, l'instinct qui l'avait déjà mis sur ses gardes parlait plus haut. Sa défiance augmentait.

Toutefois, craignant de ne point pouvoir profiter de l'occasion qui lui était offerte dans le cas où ses craintes n'eussent pas été motivées, il résolut, en prenant toutes les précautions possibles de sécurité, de se rendre vers minuit à la côte.

Il n'avait rien à y perdre.

D'une part, si Jacquemin et Mascarot ne le trahissaient pas, il allait pouvoir s'évader.

D'autre part, en cas de trahison, n'acquiesçait-il pas la conviction que Gérard et Mascarot avaient intérêt à le faire disparaître, et n'était-ce pas pour lui un pas énorme dans la voie de la vérité ?

Quand il ne devrait résulter que cette conviction de la nuit prochaine, ne devait-il pas affronter le danger ?

Sa résolution était prise. Il s'en remettait à Dieu du soin de le défendre. L'heure approchait. La nuit était obscure ; un vent vio-

lent s'éleva, mais sans pluie. Jordanet sortit de sa case et s'avança vers la campagne.

Il pouvait être neuf heures à ce moment-là. Il se dirigea tout d'abord vers les terrains de sa concession, puis se jeta en pleine campagne boisée, et à travers la brousse s'éloigna sans se presser.

Le rendez-vous à la Pointe-Rouge était pour minuit. Il avait le temps. Ce qu'il voulait, c'était éviter les postes de la côte qui commandent la route de Bourail. Il lui était possible de les tourner par un long trajet, puis, longeant la côte, de revenir sur ses pas, en profitant de toutes les roches, nombreuses en cet endroit, et de tous les accidents de terrain.

Les postes surveillent la route et surveillent la mer. La brousse garde ses secrets. Et les roches de la côte, presque à pic, ne se prêtent pas aisément à une escalade, pas plus qu'à une promenade, car, parfois, elles n'offrent qu'un rempart sur la mer, droit comme un mur, sans aspérités, inaccessible, Jordanet connaissait les moindres recoins, tous les replis de la route qu'il allait suivre.

Là où la roche s'éleverait en une sorte de muraille, il l'abandonnerait, nagerait au pied sans bruit, dans l'ombre projetée par le mur sur la phosphorescence des vagues. Et quand il pourrait, il regagnerait la côte. Cela jusqu'à la Pointe-Rouge. Il put arriver à la mer sans encombre. Il ouvrit le verre de sa montre et tâta les aiguilles du doigt, légèrement, pour se rendre compte du temps qui s'était écoulé. Il était dix heures et demie.

—Dans une heure et demie, je serai sauvé ou je serai mort !...

Il calcula qu'il n'était plus très loin de la Pointe-Rouge. Déjà, deux fois, il s'était mis à la nage. A tout hasard, il s'était armé d'un long couteau, pour se défendre contre l'attaque d'un requin.

Pour être libre de ses mouvements, il n'avait conservé que son pantalon et une chemise de laine. Il était pieds nus.

Il se remit en marche dans les roches. Depuis qu'il était sorti de sa case, tout allait pour le mieux. Une alerte, seulement. En traversant la route de Bourail pour gagner la côte, il avait entendu venir à lui une patrouille de gendarmerie.

Il s'était rejeté en arrière, rampant dans un champ de maïs, très touffu, dans lequel il disparut comme au milieu des vagues.

Le vent continuait à souffler avec violence. La patrouille passa près de lui, silencieusement. Elle s'éloigna et ce fut tout.

Quand le bruit se perdit dans le lointain, il quitta sa cachette et redescendit vers la mer, dont les roulements sonores alternaient, comme une basse profonde et soutenue, avec les sifflements aigus de la rafale. Chose étrange, le ciel était d'un bleu admirable. Il approchait du poste des surveillants établi non loin de la Pointe-Rouge.

Là, il redoubla de précautions. Mais la proximité même du poste c'est-à-dire du danger, le défendait contre ce danger même.

Ensuite, il reprenait un peu de confiance. Si Mascarot lui avait préparé un guet-apens, il eût été bien inutile d'attendre plus longtemps pour l'arrêter et même pour lui envoyer une balle dans la tête !

En reprenant haleine au pied des roches, Jordanet, qui n'avait rien perdu de sa présence d'esprit, se souvint qu'à un ou deux kilomètres de la côte, au milieu du chenal, existait un massif de roches assez étendu.

—Je puis aller jusque-là et m'y reposer, se dit-il. Et si quelque danger me menace, de la part de Mascarot, je l'éviterai peut-être en devançant mon départ d'une demi-heure. Mascarot m'a donné minuit comme rendez-vous. Il est onze heures et demie. Je puis déjouer ses calculs.

L'idée lui parut excellente. Jacquemin, s'il était complice des mauvaises intentions de Mascarot, prenait sans doute la garde vers minuit, et alors, la mort était certaine ! Jordanet s'assura que son couteau était bien accroché à sa ceinture, et doucement, sans bruit, il se mit à la nage.

La mer était brillante comme un diamant qui eût reçu la lumière d'un foyer intérieur. Et le vent qui soufflait en tempête, en bousculant les vagues, agitait cette phosphorescence en lui donnant des reflets extraordinaires d'incendie.

—Tant que je serai dans l'ombre des roches, ça ira bien, pensa Jordanet, mais après, diable ! diable ! on me verra.

Lorsqu'il quitta la masse d'ombre projetée par la falaise, il plongea, son couteau à la main, et resta sous l'eau le plus longtemps qu'il put. Lorsqu'il reparut, il se retourna et, malgré l'obscurité, il jugea qu'il devait être en sûreté. La falaise était loin. Certes, il se trouvait encore à portée de fusil des surveillants, mais trop loin d'eux pour qu'ils pussent distinguer, au milieu même de l'éclattement des vagues, la tête du nageur émergeant seule de l'eau.

Il redoubla d'efforts. Quelques minutes s'écoulèrent. Il voyait se rapprocher la masse rocheuse, isolée du chenal, à laquelle il voulait atteindre, où il se proposait de rester à l'abri en attendant l'arrivée du bateau.

Enfin, il y fut. Il était temps. Il se hissa sur les roches, fit quelques pas et tomba anéanti. Il ne perdit pas complètement connaissance, mais il resta pendant quelques instants dans une sorte de torpeur.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Il n'en fut tiré que par une vague, plus grosse, poussée par le vent dont la violence ne diminuait pas et qui déferla sur lui en le couvrant tout entier. Il se releva, se traîna plus loin.

La roche était absolument nue. Rien qu'une masse de pierres lisses et glissantes bizarrement découpées, présentant l'image d'une sorte d'éboulement, avec ses cavernes, ses boyaux, ses abîmes, ses ressauts de terrain, ses crêtes et ses colonnes, sur une surface qui ne dépassait guère un hectare.

Jordanet choisit une place de laquelle il pouvait, à peu près, distinguer ce qui se passait en avant de lui, à sa gauche et à sa droite, guettant le bateau monté que Mascarot devait amener à son secours dans la direction de la Pointe-Rouge.

Il resta là longtemps, transi, ne bougeant pas. Il essaya de voir ou de sentir l'heure à sa montre. Était-il en avance ? Était-il en retard ? Sa montre était arrêtée.

Il calcula, après réflexion, qu'il devait être tout près de minuit. C'était l'heure convenue.

Mascarot ne pouvait plus se faire attendre. Les minutes lui paraissaient interminables. A peine cinq ou six s'écoulèrent et il lui sembla que depuis des heures il patientait.

Alors, craignant de laisser passer la barque sans l'apercevoir, il fit le tour de l'îlot, mais sans rien remarquer. Il s'assit de nouveau, les yeux fixés le plus loin qu'il pouvait voir.

À cet instant, le vent s'abatit brusquement, comme il arrive souvent en ce pays, et aussitôt, le chenal, garanti par la ceinture des roches de corail contre les lames déferlant de la haute mer, le chenal redevint tranquille, presque comme un beau et large fleuve.

La nuit était étouffante. Les milliards et les milliards d'animalcules phosphorescents épanchés sur la surface des eaux redoublaient de lumière ; tous ces diamants s'allumaient comme pour une fête.

L'oreille aux écoutes, l'œil au guet, Jordanet concentra toute son attention. Dans ce calme survenu tout à coup, il avait cru entendre un bruit de rames.

Était-ce le canot de ronde, faisant sa tournée habituelle ? Était-ce la barque montée par Mascarot ? Était-ce un nouveau danger ? ou bien le salut ?

Son cœur battait avec force. Dans l'incertitude de ce qui allait survenir, le forçat se coucha dans une anfractuosité, ne soulevant que sa tête au ras des roches ; il pouvait voir mais ne pouvait être vu.

Le bruit des rames frappant la mer se renouvela. C'était bien un canot. Ce bruit pour la troisième fois, se fit entendre plus rapproché. Plus de doute ! Mais pourtant Jordanet ne se montra pas. Il ne voyait rien encore. Et il venait de découvrir que ce bruit de rames arrivait de la falaise, comme si le canot avait été détaché de la côte pour accourir à son secours.

Or, ce n'était pas de ce côté-là qu'il guettait et attendait. Le yacht de Savenay devait être caché dans une anse, derrière les récifs, et c'était des récifs de corail que la barque de Mascarot devait venir. De là devait surgir le salut. De la côte, au contraire, tous les dangers étaient à craindre.

—C'est le canot de ronde, alors ! murmura l'évadé.

Il se trompait. C'était une petite embarcation montée par deux hommes seulement.

Elle se dirigeait droit vers la masse rocheuse où Jordanet se tenait caché, mais elle était trop loin encore pour que le forçat pût distinguer quels étaient les deux hommes qui la montaient. Il se recula en rampant, et alla plus loin se cacher dans l'intérieur, sous une roche creuse où l'obscurité était complète.

On pouvait cent fois passer près de lui à le toucher qu'on n'eût point deviné sa présence.

Il entendit bientôt la barque qui accostait. Les deux hommes la tirèrent sur la rive, l'amarrèrent à une roche dans la crainte qu'un coup de vent ne l'enlevât. Jordanet les entendit causer :

—Quelle heure est-il ? fit une voix.

Jordanet tressaillit. Il avait cru reconnaître la voix du surveillant Jacquemin. Une autre voix répondit :

—Minuit ! Nous ne sommes pas en retard. C'est à minuit qu'il doit quitter la Pointe-Rouge. Ouvrons l'œil !

Et Jordanet avait tressailli de nouveau, car il venait de reconnaître la voix de Mascarot. Étaient-ils là tous deux pour le sauver, ou pour le perdre ?

Un bruit léger, mais caractéristique, sembla répondre, à la question anxieuse que Jordanet, dans son angoisse se posait. Un des hommes venait de charger son fusil.

—Tiens ! tiens ! se dit l'évadé, est-ce que cette cartouche me serait destinée ?

Puis tout se tint tranquille. Les deux hommes veillaient sans doute, les yeux sur la mer, guettant l'arrivée du forçat.

Jordanet sortit de sa cachette, se traîna le long de la roche humide, et arrivé derrière un monolithe qui semblait un fût de colonne brisée, lentement il se releva, faisant corps avec la pierre. Il pencha la tête. Il n'était pas à plus de dix mètres des deux nouveaux venus.

Debout sur le rivage, ils se détachaient en ombres très noires sur

la phosphorescence de la mer. Il ne se trompait pas. C'était bien Jacquemin et Mascarot.

Jacquemin, l'arme entre les mains, le doigt sur la détente, un peu courbé, interrogeait les lointains par où devait arriver le forçat, par où, du reste, il était arrivé tout à l'heure.

Il ne pouvait plus y avoir de doute sur son intention. Ce n'étaient pas des sauveurs qui se trouvaient là. C'étaient des assassins !

—Ah ! les misérables ! les misérables ! murmura le forçat.

Sa main crispée dans un mouvement de rage serra son couteau. Ce n'était pas à Jacquemin qu'il en voulait. Celui-là faisait son métier en y apportant seulement plus d'âpreté, plus de cruauté qu'il ne l'eût fallu. Donc, à celui-là, il pardonnait.

Mais l'autre ? Il ne le connaissait pas. Pourquoi cette haine, allant jusqu'au meurtre ? Pourquoi cette trahison, allant jusqu'au crime ? On en voulait à sa vie. Donc on le redoutait.

Il revint à la roche creuse, et il ne bougea plus. Le calme était devenu très grand.

De temps en temps Mascarot et Jacquemin échangeaient quelques mots. Comme ils ne se savaient pas surveillés, ils parlaient à haute voix.

Et Jordanet entendait tout ce qu'ils disaient. Il n'y avait plus à en douter : c'était bien un piège que Mascarot lui tendait. Jacquemin, tout à coup, demanda à Mascarot :

—Vous haïsez donc bien cet homme ? Pourquoi ?

—Je ne le hais pas.

—Alors, quelle raison avez-vous de le perdre ?

—Que vous importe ? Je vous ai payé pour que vous m'aidiez. Vous avez accepté. Je n'ai pas à vous renseigner sur les causes mystérieuses qui me font agir.

—C'est juste, dit Jacquemin. Toutefois, je vous ferai remarquer qu'entre nous deux, vis-à-vis de Jordanet, la situation est loin d'être la même ; si je le tue, comme c'est probable, tout à l'heure, lorsque je vais l'apercevoir, personne n'aura rien à me reprocher. Au contraire, j'aurai fait mon devoir et je recevrai des compliments. Vous, monsieur Mascarot, vous aurez, ne vous en déplaise, un bel et un bon assassinat sur la conscience.

—Que cela ne vous préoccupe pas et continuez de veiller.

Le silence se fit entre les deux hommes. Une heure se passa. Ils s'impatientèrent.

—Il aura éventé votre machination, monsieur Mascarot. Plus malin que vous... Il ne voudra pas... Je parie qu'en ce moment il est en train de dormir à poings fermés dans sa case...

—A moins, dit Mascarot, avec un rire sinistre, qu'il n'ait été mangé, dans le trajet, par quelque requin.

—Possible ! possible ! le chenal en est littéralement empoisonné.

Ils se turent derechef. Une heure s'écoula. Les deux hommes avaient donné des signes d'impatience. Pourtant, ils veillaient toujours. Pris au traquenard, sur cet îlot, Jordanet se demandait comment il pourrait se tirer d'affaire.

Mascarot s'était couché sur une roche. Jacquemin seul veillait. Deux heures, trois heures se passèrent encore. Toute espérance de voir arriver leur victime devait être perdue.

—Ou il nous a soupçonnés, fit Mascarot, ou il s'est noyé. S'il nous a soupçonnés, il est chez lui, dans sa case, et alors, dans quelques jours, je saurai bien le décider de nouveau ; s'il s'est noyé, c'est une balle économisée pour vous.

—Dans tous les cas, il me semble que ce que nous avons de mieux à faire est de regagner la côte. Là, peut-être, nous aurons quelques éclaircissements sur ce qui s'est passé.

—Allons.

Ils détachèrent le canot et bientôt disparurent au loin. Jordanet s'était avancé en rampant jusqu'après d'eux et les vit faire leurs préparatifs de départ.

C'était un danger, un danger terrible de moins. Mais qu'allait-il devenir ? Comment allait-il sortir de cet îlot ?

Il restait anéanti. Ces ennemis invisibles, dont il ne comprenait pas la haine, le décourageaient dans ses projets de fuite. Parfois il se disait :

—Ils sont plus forts que moi. A quoi bon lutter ? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquille à Bourail ?

Mais ce découragement, c'était une lâcheté. La pensée de l'injustice dont il était victime, le souvenir de sa femme, de ses enfants, le remontait bientôt.

Il n'avait qu'une ressource, s'il ne voulait pas mourir de faim, de soif, dans ces roches nues du chenal. C'était de se remettre à la nage, de regagner la côte.

Pour cela, pas une minute à perdre. La nuit touchait à sa fin. Dans ces pays, pas de crépuscule. La nuit tombe brusquement. Le matin, la nuit disparaît et le soleil luit, et la nature est inondée de lumière, et cela presque sans transition, en quelques minutes, sans aube, sans cette heure indécise et charmante où la nuit et le jour paraissent lutter ensemble à qui des deux l'emportera.

Déjà, il redescendait vers le rivage, déjà, prêt à se jeter à la nage,

ses pieds étaient baignés par le flot, lorsque la phosphorescence de la mer s'éteignit.

—Trop tard, se dit Jordanet, jamais je n'anrai le temps de gagner la côte.

En effet, presque instantanément le jour parut. Quelques minutes après, le soleil brillait, et dans le lointain, à un ou deux kilomètres de l'îlot qui peut-être allait devenir son tombeau, la côte calédonienne apparut avec ses détails, vivement éclairée par le soleil levant.

Il se coucha sous la roche qui déjà lui avait servi d'abri. Là, du moins, pendant une partie de la journée, il aurait de l'ombre. Et s'il pouvait dormir, il ne ressentirait ni la soif ni la faim.

La nuit viendrait derechef et il tenterait de s'enfuir. Si lourde, si fatigante avait été cette nuit avec ses péripéties, qu'en effet, il ne fut pas longtemps sans être envahi par un profond sommeil. Il dormit sous la roche, les bras étendus, pareil à un mort.

Puis, le soleil tourna lentement, s'éleva, et enfin envahit l'abri où le malheureux reposait. Cela le réveilla. Il avait faim, mais, ce qui était plus horrible, il avait soif, une soif dévorante ; sa gorge brûlait, son cœur s'arrêtait de battre ; des étouffements le prenaient, il lui semblait que des flammes torturaient ses yeux.

Il n'osait faire un mouvement, il n'osait se montrer, dans la crainte que quelque surveillant, Jacquemin peut-être, ne l'aperçût de la côte et ne le reconnût, à l'aide de sa longue-vue.

Pourtant, ce soleil terrible lui rongea le crâne. Il sentait qu'il allait devenir fou s'il y restait exposé plus longtemps. Il rampa lentement, collant son corps contre la roche noire, et finit par atteindre une pierre derrière laquelle sa tête, sa tête seule, fut à l'abri du soleil qui le meurtrissait.

L'ombre protectrice qui l'eût sauvé, qui lui eût épargné, du moins, tant de souffrances, s'étalait plus large, tentante, séduisante comme un paradis, sur le coin de l'îlot où Mascarot et Jacquemin avaient débarqué, mais où les postes de la côte eussent pu facilement le découvrir. Il ne pouvait aller là.

Il entendait, redoublant sa fièvre, son angoisse mortelle, l'eau clapotante autour de lui, légèrement agitée comme celle d'un fleuve.

Longues et inoubliables heures que celles de cette journée ! La torture fut si atroce qu'il en eut le délire. La fièvre l'avait saisi : il grelottait, claquant des dents.

Le soleil baissa, la nuit vint, plus fraîche, et Jordanet, comme réduit à une impuissance absolue, ne pensant plus, du reste, ne réfléchissant plus, Jordanet resta étendu, laissant échapper des phrases sans suite, où il y avait des plaintes, des menaces contre ceux-là dont il était victime, et aussi de douces, bien douces tendresses pour ceux qu'il avait laissés en France et qu'il aurait tant voulu revoir.

La raison s'en allait. La vie partait de ce pauvre corps. Un peu de connaissance lui revint, pourtant, sous la fraîcheur nocturne.

Il se souleva. Sa tête pesait sur ses épaules comme un fardeau énorme.

—Qu'est-ce que je fais donc là ? dit-il en regardant autour de lui, étourdi de ne pas retrouver, sous ses yeux, les objets familiers à sa vie.

Mais, avec la connaissance, revint le souvenir. Il se souleva péniblement.

La nuit était très noire. La mer n'avait aucune phosphorescence.

—Je puis regagner la côte, on ne me verra pas.

Résolument, bien faible toutefois, il se mit à l'eau.

La nuit était si obscure, en cet instant, qu'il aurait pu courir le risque de s'éloigner de la côte calédonienne au lieu de s'en rapprocher. Mais il avait remarqué la veille le point de l'îlot où il avait pris pied, et ce fut de là qu'il partit.

Il nageait sans se presser, d'une façon méthodique, épargnant ses forces, le couteau passé dans la ceinture de son pantalon, pour se défendre en cas d'attaque d'un requin. Et il était à peine parti depuis dix minutes que le jour, brusquement, presque sans transition apparaissait.

—Je suis perdu, murmura-t-il, on va me voir, c'est l'heure du passage du canot de ronde, on va me tirer dessus.

Il redoubla d'efforts saisi d'une sorte de rage.

La côte était si loin, encore ! Un moment il eut envie de retourner à l'îlot. Mais c'était la mort certaine, de soif, de faim, d'insolation. Il préférait, s'il devait mourir, en finir tout de suite. Et il continua de s'avancer, plus vite cette fois, usant ses forces dans le suprême effort de son désespoir.

XLVII

Chasse à l'Homme

Le premier soin de Jacquemin, en abordant à la côte, avait été de se rendre à Bourail. Là il monta à cheval et gagna la concession de Jordanet. Il faisait encore nuit quand il y arriva. Mascarot

l'attendait à Bourail. Le surveillant avait prévu que Jordanet s'était enfui. En effet, sa case était vide ; le lit n'avait pas été défait. Il revint trouver Mascarot.

—L'oiseau est envolé.

—Alors, il s'est noyé, ou il repose, à l'heure qu'il est, dans le ventre d'un requin.

—Qui sait ?

—Vous doutez ?

—Oui. Ce Jordanet est un homme énergique, voyez-vous, d'un courage et d'un sang-froid extraordinaires. Pouvez-vous m'affirmer que par cette mer calme et cette phosphorescence, Jordanet n'ait point aperçu notre embarcation, hier soir, et n'ait pas deviné nos projets ?

—Impossible ; il fut venu à nous, au contraire, puisqu'il attendait un canot qui devait aller au devant de lui.

—Et s'il m'avait reconnu, moi, par hasard . . .

—Oh ! oh ! cela me paraît improbable.

—Admettons-le, cependant ; qu'eût-il fait ?

—Il serait retourner se cacher sur la côte, attendant les événements.

—En ce cas, on le verra à sa case demain dès le matin. Le jour, une évasion, il le sait bien, est impraticable.

Mais de toute la journée, comme de toute la nuit, le forçat ne parut pas à sa concession. Il était bel et bien parti, confiant dans la parole de Mascarot. Maintenant, qu'était-il devenu ?

L'alarme fut donnée par Jacquemin, et pendant le premier jour des patrouilles sillonnèrent tous les environs. Ce fut inutilement, on devine pourquoi.

Le surveillant n'était pas loin de penser que Jordanet avait péri. Un moment, sa défiance éveillée s'était reportée sur Mascarot.

N'était-ce pas un stratagème pour faciliter la fuite du forçat que toute cette histoire de yacht ? Et pendant que Jacquemin attendait d'un côté, est-ce que Jordanet ne pouvait pas s'être évadé tranquillement de l'autre ? Cette défiance ne tint pas devant la réflexion.

Jacquemin et Mascarot revinrent s'établir sur la côte pendant le reste de la journée, pendant que des patrouilles étaient envoyées dans toutes les directions, parcourant les routes, s'informant auprès des colons, donnant partout le signalement de l'évadé.

Armé de sa longue-vue Jacquemin sondait les moindres replis des bancs de corail, en face de lui. Et parfois ses yeux rencontraient, en avant de ces récifs, l'îlot où la veille, pendant la nuit, ils avaient vainement attendu.

Il s'en fallut de peu que Jordanet ne fût découvert. Au moment où le pauvre homme, se réveillant, gagna en rampant un autre abri contre le soleil torride, la longue-vue de Jacquemin était braquée contre l'îlot.

Le surveillant, attentif, voyait vaguement, sur les roches sombres, étincelantes comme du marbre au soleil, remuer une masse informe. Il essuya les verres, recommença de regarder. Puis, n'étant pas sûr, il passa la longue-vue à Mascarot.

—Regardez donc !

Il lui désigna l'îlot, disant ce qu'il croyait voir. Après un instant de silence, Mascarot le rassura :

—C'est un paquet d'herbes que le vent fait remuer.

Jordanet une fois de plus, venait d'être sauvé. Mais les deux hommes ne devaient pas abandonner encore leur surveillance. Un secret instinct disait à leur haine que tout n'était pas terminé. Et le matin, ils se trouvaient là, à la première lueur du jour attentifs.

Le matin, le soleil radieux éclaira tout à coup l'île verte et la mer, calme dans le chenal, entre la côte et les récifs. Jacquemin éleva sa longue-vue, la promena partout, lui faisant décrire un rayon demi-circulaire.

—Rien ! dit-il. Allons, c'est fini.

Il fit quelques pas pour s'éloigner. Mascarot l'imita. Cependant, alors que descendant la falaise, la mer allait devenir pour eux invisible, Mascarot se retourna machinalement et son œil perçant alla scruter jusqu'aux plus lointains horizons.

—Pas la peine, allez vous pouvez venir, dit Jacquemin.

Mais Mascarot regardait toujours. Il semblait n'avoir pas entendu. Et, au lieu de suivre Jacquemin, il revint au bord de la falaise. Jacquemin le suivit, et guettant la direction du regard de son compagnon, se mit à examiner attentivement la mer éblouissante de lumière.

—Là ! Là ! voyez-vous ce point noir ? qui semble s'avancer lentement . . . très lentement . . . dans la direction de la côte ?

—Diable ! vous avez une bonne vue, vous, Mascarot.

Il dirigea sa lunette vers le point indiqué. Et soudain il poussa une exclamation de surprise.

—Le point noir est une tête tout simplement . . . et pour se hasarder ainsi dans le chenal, au milieu des requins, il faut qu'il y ait pour l'homme un intérêt extraordinaire. Et quel autre intérêt que celui d'une évasion ? C'est Jordanet . . . ce ne peut être que Jordanet. Regardez, à votre tour !

—C'est Jordanet, dit-il, je l'ai parfaitement reconnu !

—D'où vient-il donc ?

—Il se sera trompé de jour et d'heure, probablement.

—Sans doute, sans doute, à moins...

—A moins ?

—A moins qu'il ne soit réellement venu la nuit dernière et qu'il n'ait abordé dans l'ilot, un peu avant nous. Alors...

Il n'acheva pas. Les deux hommes se regardèrent ; et il y avait un peu d'anxiété dans leurs yeux, en même temps qu'une sorte d'épouvante.

—Alors, acheva Mascarot, s'il était dans l'ilot, il a pu nous voir, nous entendre.

—Et voilà complètement éliminé sur notre compte. A cette heure, il sait que vous lui avez tendu un piège et que vous avez voulu le faire tuer, tout simplement.

Mascarot était blême. Ses yeux s'étaient creusés. Un cercle noir les entourait et ses mains étaient agitées d'un tremblement très violent. Il arracha la carabine qui pendait en bandoulière à l'épaule du surveillant. Il savait qu'elle était chargée. Il mit en joue. Mais ses mains frémissantes d'effroi pouvaient à peine soutenir l'arme. Celle-ci retomba. Jacquemin se mit à rire.

—Donnez, dit-il, vous n'avez pas l'habitude et ça me regarde !

Il parla et mit en joue, lentement. Puis, il pressa la détente. Jordanet entendit siffler la balle à son oreille, tout près.

—Je suis couvert, se dit-il, ça va chauffer.

Nous l'avons dit, une sorte de rage contre le sort qui combattait contre lui, une colère terrible, de la folie presque, décuplaient en ce moment ses forces ; plus rien ne lui restait de la faiblesse de la nuit dernière.

Instantanément, au sifflement de la balle, il aspira une gorgée d'air et plongea. En haut de la falaise, Mascarot et Jacquemin, penchés, observaient.

—Bien tiré, M. Jacquemin, dit Mascarot, qui reprit espoir.

—Oui, j'ai eu des prix de tir à la cible mouvante, fit le surveillant avec modestie en rechargeant son fusil.

Le coup de feu avait donné l'alarme. Des soldats de l'infanterie de marine se montrèrent au loin. Le poste des surveillants, en haut de la falaise, se montra. On accourut... On interrogea Jacquemin.

—C'est Jordanet, fit celui-ci, il essayait de faire, je l'ai tué.

Plus rien n'apparaissait, dans les vagues molles et caressantes du chenal au bord duquel ce drame se passait. Mascarot, seul, dans la ténacité de son épouvante, regardait toujours. Tout à coup, il murmura :

—Vous l'avez manqué, M. Jacquemin, voyez !

A bout de forces, Jordanet venait de reparaitre à la surface pour respirer ; dix balles le saluèrent. Il ne se sentit pas atteint.

—Bon, dit-il, ils ne sont pas en train aujourd'hui, ça va.

Et il se laissa couler pour se dérober à leur vue.

—Cette fois il doit être touché !

—Pas sûr !

En bas, des surveillants étaient accourus, avaient détaché le canot de runde et faisaient force de rames se dirigeant vers le point où Jordanet avait disparu. Ce dernier avait de l'avance. C'était une course, maintenant, entre l'homme et la barque, si l'homme n'était pas noyé. Il vivait. On vit surgir sa tête à quelques centaines de mètres. Si peu de temps qu'il resta visible, des balles l'effleurèrent.

—Rien encore !

Et il plongea.

Enfin, à cinquante mètres de la côte, parut la tête de Jordanet, dépassant toute sa vie dans un dernier effort.

De la falaise, on ne voyait plus le forçat, caché par des roches. Le volé, auquel le salut qu'il touchait de la main, pour ainsi dire, paraissait redonner des forces nouvelles, n'eut garde de se mettre à découvert. Étant de roche en roche, toujours caché, il atteignit le rivage, à l'abri des balles, à l'abri des regards.

Il avait échappé à la mer, aux balles, il était épuisé, la gorge brûlée, râlant de soif. Mais la soif, il savait où l'étancher maintenant ; les petites rivières sont nombreuses tout le long de la côte, descendant des montagnes ; au pied même du sommet Nekou, la Daouit se jette dans la mer, après avoir traversé le sentier du cap Goulvain.

Il s'y laissa, s'y laissa tomber, près du gué, but avec volupté l'on le fraîche, sentant renaître ses forces, et la vie, et l'espérance, au fur et à mesure que l'horrible tourment disparaissait.

Mais la soif partie, resta la faim. Il mangea quelques fruits ; ils sont nombreux, heureusement, dans cette partie de l'île. Cela, calma, pour un peu de temps, ces nouvelles tortures.

Mais la réaction se faisait. Il était devenu tout à coup faible comme un enfant. Ses jambes étaient brisées ; des fardoux énormes semblaient être attachés à ses bras qu'il ne pouvait plus remuer.

Une invincible envie de dormir s'emparait de lui. Dormir ainsi, près de cette rivière, en vue de tous, à deux pas de la route du cap, c'était s'exposer à être repris dans la journée même, par les surveil-

lants ou par la gendarmerie dont les pelotons allaient être, étaient déjà même, cela était certain, lancés à sa poursuite.

Mais s'enfuir, marcher encore, gagner la brousse, non, cela ne lui était plus possible. Cela dépassait les forces humaines. Ce qu'il fut capable de faire, ce fut de gagner les roches et de se glisser dans les broussailles recouvrant un ruisseau desséché, caillouteux.

Là, instantanément, sans plus penser au danger, sans même se dire que, grâce à cette imprudence, il allait perdre peut-être le bénéfice des terribles heures qu'il avait vécues en ce dernier jour et cette dernière nuit, instantanément il s'endormit d'un lourd sommeil.

Ce fut cette imprudence même qui le sauva. Les gendarmes à sa poursuite suivirent le sentier du cap Goulvain, et passèrent à vingt mètres de l'endroit où il reposait, sans se douter que celui qu'ils cherchaient était si près d'eux. Les gendarmes passèrent partout, interrogèrent partout. Personne ne put leur donner de renseignements.

Jordanet ne se réveilla que pendant la nuit, sous les tiraillements d'une faim insupportable. Quelques fruits, encore, le calmèrent. Et il se mit en marche, gagnant le mont Baen qui le protégeait encore, et voulant, avant le jour, être arrivé au pays des Ounoua. Pendant la journée, après avoir encore mangé quelques fruits, il dormit dans les broussailles. A l'approche de la nuit, il se remit en route.

Après avoir marché quelques instants, il aperçut à ses pieds, dans une vallée, tout un immense troupeau de bœufs que conduisait un seul homme à cheval, armé d'un fouet dont la lanière était longue de plus de dix mètres. Deux chiens robustes galopèrent de chaque côté du cheval. Le gardien menait les bœufs à la rivière. Beau-coup de ces hommes sont des déportés ; ils accomplissent leur rude besogne avec entrain et finissent par prendre tant de goût à la vie sauvage qu'ils sont obligés de mener, qu'ils ne songent plus à l'Europe, à la France, et vivent heureux.

—Cet homme pourrait me rendre service, se dit Jordanet... il n'a aucun intérêt à me trahir... Je puis me confier à lui.

Il se mit à descendre la colline boisée du haut de laquelle il avait aperçu le troupeau de bœufs. Comme il était sous le vent, les deux chiens le sentirent et bientôt se précipitèrent de son côté.

Jordanet escalada un arbre. Le cavalier l'aperçut, rappela ses chiens. Jordanet n'avait pas d'arme. Le gardien, rassuré, ne s'occupa plus de lui et déjà il s'éloignait, lorsqu'il s'entendit appeler :

—Monsieur ! monsieur ! par pitié, un mot !

Il s'arrêta, et d'une voix rauque :

—Qu'est-ce que vous me voulez ?

La brutalité de langage n'exclut pas la bonté du cœur.

—Monsieur, voici trois jours que je n'ai pour ainsi dire rien mangé...

Le gardien de bœufs considéra longtemps le pauvre homme. Les chiens ne grondaient plus. Ils s'étaient accroupis, et le cheval, profitant de ce moment de repit, broutait quelques brins d'herbe, laquelle poussait, drue et verte, le long de la rivière.

—Vous êtes un évadé, je parie.

—Oui... monsieur.

—Et vous vous appelez Jordanet ?

—Comment le savez-vous ?

Le cavalier haussa les épaules.

—Bien simple. Nous ne sommes pas assez loin du pénitencier pour que les nouvelles de Bourail ne nous arrivent pas. En outre, hier et avant-hier, des patrouilles de gendarmerie à votre poursuite sont passées dans la contrée. Elles ont donné partout votre signalement.

Et comme Jordanet avait un geste de désespoir :

—Ne craignez rien de moi ! Ce n'est pas moi qui vais vous dénoncer ! Du reste, les patrouilles ne dépassent pas la montagne. De l'autre côté vous serez tranquille... du moins en ce qui concerne les gendarmes.

Il tira d'un bissac du pain, du fromage, un gros morceau de viande cuite.

—Tenez, avalez-moi ça, d'abord. Vous avez besoin de vigueur.

Jordanet eut à peine la force de dire merci. Il se jeta, pauvre affamé, sur ces victuilles.

Le cavalier le regardait manger, avec un sourire de compassion. Il le l'interrompt point. Mais quand Jordanet eut fini :

—Qu'est-ce que vous comptez faire, à présent ?

—Je ne sais pas.

—Où comptez-vous aller ?

—Je n'ai d'autre but que de fuir, de fuir le plus loin possible, afin qu'on ne me reprenne pas.

—Mon pauvre homme, vous ne savez donc pas qu'il vous reste quatre-vingt-dix-neuf chances de mourir contre une de réussir dans votre fuite ?

—On me l'a dit.

—Et malgré cela ?...

—Malgré cela, j'ai voulu m'en aller.

—Vous êtes donc bien malheureux ?

—Très malheureux ! Je suis innocent... J'ai été condamné par erreur... J'ai laissé en France ma femme et mes enfants... Je veux les revoir à tout prix.

—Vous n'en prenez pas le chemin, grommela le cavalier. Enfin, c'est votre affaire... Ça ne me regarde pas... Suivez-moi, dans un quart d'heure nous arriverons au paddock. Je vous donnerai des provisions pour trois ou quatre jours.

—Ah ! monsieur, soyez béni ! dit Jordanet en pleurant.

Le rude cavalier était sans doute inaccessible à ces sortes de faiblesses, car en voyant ces larmes il haussa les épaules.

Il rassembla son cheval et partit, ses deux chiens gambadant autour de lui.

L'immense troupeau ondulait dans la plaine, et parfois, lorsqu'il y avait des retardataires, le gardien faisait un signe aux chiens et ceux-ci partaient à toute vitesse.

Un quart d'heure s'écoula. Jordanet suivait péniblement, les pieds gonflés. Le gardien descendit de cheval, entra dans sa case et en revint avec un sac rempli de provisions de toutes sortes : viande séchée ou boucanée, fruits, pain, même du vin et un flacon d'eau-de-vie.

—En voilà pour plusieurs jours, dit-il, et sa voix était toujours aussi dure, et le ton n'en était pas moins brutal, tâchez de faire de l'économie là-dessus. Vous en aurez besoin.

Et comme Jordanet voulait remercier encore :

—Ne me remerciez pas. Je suis un déporté comme vous. J'ai fait mes vingt ans. Aujourd'hui je travaille. La vie que je mène est dure, mais elle me plaît. Je suis heureux.

Au moment où Jordanet partit, le gardien lui dit :

—Vous pourrez vous recommander de ma part à tous les gardiens de bœufs, si vous en rencontrez. Je m'appelle Léon Mortier.

Puis, sans plus se soucier de Jordanet, il lui tourna le dos. Alors, le pauvre homme reprit son triste calvaire. Grâce à Léon Mortier, il était, du moins, tranquille pour plusieurs jours. De chemin, il n'avait pas voulu lui en demander. Il allait de l'avant, au hasard, gagnant les forêts, s'en remettant à Dieu du soin de le protéger.

Le lendemain et le surlendemain de la rencontre de Léon Mortier se passèrent sans encombre. Il vit quelques indigènes qui le regardèrent avec curiosité. Il remarqua même qu'il était suivi pendant toute une journée et il s'attendait, pour le soir, à quelque fâcheuse surprise, au moment où, brisé de fatigue, il s'endormirait profondément.

Il se trompait. La nuit fut calme. Les indigènes s'étaient éloignés, sans lui avoir adressé la parole.

Si peu qu'il mangeât, les provisions du gardien de bœufs s'épuisaient rapidement. Il les faisait durer, en abattant des fruits, lorsque l'occasion s'en présentait.

Cependant, il avait beau faire. Bientôt il en fut au dernier morceau de pain dur, à la dernière bouchée de viande séchée. Désormais il allait être bien vraiment à la merci du hasard.

Trois jours s'écoulèrent encore. Le dernier jour, il avait été obligé de le passer auprès d'une mare où il avait baigné ses pieds meurtris. Il était dans l'impossibilité absolue d'aller plus loin. Il perdait peu à peu la notion exacte de ce qu'il voulait, de l'endroit où il se trouvait.

La connaissance s'en allait, son cerveau s'alourdissait étrangement ; il s'évanouit auprès de la mare. Et les derniers mots qui sortirent de ses lèvres enfiévrées furent :

—Médéric ! venge-moi, Médéric !

XLVIII

Chez le Colon

Dans cette forêt aux arbres superbes, au milieu des broussailles couvertes de fleurs splendides, Jordanet serait mort, certes ; la mort le guettait de partout : la mort était dans le marais voisin, la mort était dans les arbres, la mort était dans la brousse. Perdu en ces bois, dans une parolle solitude, c'était fini de lui, lorsque la brousse s'entr'ouvrit tout à coup, laissant passage à un gaillard, carré des épaules, haut en couleur, dont la blouse de chasse était sanglée d'un ceinturon auquel pendait une cartouchière d'un côté, un revolver de l'autre.

Sur l'épaule, un fusil de chasse, à deux coups, élégant et solide. Un chien d'arrêt le précédait.

Il allait passer à côté de Jordanet sans le voir, lorsqu'il remarqua l'inquiétude de son compagnon qui flairait les broussailles. Croquant à quelque gibier, l'homme fit tomber son fusil dans ses mains, le doigt sur la détente. Mais, au même instant, il apercevait Jordanet. Il se rapprocha vivement.

—Un blanc ! quelque colon perdu dans la forêt !

Il se pencha. L'homme respirait. Le chasseur lui entr'ouvrit les dents et fit glisser le goulot de sa gourde qu'il souleva. Puis il attendit. Ce fut long. Jordanet ne bougeait pas.

—Cependant, murmura le chasseur, il n'est pas mort !

Il le redressa à demi, lui appuyant le dos contre un tronc de cocotier. Et comme frappé par ce visage, il se courba, jusqu'à le toucher, essayant de rappeler ses souvenirs.

—Mais, je le reconnais, je l'ai vu. Oh diable l'ai-je rencontré ?

Il se ressouvint sans doute, car il se frappa le front.

—Le forçat Jordanet que j'ai retiré de l'eau, à bord de la " Danaï " !

Le chasseur n'était autre que l'émigrant qui s'était jeté si courageusement à la mer pour sauver ce désespéré. Il s'appelait Denis Mortefert.

—Le malheureux n'a pas pu dormir sur la " Danaï ", il a voulu s'évader ! Je ne puis pas le laisser là... certainement, demain, il serait mort.

Jordanet fit un mouvement. Il rouvrit les yeux. Il regarda Mortefert, mais sans le reconnaître, vaguement, sans même le voir. Et ses yeux se refermèrent.

—Je parie que ce pauvre homme meurt de faim !

Une seconde fois il se servit de sa gourde. Un peu de sang revint aux lèvres décolorées de Jordanet.

—C'est cela, je m'en doutais, mais il faut être prudent.

Il retira sa gourde. Jordanet le regardait.

—Pouvez-vous vous lever, vous tenir debout, marcher avec mon aide ?

Jordanet ne parut ni comprendre ni entendre. Mortefert alors haussa les épaules.

—C'est bon, je vais chercher du secours... Tâchez de ne pas vous en aller ad patres avant que je sois revenu !

Et il disparut dans les arbres.

Une demi-heure se passa. Jordanet gardait les yeux grands ouverts, mais assurément il ne se rendait pas compte de ce qui se passait, du salut qui lui arrivait si miraculeusement. Denis Mortefert, lorsqu'il revint accompagné de deux indigènes, le retrouva dans la position où il l'avait laissé.

—Faites un brancard, dit-il aux Camyques, et transportez-le à la maison.

Ils obéirent. En quelques secondes, le brancard fut prêt et Jordanet placé sur leurs robustes épaules. Et d'un pacifique, semblant se jouer des branches entrelacées, des broussailles au milieu desquelles ils se coulaient comme des serpents, ils s'éloignèrent.

Une demi-heure après, le cortège traversait une vallée verte, cultivée, fertile, abritée des vents par les montagnes, sorte de vaste cirque entouré de monts boisés, au fond de laquelle, à demi disparue dans les arbres, se dressait une maison avec ses communs, ses hangars, ses remises, défendus par des pali-sules.

La maison principale se composait d'une solide charpente à l'épreuve de rafales — ces rafales si brutales et si terribles qui dans l'île, on l'a vu plus haut, s'abattaient comme un déluge, débrisant tout sur leur passage dévastateur. Dans l'intérieur, de simples cloisons en planches divisaient la maison en chambres, avec un intervalle vide au milieu pour la salle à manger. Comme, naturellement, des tables massives, des tabourets, quelques bancs, une pendule, des armoires, des fusils, des outils de chasse — et de défense aussi — des lits avec leur moustiquaire, des chaises.

Jordanet fut couché dans un lit. Mortefert ne le quitta pas. Une secrète pitié l'attirait vers cet homme qu'une fois déjà il avait arraché à la mort, au suicide. Et le colon se disait dans sa foi robuste de solitaire :

—Evidemment, ce n'est pas le hasard seul qui l'a conduit auprès de moi de nouveau. Le hasard n'est pas aussi intelligent... Il y a une volonté supérieure qui veille sur cet homme.

Et s'adressant à un domestique blanc qui, debout dans la petite chambre, paraissait attendre des ordres :

—Charles, M. de Kérunion est-il rentré ?

—Non, monsieur, mais il n'est pas loin. Je l'ai aperçu tout à l'heure se dirigeant vers l'entrée du paddock.

—Allez le prévenir, et dites-lui ce qui vient de se passer.

L'homme partit.

Deux mots d'explication : M. de Kérunion, que nous avons vu à la banque Savenay le jour du crime, et qui passa en cour d'assises avec Jordanet, n'avait pas voulu supporter le scandale inattendu qu'avait fait, autour de son nom, l'accusation de meurtre relevée contre lui. Denis Mortefert partit à cette époque pour la Calédonie. Kérunion le connaissait. Ils avaient été soldats dans le même régiment de mobiles en 1879, et tous deux blessés dans la même journée, à Coulmiers. Le gentilhomme dit au paysan :

—Vous pouvez disposer de toute ma fortune, qui est mince, je lo reconnais ; allez ! cherchez des terrains ; associez-vous, et puisque je ne peux plus vivre en France, là-bas nous serons le ureux.

Mortefert était parti. Si trois mois après, M. de Kérunion l'avait

rejoint. Et depuis cette époque, ils ne s'étaient pas quittés, se partageant les durs travaux de la station. Mortefert s'occupait plus particulièrement des cultures, pendant que M. de Kérunion, cavalier consommé, veillait à l'élevage, toujours à cheval, hardi, infatigable, par monts et par vaux. N'ayant plus de famille en France, ils vivaient heureux.

Ces stations de colons, perdus dans la brousse, sont si éloignées de tout point central, si dénuées de voies et moyens de communication, qu'il faut bien que leurs habitants parent au plus pressé, en cas d'accident ou de maladie, avec leurs propres ressources. Aussi est-il rare que chaque case n'ait pas sa pharmacie complète que l'on renouvelle aux missions les plus voisines, ou bien à Bourail, ou même à Nouméa, lorsque les échanges, les affaires, les ventes des récoltes ou la conduite des troupeaux conduisent les colons dans une de ces villes.

Mortefert eut recours à la pharmacie pour soigner Jordanet. Quelques minutes après, M. de Kérunion entra. Jordanet était si changé depuis sa condamnation, si vieilli, si méconnaissable, que M. de Kérunion ne pouvait le reconnaître. Il fallut que Denis Mortefert prononçât son nom.

Kérunion avait appris par Denis la tentative de suicide sur la " Danaé ". Il avait dit à Mortefert :

—J'estime que le pauvre homme était aussi innocent que moi du meurtre de ce fripon de Savenay. Et s'il m'était resté des doutes là-dessus, cette tentative de suicide les enlèverait.

Lorsque Denis lui dit :

—C'est Jordanet... Je l'ai trouvé demi-mort auprès d'une mare, dans la montagne... Ai-je bien fait ?

—Certes, dit vivement Kérunion. Coupable ou non, il nous faut sauver cet homme.

Une fièvre terrible s'était emparée de l'évadé. Il fut pendant plusieurs jours en danger. Mais ce tempérament de fer, peut-être aussi l'espérance suprême qui devait survivre au fond de ce cœur, eurent raison de la maladie. Lorsque la connaissance lui revint, à plusieurs reprises son regard surpris s'arrêta tantôt sur Denis, tantôt sur Kérunion. Evidemment leurs traits lui rappelaient quelque lointain souvenir.

—Ne vous fatiguez pas, dit Kérunion. Plus tard, plus tard ! Et surtout, n'ayez plus aucune crainte. Vous êtes sauvé.

Ce qui le guérit, et le guérit vite contre toute attente, ce fut la certitude de ne plus retomber entre les mains des surveillants. Quand il put parler, quand il se leva, il remercia ses bienfaiteurs, les larmes aux yeux.

—Ainsi, dit Mortefert, vous ne me reconnaissez pas !

—Excusez-moi, monsieur, j'ai été si affaibli par toutes ces souffrances : par toutes ces misères, depuis ma condamnation... Où vous ai-je vu ? Je ne sais plus.

—C'est moi qui vous ai tiré de l'eau, sur la " Danaé ".

—Oui, je me rappelle à présent. Ah ! monsieur ! monsieur !

Et Jordanet embrassait les mains de Mortefert.

Et moi, Jordanet, dit M. de Kérunion, regardez-moi donc plus attentivement ?

Jordanet resta longtemps silencieux. Un travail se faisait dans son esprit. Puis, tout à coup, il dit, avec un cri étouffé :

—M. de Kérunion !

—Oui, moi, mon pauvre garçon !

—Ah ! monsieur, vous avez été heureux, vous du moins. Ils ont reconnu votre innocence, il vous ont épargné, tandis que moi...

—Et je n'oublierai jamais, Jordanet, que si je n'ai pas été victime d'une erreur, comme je suis certain que vous l'êtes vous-même, je n'oublierai jamais que c'est à vous que je le dois, plus qu'à tout autre. C'est vous, en effet, grâce à votre déposition, qui avez écarté toute accusation possible, puisque caché dans le cabinet du baron, vous m'aviez vu entrer et vous m'aviez vu sortir. Peut-être, si vous vous étiez tu, aurais-je partagé votre mauvaise fortune, mon pauvre Jordanet.

—Je ne pouvais me taire. Mon devoir était de dire la vérité.

—Celle-ci vous a coûté cher.

—J'en suis récompensé aujourd'hui, car, sans vous, je serais mort !

—Pour ce qui est de cela, fit Mortefert en riant, soyez-en certain.

M. de Kérunion fit raconter à Jordanet sa vie depuis sa condamnation. Lorsque ce dernier eut terminé son récit :

—Vous resterez auprès de nous, lui dit-il, aussi longtemps qu'il le faudra pour réparer vos forces. Et quand vous serez prêt à partir je vous faciliterai tous les moyens pour passer en Australie. Nous ne sommes malheureusement pas bien riches et je ne pourrai pas vous donner grand'chose ; pourtant je garnirai votre portemonnaie de façon que vous puissiez attendre, en Australie, à Sydney ou ailleurs, l'occasion de passer en Europe. Là vous vous débrouillerez, mais je suppose que vous n'avez pas l'intention de rentrer en France !

Jordanet appuya la main sur son front. Pendant près d'une minute il demeura ainsi, pensif, recueilli.

—Pardonnez-moi, M. de Kérunion, dit-il. C'est en France que je vais, que je veux aller.

—Malgré tous les dangers qui vous y attendent ?

—Malgré tout.

—Vous n'y serez pas depuis six mois que votre présence sera signalée, et avant qu'il soit un an, on vous aura renvoyé en Calédonie... Rentrer en France, c'est courir au-devant d'une arrestation.

—Et cependant il le faut, oui, il le faut. Je suis innocent, M. de Kérunion, et je ne suis pas seul à supporter le fardeau de la condamnation qui m'a frappé. J'ai une femme, quatre enfants. Je ne veux pas mourir déshonoré. Je ne veux pas que pendant toute une longue vie, mes fils restent les fils d'un forçat. J'ai beau être innocent ; au yeux de tous, puisque je suis condamné, je suis coupable. Eh bien ! je tiens à prouver mon innocence, à épargner de pareilles hontes à mes enfants.

—Du moins, avez-vous quelque indice ?

Les yeux de Jordanet brillèrent.

—Oui, monsieur, un indice très grave... presque une certitude. Sans savoir quel est le vrai coupable, je crois avoir deviné d'où vient le crime. Alors, c'est dans un cercle très restreint que je vais chercher. Et il faudrait être bien malheureux et bien maladroit pour ne point trouver.

—Je ne vous demande pas votre secret, mon ami, cependant, le jour où vous aurez découvert la vérité, le jour où l'on saura que, des deux accusés, ni l'un ni l'autre n'était coupable, ni l'acquitté, ni le condamné, ce jour-là, Jordanet, il n'y aura pas seulement une grande joie dans votre cœur, mais votre joie passera les mers, franchira le monde, et sera partagée, ici, en cette solitude, par celui qui fut, pendant quelque temps, le compagnon de votre déshonneur.

Les deux hommes se pressèrent les mains avec effusion. Jordanet resta une quinzaine de jours à la station. Il lui fallait ce temps pour se remettre.

Il vécut de la vie des colons. Il les suivait dans leurs travaux, autant que ses forces le lui permettaient.

Lorsque Jordanet fut complètement rétabli, M. de Kérunion lui dit :

—Voici le moment de partir. Vous êtes redevenu robuste et en état de fournir des étapes fatigantes. Seulement, comme vous pourriez vous perdre et que je ne veux pas vous laisser affronter une seconde fois les dangers auxquels vous avez échappé, vous serez accompagné de deux Canaques qui vous guideront dans la brousse et qui emporteront des vivres. Vous traverserez l'île jusqu'à la côte de la pointe Nord. Par mes soins, un bateau à voiles, le " Kembla " dont le capitaine m'a des obligations, vous attend là où mes Canaques vous conduiront, à l'extrémité même de la presqu'île de Poume. Ces Canaques appartiennent à la tribu des Néréma, qui peuplent la presqu'île. Le " Kembla " doit faire voile pour les Nouvelles-Hébrides, qui ne sont guère qu'à vingt-cinq lieues seulement de la Pointe Nord calédonienne. Des Nouvelles-Hébrides, le " Kembla " ira vous débarquer en Australie. Vous aurez besoin d'argent. Voici un chèque de mille francs sur la banque Stephenon. Je ne puis vous donner davantage. Vous connaissez notre existence, nous vivons un peu au jour le jour.

Jordanet avait le cœur trop gros pour pouvoir répondre. Il eût éclaté en sanglots, s'il avait voulu parler. Il fit ses préparatifs de départ. Le lendemain, au lever du soleil, il se mettait en route.

XLIX

La Chasse Recomence

L'évasion de Jordanet avait fait grand bruit à la colonie de Bourail. Les circonstances dramatiques au milieu desquelles s'était accomplie cette évasion avaient préoccupé beaucoup les esprits. Et le pauvre Jordanet n'était pas loin de passer pour le plus misérable des hommes et le plus dangereux bandit du pénitencier.

Les recherches de la gendarmerie, dans les environs et même jusqu'à Gomen, n'avaient abouti à aucun résultat. L'opinion générale, à Bourail, était que Jordanet périrait dans sa tentative d'évasion. En effet, Jordanet n'avait pas d'argent. Donc, c'était un homme perdu, condamné à mourir de faim ou à servir de déjeuner aux Canaques anthropophages.

Mascarot partageait cette conviction. Mais il n'envisageait pourtant pas sans une certaine anxiété le moment où il se retrouverait devant Gérard de Savenay et où il lui faudrait expliquer l'insuccès de cette évasion.

On se rappelle que Gérard, en prenant congé de Mascarot, lui avait donné rendez-vous à Sydney. Il attendait, avec son yacht, sur la côte orientale, près du cap Tuo, en face la Mission. Mais il

risquait d'attendre longtemps, puisque Mascarot s'était bien gardé de mettre Jordanet dans la confiance du projet de fuite.

Mascarot résolut donc, allant au danger, de regagner le yacht, au lieu de se rendre en Australie. Quelques semaines après, du bateau à voiles qui avait contourné l'île et remontait vers la côte septentrionale, Mascarot aperçut au loin le bateau de Gérard, portant le pavillon tricolore, et qui était à l'ancre dans la baie de Tuo.

Quelques heures encore et Mascarot était à bord du yacht. Il n'y trouva pas Gérard. Profitant de ces longs jours d'attente, l'officier était descendu à terre, où les pères de la Mission lui avaient donné l'hospitalité, et il passait les journées à chasser les oiseaux dans les forêts immenses qui bordent la côte.

Mascarot prit le canot du yacht et se fit conduire à terre. Gérard rentrait de la chasse au moment où Mascarot arrivait à la Mission. En apercevant Mascarot qu'il était si loin d'attendre, Gérard comprit que quelque chose de grave s'était passé et que cet homme devait être porteur d'une mauvaise nouvelle. Il déposa son fusil sous la véranda, et se hâta de rejoindre l'arrivant.

—Comment se fait-il que je vous retrouve ici et que vous ne soyez point allé m'attendre à Sydney? N'auriez-vous pas compris mes instructions?

—Je les ai parfaitement comprises. Malheureusement, je n'ai pas eu besoin de les suivre jusqu'au bout. Si je n'étais venu vous rejoindre au camp Tuo, vous risquiez d'y attendre indéfiniment Jordanet.

—Comment cela? Aurait-il refusé de s'évader?

—Non... mais...

—Parlez, Mascarot, parlez! Vous savez que je tenais beaucoup à ce que ce pauvre homme retrouvât sa liberté.

—C'est parce que je le sais, monsieur, que j'hésite à vous apprendre...

Il avait préparé, de longue main, l'histoire qu'il devait conter à Gérard, afin d'éviter que les soupçons du jeune homme se portassent sur lui, afin d'éviter même toute question embarrassante. Il reprit, très calme :

—Jordanet avait compris le projet de fuite que je lui avais soumis et il devait l'exécuter de point en point. Mais Jordanet avait des ennemis, ce que nous ne savions pas, et, parmi ces ennemis, un surveillant nommé Jacquemin, qui ne le perdait pas de vue et qui jadis déjà avait failli arrêter votre protégé lors de sa première tentative d'évasion à la presqu'île. Ce Jacquemin exerçait sur Jordanet une surveillance toute particulière et Jordanet ne paraissait pas s'en douter. A-t-il éventé notre projet? C'est bien possible. Toujours est-il que la nuit même que j'avais fixée à Jordanet pour son départ, le pauvre diable était suivi, traqué à travers la brousse, acculé à la mer. Pour s'échapper, il n'avait d'autre parti que de se jeter à la mer, ce qu'il fit. Il dut passer la nuit sur un rocher, car le lendemain matin, alors qu'on croyait que tout était fini avec lui, on le revit qui essayait de regagner la côte. De la falaise où est le poste, les surveillants tirèrent sur lui et il disparut. Les gens qui montaient le canot de ronde, et que j'eus soin d'interroger, me dirent que leur conviction était que Jordanet avait trouvé la mort dans cette tentative désespérée.

—Mort!

—Oui, monsieur. Et, de fait, on ne le revit plus.

—N'a-t-il pu s'échapper?

Mascarot secoua la tête.

—Je ne voudrais pas vous laisser la moindre illusion, monsieur.

Gérard était pâle. Il se sentait responsable de la mort du forçat, vis-à-vis de René, de Louise. Que dirait René à la jeune fille lorsqu'elle lui demanderait compte de la vie de son père? Est-ce que ce n'était pas lui qui avait poussé le forçat innocent à cette évasion, et si l'évasion avait échoué, n'était-ce point parce que quelque imprudence avait été commise? Il gardait le silence, attristé, les yeux baissés.

—Ne vous désolez pas, monsieur, disait Mascarot, qui essayait de mettre de la tendresse dans ses paroles. Croyez-moi, ce que nous avons voulu faire était difficile, c'était presque tenter l'impossible. Ce n'est ni votre faute, ni la mienne. N'y pensons plus!

Mais ces banales consolations n'avaient pas de prise sur Gérard. Il sentait se dérober le but auquel il tendait. Et la vérité sur le meurtre de son père, cette vérité qu'il s'était donné comme devoir de chercher et de trouver malgré tout, s'éloignait de lui une fois de plus.

Des soupçons contre Mascarot, il n'en eut pas. Pourquoi eût-il douté de cet homme?

Il attendit quand même quinze jours. Il ne pouvait s'attarder plus longtemps, sa mission dans la colonie était terminée. Il partit pour Sydney, emmenant Mascarot qui, arrivé dans cette ville, loua une chambre à l'hôtel de la Nouvelle-Galles. Ils y restèrent un mois.

Gérard, qui connaissait parfaitement l'anglais, prenait des notes sur l'administration anglaise, tandis que Mascarot parcourait la ville et fréquentait les bars.

Un soir, Mascarot, en sortant d'un bar, s'était promené dans la ville, sans penser, allant au hasard des rues, des descentes et des montées. Puis il alla s'asseoir sur une chaise au Jardin botanique.

La nuit était très claire; on eût dit l'aube d'une belle journée d'Europe. La mer était calme, et de toutes petites vagues courtes venaient mourir sur la grève, presque sans bruit.

Si profonde que fût la rêverie de Mascarot, si distraite que fût son attention, pour tout ce qui l'entourait, son regard fut cependant attiré vers un homme de haute stature, simplement, presque pauvrement vêtu, et qui venait de passer devant lui.

Mascarot n'avait pas vu le visage de cet homme. Et pourtant il eut un frisson d'épouvante qui lui parcourut le corps, des talons à la nuque. Il se dressa, effaré.

—Allons donc, murmura-t-il... Jordanet vivant! Je suis fou! j'ai la berlue!

Et il essuya son front couvert de sueur.

L'homme avait disparu dans les groupes d'ouvriers qui se promenaient. Mascarot se rassit. Il sentait ses jambes se dérober sous lui.

—Si c'était lui, pourtant!

Ce fut l'effroi même qui lui redonna des forces. Il s'élança dans la foule, cherchant partout celui dont l'apparition vient de le bouleverser à ce point.

Le reverra-t-il!

Il va, vient, cherche, ne trouve pas.

—Je me suis trompé, se dit-il.

Mais du fond de son cœur monte un cri d'épouvante.

—Non, non, c'est bien lui! Prends garde!

Il resta dans le jardin jusqu'à une heure avancée de la nuit; quand il le quitta, le jardin était désert. Seuls le parcouraient quelques ivrognes décrivant des zigzags, sortant d'un bar pour rentrer dans un autre bar. Il revint à son hôtel.

Mais il ne dormit pas.

Si l'homme entrevu était réellement Jordanet, comment le retrouver dans une ville de près de deux cents mille habitants, dont Mascarot ne connaissait ni la langue ni les mœurs?

Et en supposant que ce fût lui et que Mascarot le retrouvât, qu'advierait-il? Sur cette terre australienne, Jordanet était libre. Mascarot ne pouvait rien.

Mais Jordanet, libre, tenterait de gagner la France, peut-être. Là, Mascarot ne pourrait-il dresser quelque piège où le malheureux tomberait?

Dès la pointe du jour, Mascarot se lava, s'habilla et sortit. Ses réflexions de la nuit l'avaient conduit à penser que si Jordanet voulait rentrer en France, comme, selon l'hypothèse la plus probable il n'avait pas d'argent, il essaierait de s'engager sur quelque bateau en partance, domestique, aide de cuisine, chauffeur même au besoin. C'était donc sur le port qu'il avait chance de rencontrer Jordanet.

D'autre part, l'évadé ne commettrait pas l'imprudence de s'engager sur un navire français. Sous le pavillon tricolore, c'est la terre française. Il eût risqué d'y perdre la liberté. Jordanet chercherait donc à entrer sur un navire étranger, et comme les bateaux anglais étaient nombreux, il y avait bien des chances pour que ce fût sur un de ceux-ci qu'il prit passage.

Pendant toute la journée, Mascarot parcourut fièvreusement le port; il avait pris des renseignements à l'hôtel; il connaissait le nom de tous les bâtiments en partance à destination d'Europe.

Mais cette première journée de recherches fut inutile. Il ne vit Jordanet nulle part. Le soir, il revint au Jardin botanique. Là non plus, Jordanet ne parut point.

Mais, trois heures après, comme il passait sur le port, il vit un homme entrer dans un bar fréquenté par des matelots anglais, et si loin qu'il fût de cet homme, Mascarot reconnut l'apparition nocturne du Jardin botanique.

—Est-ce lui?

Cette fois il le saurait à tout prix.

Mais à tout prix également, il ne fallait pas être reconnu par l'évadé; chercher un déguisement quelconque, on ne pouvait y songer! C'eût été courir le risque de perdre la piste du forçat. Il releva le collet de son paletot, rabattit sur ses yeux les bords de son large chapeau mou, et comme il avait les yeux faibles et qu'il portait parfois des lunettes aux verres teintés lorsque le soleil lui faisait mal, il se les ajusta sur le nez.

Ainsi affublé, il reprit quelque assurance. Il passa devant le bar et essaya de voir ce qui s'y passait. Mais les salles étaient encombrées de matelots, de portefaix, de gens du port, d'ouvriers de toute sorte, au milieu desquels il était difficile de trouver celui qu'il cherchait. Il devait y renoncer ou entrer.

Il entra, se fit servir du whiskey, jeta sous la table le contenu de son verre, en demanda un autre et en fit autant. Il paya et se mêla aux groupes. Personne ne faisait attention à lui.

De salle en salle il rôdait, et déjà il désespérait, lorsqu'il vit, lui tournant le dos et assis à une table, seul, un homme dont l'attitude et la carrure lui rappelaient Jordanet.

L'homme s'étant retourné pour demander quelque chose, Mascarot distingua son visage. C'était bien l'évadé!

Mascarot cloué sur place, en demeura épouvanté!

—Comment s'était-il enfui? Par quel hasard? Par quels prodiges de ruse et d'énergie avait-il échappé à tous les dangers qui l'attendaient?

Un moment Mascarot fut comme ébloui. Le salut de cet homme, c'était sa perte à lui. Mais l'employé était doué d'un extrême sang-froid. Rien n'était perdu, en somme, puisque Jordanet ignorait qu'on l'avait découvert.

Il suffirait, dorénavant, de connaître les projets de l'évadé. Pour cela, il fallait le suivre, ne pas le perdre de vue, s'attacher à ses pas, deviner ses actes, entendre ses paroles.

Une table était libre, derrière Jordanet. Mascarot y prit place. Les deux hommes se touchaient presque, dos contre dos.

Jordanet resta seul, pendant un quart d'heure encore. Puis un matelot vint s'asseoir devant lui et demanda du gin. Bientôt la conversation s'engagea. Le matelot parlait très bien français, quoique avec une forte prononciation anglaise. Il s'exprimait couramment.

—Monsieur, dit-il, vous êtes bien M. Jordanet?

—Oui... et vous, je le vois, vous êtes maintenant à bord de la "Britannia"?

—Parfaitement. Vous avez fait remettre, il y a deux jours, à mon commandant une lettre de recommandation signée de l'un de ses amis de France, même un peu son cousin, à ce qu'il paraît.

—M. de Kérunion.

—C'est bien cela. Dans cette lettre, M. de Kérunion, sans cacher à mon commandant qui vous êtes... ce que vous êtes... appuya le matelot, le prie, sachant que la "Britannia" devait être à Sydney, de vous prendre à son bord, de vous y donner quelque occupation et de vous débarquer en Angleterre. Ce sont les termes de la lettre. Mon commandant, qui aime beaucoup M. de Kérunion, m'envoie vous demander si c'est bien là ce que vous désirez?

—Rien de plus, monsieur, rien de plus, lit Jordanet avec une émotion profonde.

Le matelot gardait tout son flegme.

—Dans ces conditions, veuillez vous rendre à bord dans trois jours; vous y prendrez le service qu'on vous y attribuera; je ne sais trop ce qui vous sera donné. Êtes-vous vigoureux, de bonne santé?

—Je crois l'avoir prouvé.

—En ce cas, il est bien probable qu'on vous mettra parmi les chauffeurs, à la machine. Vous savez, c'est dur.

—Qu'importe! Je sors du bagne, j'en ai vu bien d'autres. J'accepterai tout avec bonheur.

—Alors, c'est dit. Dans trois jours, à quatre heures du soir, au plus tard.

—Dans trois jours, à quatre heures du soir.

Le matelot redemanda un verre de gin; après quoi, se levant, il prit congé, d'un salut flegmatique.

Jordanet resta longtemps comme absorbé à la même place. Mais comme il ne buvait pas, et qu'il occupait une place qu'un autre pouvait mieux utiliser, le patron lui frappa sur l'épaule, rudement, en lui adressant quelques mots.

Jordanet ne comprit pas. Cependant il se leva, paya et sortit. Jordanet avait frôlé, en se levant, la jambe de Mascarot, qui n'avait rien perdu de ce qui venait d'être dit.

L'évadé sortit et flâna le long du port. Le bonheur le rendait presque fou, ivre presque.

Mascarot ne le suivit pas longtemps. Cette course au hasard des caprices de l'évadé n'avait plus aucun intérêt pour lui.

Qu'allait-il faire? Prévenir la police parisienne, tout d'abord, de l'évasion du forçat et de son arrivée en Australie. Prévenir la police aussi que le forçat rentrerait en Europe par le transport la "Britannia", et serait en Angleterre six semaines après environ. Cela, c'était une précaution élémentaire.

Il se rendit au télégraphe. Une dépêche partit à l'adresse du préfet de police à Paris, signalant l'évasion et l'arrivée à Sydney, et le prochain départ pour l'Angleterre.

—Ils auront le temps d'aviser. Ils s'informeront. Et lorsque Jordanet mettra le pied en France, les agents le caillèreront comme une poire mûre!

Mascarot ne s'en tint pas là, car le soir même il allait retenir une place sur la "Britannia" et y envoyait ses bagages, le lendemain.

—Je serai mieux là, pour veiller sur lui!

Trois jours se passèrent. Jordanet, fidèle au rendez-vous, se présenta à bord. Ainsi que le matelot l'avait prévu, il fut mis au chauffage.

Vingt-quatre heures après, la "Britannia" quittait la rade de Sydney.

Et, noir de charbon, respirant à peine dans l'atmosphère si terriblement surchauffée où il se mouvait, Jordanet, lorsqu'il sentit le

bateau romber sous ses pieds, osciller légèrement et filer, Jordanet, ne put retenir ses larmes.

Mascarot, qui le guettait, l'avait vu entrer. Les deux hommes pouvaient vivre longtemps, côte à côte, de la vie de bord sans risquer de se rencontrer. Cependant Mascarot fut prudent et sortit peu. Il passait sa journée dans sa cabine ou au salon, ne se hasarant sur le pont que lorsqu'il n'y voyait que des passagers comme lui, ou des officiers. Il n'aperçut pas une seule fois Jordanet pendant la traversée.

La "Britannia" se rendait à Southampton, il n'y avait pas deux heures que Mascarot était débarqué qu'il envoyait à la préfecture de police de Paris un télégramme l'avisant de l'arrivée du bateau.

La mer était basse, la "Britannia" était obligé d'attendre la marée haute pour entrer dans le port, mais une embarcation était venue prendre les passagers, afin de leur épargner de longues heures d'attente. Cela donnait de l'avance à Mascarot; il était certain, en effet, que le forçat ne quitterait le bateau que lorsque celui-ci serait à quai; alors seulement on le congédierait.

Ce fut ce qui arriva. En outre de ce nouveau télégramme, Mascarot écrivit. En effet, Jordanet était bien changé; ses cheveux étaient blancs; il avait laissé pousser toute sa barbe et sa barbe aussi était blanche.

Si les agents n'allaient pas le reconnaître? Mascarot pensait à tout; il avait envoyé le signalement, estimant que l'évadé, pour les mêmes raisons, se garderait bien de faire couper ses cheveux et sa barbe, et de reprendre ainsi sa physionomie d'autrefois.

La "Britannia" était en rade de Southampton le samedi. Mascarot s'informa des départs pour la France. Il y a un service de bateaux entre le Havre et Southampton deux fois par semaine, les mercredis et les vendredis; entre Southampton et le Havre, les mardis et les samedis.

Le bateau du samedi venait de partir lorsque la "Britannia" fut signalée par le sémaphore. Les passagers à destination de la France étaient donc obligés d'attendre le mardi suivant, à moins de prendre le chemin de fer et de se rendre à Douvres, où il était possible d'arriver avant le départ du bateau de Calais.

Mascarot n'était pas pressé. Il comptait s'embarquer sur le bateau même que prendrait Jordanet; il attendit donc le bon plaisir de ce dernier.

La mer était haute à dix heures du soir, et à dix heures la "Britannia" longeait la jetée et entra dans le port.

Pendant les heures d'attente, Jordanet avait vu son travail réduit à peu de chose; quelques heures de liberté lui avaient été laissées et il était monté respirer l'air frais et pur de ce mois de septembre ensoleillé par lequel il revoyait l'Europe. On lui frappa tout à coup sur l'épaule, et quelqu'un prononça son nom:

—Jordanet.

Il se retourna vivement. Mais il se rassura aussitôt en reconnaissant le matelot qui, à Sydney, sur la recommandation de M. de Kérunion, lui avait été envoyé par le commandant de la "Britannia".

—Le commandant veut vous parler, dit le matelot à voix basse.

Jordanet inclina la tête et suivit le matelot. L'officier était dans sa cabine. Jordanet et lui ne s'étaient jamais trouvés en présence. C'était un homme très grand, maigre, à l'œil bleu, aux favoris blancs comme de la neige; le visage était hâlé. Le regard était bon. D'un geste silencieux, il indiqua une chaise à Jordanet.

—J'aime beaucoup M. de Kérunion qui est un peu mon parent, dit-il, et je sais que M. de Kérunion est convaincu de votre innocence et de votre probité. Je ne puis donc rester indifférent à la situation très délicate qui vous est faite. Je n'ai pas hésité à vous donner passage à bord, vous l'avez vu, et si je vous ai envoyé parmi les chauffeurs, ce n'était pas pour tirer parti de votre présence et utiliser vos bras, mais ce fut surtout pour vous protéger autant que possible contre les regards indiscrets.

—Oh! monsieur, c'est à vous que je devrai le plus grand bonheur de ma vie, puisque, grâce à vous bientôt, je verrai ma femme et mes enfants.

—Je n'ai été qu'un intermédiaire. Gardez votre affection et toute votre reconnaissance pour M. de Kérunion. C'est lui qui les mérite. Moi, j'ai fait peu de chose.

Il se leva, fit deux ou trois pas dans la cabine étroite, puis vint se placer devant une table sur laquelle était posé un registre. Il ouvrit ce registre. Puis, ce tourna vers Jordanet.

—Dans la lettre que M. de Kérunion vous a donnée pour moi, mon parent faisait quelques allusions à votre départ du Bourail, au piège qui vous y avait été tendu, aux dangers auxquels vous avez échappé miraculeusement; deux noms revenaient, à plusieurs reprises, dans sa lettre: celui de Jacquemin, celui de Mascarot.

Le visage de Jordanet s'assombrit. Il y eut, dans ses yeux, un éclair de haine.

—Je pardonne au premier, monsieur. C'est un méchant homme, il est vrai, mais enfin, il était presque dans son droit. Quant au

second... si jamais il me tombe sous la main, tant pis pour lui, tant pis, tant pis...

Le commandant, tout en écoutant Jordanet, feuilletait le registre.

—Lisez donc, si il vous plaît, la liste des passagers pris à Sydney, dit-il tout à coup, et voyez si un de ces noms n'attirera pas votre attention.

Surpris, Jordanet s'avança et lut. Il y eut quelques secondes de silence. Puis il tressaillit et il regarda le commandant, très pâle.

—Monsieur, fit-il, monsieur...

—Vous avez lu ?

—Oui... le nom... le nom de Mascarot... là... Ah ! mon Dieu !

—Peut-être n'est-ce pas l'homme dont vous avez à vous plaindre ?

—Oh ! si, monsieur, si... autrement le hasard serait trop cruel... C'est lui, n'en doutez pas.

—Dans tous les cas, vous êtes prévenu, c'est tout ce que j'ai voulu faire, tout ce que je pouvais faire.

—Merci, monsieur, merci. Encore un mot, pourtant. Cet homme est-il encore à bord de la "Britannia" ?

—Non, il a débarqué avec les passagers.

—S'il m'a vu, je suis perdu, il s'acharne contre moi. J'ignore les causes de sa haine, mais puisqu'il a voulu à Bourail me tendre un piège où j'ai bien failli succomber, il recommencera en Europe... Qui sait si déjà la police n'est pas prévenue de mon évasion et de mon retour ?

—Il me paraît difficile que ce Mascarot ait connu votre présence à mon bord... à moins qu'il ne vous ait rencontré à Sydney et suivi. S'il vous a vu, vous le saurez bientôt. Tant que vous serez en Angleterre, la police française ne peut vous inquiéter. Ce n'est donc qu'à votre arrivée en France que commenceront les dangers pour vous, mais si Mascarot a vraiment intérêt à vous nuire, il ne vous perdra pas de vue, vous le retrouverez sur vos pas dans quelques heures, lorsque vous aurez quitté la "Britannia". Il ne vous sera pas difficile de le dépister. Dès maintenant, vous êtes libre, Jordanet... je considère votre engagement comme terminé. Adieu et bonne chance !

—Adieu, monsieur, adieu !

Jordanet redescendit, s'habilla, fit ses préparatifs. Ce fut bientôt fini de réunir ses quelques hardes. Puis il remonta sur le pont désert en attendant que la mer haute permit à la "Britannia" d'entrer dans le port.

La haine et l'effroi se disputaient son cœur. La haine pour cet homme dont il ne comprenait pas l'acharnement. L'effroi de retomber entre les mains de la police et d'être renvoyé au bagne.

Il regardait devant lui, à quelques kilomètres, la ville de Southampton, la rade ouverte où tout à l'heure passerait la "Britannia", et la jetée où, sans doute, caché dans un flot de promeneurs et de curieux, Mascarot guettait l'arrivée du bateau.

Que faire pour lui échapper encore ? L'aborder franchement ? Avoir avec lui une explication suprême ? Rappeler à ce misérable les paroles échangées entre Jacquemin et lui sur l'îlot du chenal en avant des récifs de Bourail, alors que Jacquemin, le fusil armé, attendait l'apparition de l'évadé pour en finir avec lui. Qu'en résulterait-il, et n'était-ce pas inutilement se démasquer ? Ne valait-il pas mieux paraître ne point se douter qu'il avait été découvert, et déjouer ainsi de nouvelles et terribles embûches ?

Il resta ainsi à rêver jusqu'au soir. Il était si absorbé, si triste, qu'il ne s'aperçut même pas que la "Britannia", lentement venait de virer et s'avancait vers le port.

Quand il comprit qu'on marchait, qu'on s'approchait, il eut un frisson. La chasse allait recommencer... et la bête chassée par les limiers de la préfecture, c'était lui.

Enfin, on débarqua ; descendu à terre, Jordanet ne vit nulle part Mascarot. Alors, il se rassura.

Mascarot ne l'avait pas vu quitter la "Britannia". Ou bien s'il l'avait vu, il avait perdu sa trace. Ou bien, peut-être encore Jordanet s'était trompé, et Mascarot n'avait pas soupçonné à bord du bateau la présence de l'évadé. Il renaissait à l'espérance. Et, essuyant son front ruisselant de sueur, il murmura :

—Tout de même, si je pouvais être un peu tranquille pendant quelque temps, je ne l'aurais pas volé !

Après avoir erré longtemps par la ville, avec toute sorte de précautions de sauvage pour ne point se laisser surprendre, il revint coucher dans un hôtel modeste, fréquenté par des matelots marchands, le long du port. Plus calme, désormais, et se croyant à l'abri, il dormit tout d'une traite, jusqu'au lendemain à midi.

Le lendemain, quand il se réveilla, quand il ouvrit sa fenêtre, sous le coup du soleil éclatant qui tout à coup inonda sa chambre, devant le va-et-vient de cette fourmilière de porteurs, de voitures, de ballots, de marins ; devant l'animation de ces bateaux entrant ou sortant, il sentit son cœur se dilater.

—Libre ! Pourtant ! Je suis libre !

Mais, soudain, son regard s'arrêta sur un homme paisiblement assis sur un tas de planches de sapin nouvellement arrivées de Norvège. L'homme paraît s'amuser, comme Jordanet, de l'animation

qui règne dans le port. Il ne lève pas la tête. Il ne regarde pas l'évadé, ne s'occupe point de lui.

Cet homme, Jordanet le reconnaît : c'est Mascarot. Et c'est pour le surveiller que Mascarot se trouve là : Jordanet n'en doute pas. Il se recule, referme sa fenêtre et tombe anéanti sur sa chaise :

—Lui ! toujours lui ! Lui partout !

Dans un accès de rage, il se précipite dans l'escalier. Il aborderait le misérable, il lui sauterait au cou, il lui demanderait :

—Que t'ai-je fait ? Pourquoi t'acharnes-tu contre moi ?

Et il l'obligerait bien à parler.

Mais lorsqu'il fut sur le port, Mascarot n'était plus assis sur les planches de sapin. Il avait disparu.

L'évadé ne rentra point dans sa chambre. Le danger existait toujours autour de lui, puisque, vraisemblablement, Mascarot avait découvert sa retraite. Il fallait parer à ce danger.

D'où pouvait-il venir ? On ne ferait rien contre lui tant qu'il resterait sur la terre anglaise. Mais il avait hâte de revoir les siens.

C'était donc à dépister son retour en France qu'il devait s'appliquer. Il avait deux jours à attendre avant de s'embarquer pour le Havre. Il les passa à se promener ne manifestant aucune crainte, s'offrant pour ainsi dire complaisamment à Mascarot dont il retrouvait la longue et maigre silhouette, à tous les détours des rues, acharnée à ne le point quitter. Il semblait n'en avoir plus de souci, ayant préparé son plan de fuite.

Le mardi arriva. Le bateau pour le Havre devait partir vers six heures du soir. Jordanet était sur le quai d'embarquement depuis longtemps. Il guettait l'arrivée de Mascarot.

Il ne le vit pas. Sur ses gardes, il se dit que Mascarot avait dû prendre un déguisement. Alors, aux aguets, il chercha parmi tous les passagers qui attendaient comme lui et qui se promenaient en causant ou en fumant. Il les dévisageait les uns après les autres.

Quel que soit le déguisement, le regard reste le même. Et le regard faux de Mascarot, l'évadé ne l'oublierait jamais.

Il remarqua bientôt un vieillard courbé, essé en deux, vêtu d'une longue houppelande grise lui tombant jusqu'aux pieds, coiffé d'un chapeau melon et portant des lunettes bleues.

Pourquoi le remarqua-t-il plutôt qu'un autre, puisque rien en lui ne rappelait Mascarot ? Instinct du danger, sans doute.

La figure du vieillard disparaissait sous une épaisse barbe blanche et flottant sur la poitrine. Et pourtant Jordanet le suivait des yeux.

En redressant la tâte de cet homme qui semblait courbé par les années, Jordanet se disait que ce vieillard atteindrait la taille de son persécuteur.

C'était aussi la même maigreur et une certaine démarche flottante particulière à l'ancien comptable. Si les yeux n'avaient été hermétiquement abrités par les lunettes, Jordanet n'eût pas eu une seconde d'hésitation.

Il fit mine de quitter le quai et de s'éloigner dans l'intérieur de la ville par les premières rues aboutissant au port. Le vieillard ne le suivit pas et continua sa promenade lente.

Jordanet revint. Il entra au bureau, prit son billet pour le Havre, et tout à coup il se retourna. Le vieillard était derrière lui, attendant son tour, de l'argent à la main, l'air indifférent. Jordanet paya et son regard perçant alla tenter, sous les lunettes, de reconnaître les yeux de Mascarot.

Un quart d'heure encore et le bateau allait partir. Jordanet franchit la passerelle et passa sur le pont.

Quelques secondes après, le vieillard y arrivait aussi.

Le bateau était presque au complet. Le temps était splendide. Le soleil se couchait dans une mer en fusion couleur d'or et sous des nuages d'or qui avaient les reflets d'un incendie formidable éclaté dans quelque monde inconnu.

Jordanet vit tout d'un coup deux matelots se diriger vers la passerelle pour l'enlever. L'heure du départ sonnait. A cet instant précis, il se trouvait derrière l'homme à la houppelande et à la longue barbe grise. Le forçat se pencha et dit d'une voix très nette :

—M. Mascarot !

Le vieillard tressaillit et se retourna brusquement. C'était lui. Il venait de se trahir. Sans réflexion, du même mouvement, Jordanet bondit jusqu'aux deux matelots, les écarta, se jeta sur la passerelle et fut sur le quai.

Le pont qui reliait le bateau à la terre ferme fut enlevé. Mascarot restait à bord, s'en allait en France. Et lentement le bateau glissait dans le port, s'éloignant de Jordanet. Celui-ci, respirant largement, regardait Mascarot sur le pont. Le scélérat semblait cloué à la même place. Il n'avait pas fait un pas, il n'avait pas fait un geste.

Un moment, la rage de se voir deviné fut si forte qu'il eut un éblouissement ; le sang lui vint aux yeux, il chancela. L'épouvante le remit, lui rendit du sang-froid.

Jordanet s'était assis sur des filets de pêche entassés là. Et le caractère goguenard de l'ouvrier reprenant le dessus, en dépit des

souffrances, des dangers courus, des misères supportées, il tira son mouchoir et l'agita par-dessus sa tête en s'écriant :

— Au revoir, Mascarot, au revoir ; n'oublie pas de m'écrire.

Il partit d'un large rire.

Il ne s'abandonna pas longtemps du reste à sa confiance et à sa joie d'avoir échappé à ce piège. Tout n'était pas fini pour lui. Il ne pouvait rester en Angleterre.

Certes, il lui eût été possible d'y appeler sa femme et ses enfants. Mais là seulement n'était pas son but. Il avait à se venger et à reconquérir sa liberté, son honneur. Pour cela, il fallait passer en France. Il était évident que Mascarot, acharné à la perte de Jordanet, attendrait le forçat à sa descente du bateau, le samedi suivant, sous la protection d'agents de police de Paris ou du Havre.

Arriver au Havre, ainsi, c'était de tomber dans la gueule du loup. Il n'y songea pas un seul instant.

Il était l'homme des résolutions promptes et énergiques. Une voiture passait. Il y sauta, perdit cinq minutes à faire comprendre au cocher qu'il voulait être conduit à la gare, et arriva à celle-ci quelques instants seulement avant le départ du train de Douvres.

Il se jeta dans un compartiment au moment où le train s'ébranlait. Son projet était bien simple. Arriver à Douvres à temps pour prendre le bateau qui tous les mercredis fait le trajet de Calais. Il débarquerait à Calais au lieu du Havre. Et comme Mascarot n'aurait pas eu le temps d'avertir les agents, en supposant qu'il eût deviné le projet de l'évadé, Jordanet ne serait pas inquiété. De Calais, il gagnerait Paris par étapes.

Toutes les chances de réussites étaient pour lui, dans ce bateau qui allait partir. S'il descendait à Douvres à temps pour le prendre, le pauvre fugitif était sauvé. S'il le manquait, c'était en perspective de nouveaux dangers, de nouvelles angoisses. Mais il semblait que Dieu eût pitié de lui. Le bateau était encore dans le port, au moment où il y parvint.

Vers midi, apparut la terre de France. En tout autre jour, il eût éprouvé à revoir la patrie bénie une émotion profonde ; mais ce matin-là, le soin d'échapper à la police française faisait taire son émotion, l'emportait chez lui sur toute autre pensée.

S'était-il trompé dans ses calculs ? Mascarot, soupçonnant sa ruse, était-il allé au télégraphe du Havre, prévenir la police de Calais du retour du forçat ? En avait-il eu le temps ? Peut-être. Le salut de Jordanet ne dépendait que de quelques minutes.

Avec quel trouble il regardait le quai du débarquement, au moment où le bateau accostait, sous l'œil des employés de la douane ! Y avait-il des visages suspects ?

Il descendit, portant à la main le petit ballot renfermant ses hardes. Personne ne vint à lui. Sur cette terre de France, il revenait vraiment comme un étranger.

L

A la 1ere du 2 du 83e

Le lendemain même de son retour au régiment, Jean Jordanet recevait deux lettres, l'une de Mederic, l'autre de Florentine.

« Je t'en supplie, lui disait son frère, sois prudent et d'une patience à toute épreuve. Si, comme tu me l'as affirmé, le sergent Houdaille est un bon soldat, il doit avoir du cœur. En ce cas, il a reconnu ses torts et ne saurait nous en vouloir. Si, au contraire, il te garde rancune et te le fait sentir par des tracasseries et punitions imméritées, applique-toi à lui donner le moins de prise possible. Ton obéissance, ta douceur, tes velleités de bien faire le désarmeront : il finira par t'oublier ; et c'est l'oubli, à tout prix, qu'il nous faut pour l'instant... Bref, mon cher Jean, souviens-toi que tu es au régiment et pense au père, à qui nous devons donner, coûte que coûte, toute satisfaction... »

Cette lettre se terminait par ces quelques mots sur Anna :

« ...Nous avons appris, par les journaux, que la petite Charvet s'était jetée dans la Seine, au Pont-Neuf. Elle a été sauvée par un pauvre diable qui avait passé la nuit sous les ponts. On l'a transportée à l'Hôtel-Dieu. J'y suis allé, mais elle était repartie, et son père que j'ai vu hier soir, ignore le lieu de sa retraite. J'ai caché cette nouvelle disparition à maman et à Camille... A propos de Camille, j'espère que cette leçon lui sera profitable. Elle a compris sa faute et je suis convaincu qu'elle n'y retombera jamais. »

La lettre de Florentine, empreinte d'une affection profonde, contenait les mêmes recommandations.

« Si ton sergent te fait des misères, disait-elle, pense à moi, à notre amour, et cette pensée te donnera la force de tout supporter. Courage ! des jours meilleurs nous viendront, ami ! »

Ainsi encouragé, Jean se résigna et attendit les événements.

Houdaille, vexé dans son amour-propre de beau sous-officier accoutumé aux faciles conquêtes, commença les hostilités en lui interdisant l'entrée de sa chambre, où le jeune soldat se réfugiait d'ordinaire pour apprendre sa théorie et rédiger sa correspondance. Interdiction bien inutile, car Jean était décidé à ne lui demander aucune faveur.

Houdaille affectait de l'appeler, du bout des dents : soldat Jordanet.

A plusieurs reprises il le consigna pour des manquements insignifiants, des retards de quelques secondes à l'appel, une irrégularité contestable dans le paquetage ou la confection du lit. Un jour, il l'avait puni de vingt-quatre heures pour s'être présenté devant lui en mauvaise tenue. Jean, accouru à son appel, avait oublié d'astiquer un bouton... un seul !

A la compagnie, les hommes ne prêtèrent pas grande attention à ces tracasseries, Houdaille étant connu pour son humeur difficile et variable, humeur qui se traduisait par la façon dont il se coiffait.

Son képi, à large visière, à la Saumur, était-il rabattu sur les yeux : « L'hanneton a les pattes en l'air », disaient les hommes ; la visière était-elle redressée : « Le temps est au beau, on peut blaguer », répétait-on.

Jean, le cœur plein de Florentine, méprisait ces agissements, les souffrait sans répondre, attendant « le beau fixe ». Brizard excepté, il était bien avec les hommes de la chambrée, bien aussi avec les officiers du bataillon.

A la 1re du 2, ils étaient fiers de leurs chefs qui, presque tous, sauf le sous-lieutenant Vincent, un officier de la veille, avaient gagné leurs galons sur les champs de bataille. Ils étaient fiers, surtout, de leur chef de bataillon, le petit Bek, qu'ils avaient surnommé l'Arbi, à cause de ses campagnes d'Afrique et de ses expressions émaillées d'arabe.

Tout petit, en effet, sec comme un coup de trique, noir comme un corbeau, avec une longue moustache roussie au soleil de Laghouat, aux pointes tombantes, véritable moustache de Gaulois, Bek était l'énergie même. Pour commander, il s'enlevait sur les étriers, s'enlevait, presque debout sur sa selle, les yeux flamboyants, et, de ce petit corps, si maigre, dont l'ossature saillait sous la tunique, sortait une voix tonitruante, une voix de commandement, faite pour entraîner les masses, sonore, ferme, brève. Et les crosses... rran ! retombaient d'un seul coup ; les rangs se doublaient, se dédoublaient, fallait voir ! Au cri de : Arch ! le régiment partait du même pied.

Pour ce bel organe, sa crânerie, sa manière de trimballer le sabre, le bataillon l'adorait. On savait qu'il tenait tête au colon — un pincensans-rire — sur le terrain des manœuvres, au rapport, aux revues, partout, pour défendre ses hommes ou les mouvements de sa troupe.

— Vous assure que si, mon colonel.

— Par exemple, commandant !

Le colonel demandait une théorie, se renseignait sur la punition augmentée le matin, selon le cas. Et l'Arbi, qu'il s'agit d'un homme puni, du règlement intérieur ou du service en campagne, avait toujours raison.

— Ah ! disait-on, il savait tout et l'este. C'est pas lui, non, qu'avait l'trac !

Un matin, au champ de tir, à cheval, il commandait le maniement d'armes à tout le régiment. A cent pas derrière lui, pour mieux juger de l'ensemble, se tenaient le général, le colonel, les autres chefs de bataillons, les officiers disponibles, tous émerveillés.

Le 83e manœuvrait comme un seul homme ! L'Arbi montait, pour la première fois, une grande jument jaune qui pointait les oreilles, s'écartait à chaque mouvement, au bruit métallique des chutes de crosses.

— Mais, fit le général, Bek monte la Rossarde.

C'était la Rossarde, en effet ; tous la connaissaient. Cette jument, jeune encore, hargneuse, vicieuse, pleine de sang, à la tête intelligente et fine, avait jeté bas tous les malins de la garnison. On la gardait ; le train n'en voulait pas et les maquignons en proposaient un prix dérisoire.

— Croisez... ette ! éclata, soudain, la voix du commandant.

Brusquement, dans un éclair, les lames s'inclinèrent, menaçantes, à hauteur de l'œil.

La Rossarde se cabra d'abord en renâclant, puis partit ventre à terre.

Avant d'avoir dépassé le front des trouzes, elle s'arcbuta, frémissante, arrêtée par la main ferme du commandant. Elle volta, tout d'une pièce. Ses naseaux soufflaient comme une forge ; une écume rougeâtre suintait du mors. Le sabre dans la main droite, haut toujours, les rênes assemblées dans l'autre, l'Arbi, de sa voix calme, rectifiait :

— Elevez la pointe... l'aile gauche... Appuyez sur les crosses.

Une deuxième fois, la jument labourant le sol avec rage, il commanda :

— Portez... armes. Attention ! Croisez... ette !

L'éclair jaillit encore. Les officiers ne causaient plus. Les hommes étaient pâles.

La Rossarde, cette fois, bondit sur place, en baissant la tête ; puis elle s'ébroua, se cabra encore, toute droite, essaya de se coucher. L'Arbi avait chevauché des méharis, là-bas, au désert. De l'éperon il releva sa bête, et lui sciant la bouche, il l'amena devant les baïonnettes.

—Vous, l'homme du premier rang, plus haut, à hauteur des naseaux. Piquez à la tête, toujours.

Et l'homme interpellé promena sa pointe sous le nez de la jument, dont les yeux jetaient des flammes. Un murmure courut, chez les officiers :

—Satané Bek ! Il n'y a que lui pour des coups pareils !

—Il a l'diable au corps, grognait le général.

—Ça, c'est d'ouvrage rudement "faite !" disaient les hommes.

—Rigol'pas, l'Arbi. Elle a trouvé son maître, la Rossarde.

Pourtant, après le service, l'Arbi ne dédaignait pas la rigolade.

—Par le flanc droit, par files, à gauche.

Au retour, malgré la présence du général, du colon et tout le tremblement, il entonna une chanson de route. Il savait tout le répertoire. Il allait devant, la latte au jarret, sur sa grande bique, le képi de travers, le nez au vent, d'allure si crâne que les soldats l'auraient suivi au bout du monde, il n'y avait jamais d'écloupés, avec lui, ni de tireurs au renard ou autres fricoteurs.

Il punissait raide, tout de même, quinze jours de clou, ni "pluss", ni "moins" ; jamais de consigne, la consigne, c'est bon pour les enfants de troupe ; mais, toujours, il s'assurait que la punition était méritée.

Parfois, sur le terrain, cherchant une pipe pour allumer la sienne, fourneau sur fourneau, en chasseur, il reconnaissait un homme récemment coffré par lui :

—Eh bien, l'ascar, ça s'est tiré ?

—Oui, mon commandant.

—As-tu du feu ?

Puis, sa pipe allumée :

—J'suis tout prêt à redoubler, tu sais, ça m'coûte rien, à moi, j'en donne plus qu'en vends. Tiens-toi bien !

—Oui, mon commandant.

Et le commandant souriait.

Sur le carré de l'escalier, une pancarte portait, en grandes lettres parfaitement moulées, cerclées de rouge : MM. Bek, chef de bataillon ; Gallois, capitaine ; Changeat, lieutenant ; Vincent, sous-lieutenant. Plus bas, sous un trait figolé : Chevalier, sergent-major. En regard du nom du commandant, un farceur avait ajouté, au crayon : dit l'Arbi !

Bek, en le lisant, avait ri — de son gros rire qui mettait comme un coup de soleil dans ce visage bronzé par les siroccos, les embruns et les simouns — et répondu à Gallois qui jurait : "Sacrebieu, les rossards !" :

—Laissez donc, cap'taine. Tous, ils y viendront tous, à l'Arbi. Qu'ils blaguent, pourvu qu'ils se battent.

A la porte, si haut que les hommes l'entendirent, il prit le capitaine par un bouton de sa tunique — c'était son geste habituel, sa manie — et tout en le tirant :

—Cap'taine Gallois... En Afrique, aux zéphyrs, dans la dernière guerre, mes soldats m'chansonnaient, s'fichaient d'moi, sous la tente m'appelaient déjà l'Chacal, à cause d'ma moustache, p'tête, et parce que j'dormais pas toujours. J'ai fait avec eux, vous cont'rai ça, des sorties extraordinaires, ex-tra-or-di-nai-res, t'endez bien !

Un matin, dans la cour, en compagnie du capitaine Gallois, qu'il affectionnait particulièrement, il gesticulait fort, arpentait le terrain, du bâtiment de l'horloge à la grille.

—N'suffit pas, Gallois, disait-il, d'arriver juste à la charge en six temps, d'faire un, deux, d'mettre un balle dans des cibles en papier, par-ci, par-là, faut qu'les hommes comprennent c'que c'est qu'la patrie, aiment leurs chefs. J'suis Alsacien, moi, d'Strasbourg... J'l'ai perdue, ma patrie, la p'tite patrie qu'fait aimer la grande, j'peux pu revoir les rues où j'essayais mes jambes, la place où nous nous... fichions des tripotées avec les chempans d'mon âge, les eaux du Rhin, si vertes. Eh bien, quelque chose me manque, voyez-vous ? J'n'ai qu'ua solde, mais j'donnerais mes quatre galons pour que ça soit chez nous, chez-moi encore, là-bas. Donc, j'vous l'répète, faites des théories sur c't'air-là. Veillez au recrutement de vos sous-officiers, des caporaux. Combien en avez-vous, d'élèves caporaux ?

—Deux, mon commandant, Lesur et Jordanet.

—Hein ? vous dites... Jordanet !

—Jordanet, oui, mon commandant.

—Et... d'où vient-il, c't'homme ?

—D'Paris, mon commandant ; natif de Strasbourg.

Bek cessa de marcher et devint rêveur.

—V's'êtes content de lui ?

—Oui, un peu entêté, p'tête, fiérot, s'fait consigner, mais dégourdi, travailler. Bien vu d'sa chambrée à cause d'ses refrains l'soir,

après l'appel. J'sais tout ça par Richaud, mon ordonnance. Paraît aussi qu'Jordanet leur raconte, à sa manière, la terrible guerre. Répond bien, quant au reste, aux théories.

—Faites-le appeler, cap'taine, s'vous plaît. J'ai connu son père.

Jean qui se préparait pour l'appel de midi, les apercevait par la fenêtre ouverte.

—C'qu'y s'trimousse ? pensait-il ; y a quéque chose de cassé... pas l'air commode, aujourd'hui, l'Arbi...

L'arrivée d'un homme de garde interrompit ses réflexions.

—C'est bien ici la 1re du 2 ?

—Ça dépend, répondit Loubard, un vieux de la classe, le roi des craqueurs ; si t'apportes le prêt ou des bons d'tabac, si tu payes la goutte, j'verrons, mon bisfin ; si c'est pour du service qu'tu t'amènes en grande tenue, les mains sales, la 1re du 2 est en permission.

—Laisse donc, s'pèce de farceur, j'viens pour le dénommé Jordanet.

—Présent, répondit Jean.

—C'est toi... L'commandant t'demande.

Houdaille, le matin, l'avait consigné de deux jours pour un rien encore : malpropreté de son arme, quelques grains de poussière dans le logement de la bague. Jean songea que le commandant le faisait appeler pour le tancer d'importance, et, très ému, il suivit le planton. Dans l'escalier, ce blagueur de Loubard lui criait dans le dos :

—T'es pincé, Cari ; quand j'vois arriver des jugulaires, j'suppose qu'c'est d'la boîte !

Le commandant, arrêté, la tête en arrière, le regardait s'approcher. Sa cravache, nerveusement, cinglait ses bottes et ses yeux noirs brillèrent. Jean rassembla tout son courage, mit le képi à la ceinture, les pieds en angle aigu, s'immobilisa et attendit.

—Couvrez-vous, ordonna Bek, d'une voix étrangement douce ; vous vous appelez Jordanet ?

—Oui, mon commandant.

—V's'êtes Alsacien ?

—Oui, mon commandant.

—...Vous l'disais, cap'taine, c'est bien lui !

Et à Jean, sa voix s'adoucisait encore :

—De Strasbourg ?

—De la banlieue, mon commandant, rectifia Jean, pâlisant davantage, ne voyant pas où le terrible chef voulait en venir, de...

—Hum ! interrompit Bek, oui. N'pâlisiez pas, n'rougissez pas, mon garçon, un militaire n'pâlit jamais, n'baisse jamais les yeux, sacrédié. J'ai connu vot'père... avait la médaille déjà... faisait l'coup d'feu contre l'Allemand ?

—J'étais près de lui, mon commandant.

Bek enfla sa voix qui sonna dans le quartier, comme une trompette, et vibra aux quatre coins dans la cour :

—...Tendez bien, cap'taine Gallois, l'père de c'soldat a eu la médaille. Il l'avait bien gagnée ! Brave homme, mon garçon, vot'père, vous avez ses yeux, sa tournure. J'aurai soin d'vous, si t'nez d'race, d'la mienne, d'la nôtre, d'la vôtre. Travaillez, passez caporal, sergent, officier, l'saint frusquin, quoi, à la revanche... N'resterons pas sur cette première manche, sacrédié. S'ra content, vot'père, vot'pauv'père, rudement content. Vous r'commande spécialement c'garçon, Gallois.

—Mon... commença Jean.

—C'est bon, jeune homme, sais c'que j'dis.

Familièrement, il lui tapa l'épaule.

—J'sais aussi c'qui s'passe à la chambrée ; v's'êtes un bon patriote... sont tous d'cette trempe, au pays... Si vous avez besoin d'moi, v'nez m'voir... Rompez.

Les troupiers, curieux, étaient aux fenêtres ; Houdaille à la sienne. La garde était dehors. Les oreilles s'ouvraient démesurément. Ces cent mètres à franchir pour regagner le bâtiment de gauche où logeait sa compagnie, furent, pour Jean, une marche triomphale. Les murmures lui venaient comme une ovation.

Ah ! si Médéric avait été là, et Florentine ! Il lui parut que tout l'azur du ciel descendait dans son âme, que des ailes lui poussaient, la joie le soulevait, qu'il allait s'envoler, que son père, devant le régiment, venait d'être réhabilité par le commandant.

Le commandant, toujours à la même place, tout en le suivant du regard :

—M'ferez rudement plaisir, Gallois, d'veiller sur c'garçon... Sarez tout plus tard... J'vous donne mon billet, cap'taine, quo tout n'est pas rose, dans la vie !

—Hum ! hum ! toussota le capitaine.

Dans les cas embarrassants, Gallois toussotait toujours.

—Mâtin, s'écria Loubard, brave cœur au fond, t'as d'la veine, Cari ; t'es capable de v'venir minisse d'la guerre ! J'rengage pour être ton ordonnance, t'es un bon zig, tu sais.

Le soir même, Jean écrivit à son frère et à Florentine, expliquant tout au long, surtout au premier, son entrevue avec ses chefs. Il reçut de Médéric la réponse suivante :

"...Je me souviens, en effet, et maman de même, que le père nous

n'entretenus quelquefois d'un officier du nom de Bek. Où se sont-ils connus, avant ou après la guerre ? Je l'ignore. Mais nous sommes surtout heureux de te savoir un protecteur. Avec lui, je te répéterai : travaille !

— Ce nom de Jordanet qu'on a traîné dans la boue, nous le leverons, si Dieu nous prête vie.

De ce jour, Jean fut tout à fait tranquille. Houdaille ne le punit plus à tort et à travers. Il le boudait seulement, dédaigneux et fier, de plus en plus cassant et pincé.

Jordanet n'en demandait pas davantage. Insensiblement, à son insu, la discipline militaire, règle inflexible, l'avait pris dans ses rouages multiples, façonné comme se pétrir une cire molle. Il aimait ce métier de soldat, qui tant lui déplaisait, les premières semaines. Il ne blaguait plus son capitaine, dont il appréciait les qualités.

Jean attendait impatiemment le dimanche, à cause des promenades sur les bords de la Loire, et, surtout, à cause des lettres de Florentine. Ce jour-là, au cercle, le sergent de semaine régulièrement, appelait :

— Jordanet ?

— Présent !

— Une lettre pour vous.

La lettre lue, il partait à la promenade avec son ami Grousse, paysan mal dégrossi, mais ayant un cœur d'or. Tout en causant, ils descendaient le long des berges de la Loire.

Le sol il tournait, allongeait les arbres, sur le fleuve, en frémissantes sibouettes. Une barque descendait, rapide, le fil de l'eau, chargée d'un couple serré sous un parasol rouge. Les deux soldats n'y prirent point garde.

— Ça fait soif, dit tout à coup Grousse qui avait fumé, j'ai les lèvres collées et la bouche en marmelade... J'offre un litre, mon bleu.

À deux pas, à quelque cent mètres du fleuve, la mère Yvette tenait un delit, sorte de chalet rustique fréquenté par les pêcheurs et par quelques troupiers amoureux de la campagne. Avec son vieux, un pêcheur flai qui relançait le poisson, le chaboisseau malin, ils vivaient de l'auberge et de la Loire.

La mère Yvette les connaissait. Après des observations échangées sur la campagne, la chaleur, ils s'assirent dehors, sous la tonnelle où s'annonçaient, laissant pleuvoir sur les tables une pluie d'étincelles, la vigne sauvage et des glycines aux grappes violacées. On leur servit à boire. Les deux bleus se rafraîchirent.

— Par ici ! cria soudain, derrière le rideau de feuillage, une voix bien connue des deux soldats.

— Le sous-lieutenant Vincent, s'écria Grousse, en essayant de rectifier sa tenue, je reconnais sa voix.

Jean prit vite son ceinturon.

— Apporte la bouteille et les verres, dit-il, je l'gobe pas beaucoup, moi, sous-lieutenant. Entrons à l'intérieur.

Ils firent dans une petite salle, derrière la cuisine, en recommandant à l'hôtesse, qui savait, recevant souvent soldats et gradés, ce que parler veut dire :

— O ! nous d'mand'ra pas, mais si on nous d'mandait, vous diriez qu'vous n'avez rien vu.

— As pas peur, les enfants !

Grousse, au bout d'un instant, comprit que l'officier s'installait à leur place, sous la tonnelle du jardinet. Il revint dans la première salle, souleva le rideau de cotonnade et appela :

— Bleu, viens donc voir !

Vincent était en civil, en chapeau de paille, un stick à la main. L'habit civil ne l'avantageait pas, le rapetissait plutôt.

— Ça qui marque mal avec son grand col, murmura Grousse.

— Fais-toi donc, tu nous f'ras prendre.

Une jeune femme l'accompagnait, en voilette blanche, l'œil un peu hardi, mais joyie tout de même. Elle s'éventait avec son mouchoir et tenait à la main un parasol rouge fermé. Tout à coup elle se retourna, et Grousse, qui ne l'avait vue que de dos jusque-là, reprit, en attirant son camarade en arrière :

— C'est la celle du capiston.

— Tu crois ?

— J'la connais comme le chemin de ma poche.

— Raison d'plus, mon vieux, pour faire le mort. Si tu crois qu'Vinc. n's'rait content de s'rencontrer nez à nez avec ta binette ou la mienne ?

La fenêtre était restée entr'ouverte : ils entendaient. Ils voyaient aussi par un coin du rideau soulevé.

Jean, tout à fait intrigué, se rapprocha de la fenêtre. La jeune dame fit d'abord la moue pour s'asseoir sur les bancs rustiques, lissés par les fouds de pantalon de plusieurs générations de troupiers ; mais la mère Yvette, qui avait servi à la ville, chez des bourgeois, et qui connaissait son monde, apportait cérémonieusement, avec des réverences dont Jean eût bien ri en d'autres occasions, une chaise de paille, la plus belle de la guinguette. Alors, elle voulut bien s'asseoir, les lèvres pincées encore, devant la bouteille de limonade demandée par l'officier.

— Allons soyons sage, monsieur ! Le bûtelier a bien caché la barque ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Vincent, elle est invisible, derrière l'ilot, sous les saules, un Apache ne la découvrirait pas.

Il éclata de rire.

— Ah ! ah ! ah ! Ils descendront sans nous voir. Nous remonterons dès qu'ils auront dépassé le premier tournant.

— Mais... les voilà, s'écria-t-elle en riant. Voyez, Louis, le capitaine inspecte le fleuve, et Lernotte manie les avirons, avec une belle ardeur, ma foi ! Oh ! Lernotte, ce qu'il se démène, ce qu'il doit avoir chaud !

— Pas le pied marin pour un liard, non plus, le père Gallois. Pas plus grand qu'une coquille de noix, leur bateau. Il s'accroche au banc, le capitaine ; dites donc, Cécile, s'ils allaient chavirer ?

Une flamme, aussitôt éteinte, courut dans les yeux de la jeune femme.

— Taisez-vous, dit-elle, vous m'effrayez. Ce serait terrible, vraiment, et affreux !

Gallois et Lernotte, en effet, montaient une bien frêle embarcation, un de ces batelets que les marins dénomment youyou, où deux personnes peuvent tenir à condition de ne pas remuer, destinée à gagner le rivage ou à se transporter d'une chaloupe à l'autre.

Gallois, au départ, avait hésité à s'embarquer, vu surtout le poids respectable de son camarade ; mais Lernotte ayant cité, fort mal à propos, le mot de Turenne : " Tu trembles, carcasse ! ", le vieux soldat, d'un bond, avait sauté dans la barque, en bougonnant, rouge, furieux :

— Je tremble, moi !

Lernotte, du reste, se prétendait batelier incomparable et pilote consommé, connaissant, sur le bout du doigt, écueils, récifs et bancs de sable.

Cécile et Vincent partaient en même temps, sur une première barque ; mais l'homme qui les conduisait, plus habile que Lernotte, plus robuste et plus exercé, avait bien vite gagné une certaine avance. Alors l'idée était venue au sous-lieutenant de leur jouer " une bonne farce ".

L'auberge de la mère Yvette était bâtie sur une éminence. Des fenêtres, on découvrait parfaitement la Loire, à travers les peupliers. Cécile et Vincent, maintenant, observaient le fleuve.

Jean se releva, les genoux ankylosés déjà, et fit comme eux.

Une barque passait, en effet, contenant les deux officiers que Jordanet, après la conversation qu'il venait de surprendre, reconnut facilement pour les capitaines Gallois et Lernotte ; le gros Lernotte, un bon type, un type à la " papa ", que les soldats avaient baptisé, pour sa circonférence abdominale, son cou très court, peut-être aussi pour son amour de la pipe, Pot-à-tabac, ou simplement, le Pot.

Assis presque à l'arrière, dirigeant et chassant la barque en même temps, le Pot, pour la minute, le képi, en l'air, en manches de chemise, comme on dit, ramait ferme, régulièrement, à rendre des points au plus habile marinier de la Loire.

Agenouillé à l'avant, la main sur ses yeux, pour parer à l'ardent miroitement de l'onde, Gallois surveillait l'horizon, plutôt par simple curiosité, pour blaguer, à son tour, Lernotte sur sa marche lente et ses talents de nautonnier ; car le brave capitaine était à cent lieues de soupçonner la coquetterie de Cécile avec son sous-lieutenant. Il avait, pour ainsi dire, haussé la jeune femme jusqu'à lui, et, à défaut d'amour, d'amour tendre, il pensait se l'être attachée par la reconnaissance.

— Je n'les vois plus, constatait-il, de temps à autre, ils se sont envolés. Oh ! la belle jeunesse. Hardi, Lernotte, brassons ferme !

Lernotte, à l'instar de la mouche du coche, suait, souillait, était rendu. L'embarcation, tout de même, effilée, légère, volait sur la nappe rutilante, prise par un courant, et, joliment, le flot chantait à l'étrave.

— Hardi ! répétait Gallois, nous marchons bien !

Ils marchaient trop bien. A certain moment, Gallois crut apercevoir quelque chose, tout là-bas sous le vent, un point blanc, l'ombre rouge de Cécile. Il se redressa brusquement, glissa, faillit tomber, fit un écart pour se rattraper, retomba encore, entraînant la barque qui chavira.

Jordanet se souvint que le capitaine ne savait pas nager. Gallois l'avait souvent répété, dans les chambres, en exhortant les hommes à se familiariser avec tous les exercices du corps.

— Mais, il va périr, le malheureux ! murmura-t-il... Le père de Florentine !

De la tonnelle, Cécile et Vincent n'avaient pu voir l'accident. Ils s'étaient assis et, gaiement, buvaient à petits coups. Grousse, béatement, sans souci du temps, fumait sa pipe. Jean sauta par la fenêtre de derrière. Il se dévêtit en courant et s'élança dans le fleuve.

Il était excellent nageur, de force à traverser plusieurs fois la Seine, même par des eaux grossies ou tourmentées, et, nous l'avons dit, jamais la Loire, ce fleuve d'allure tranquille, n'avait été plus calme.

Lernotte, seul, avait reparu ; on ne voyait que sa tête chauve et ses bras qui battaient l'eau pour se rapprocher de la barque. Le courant assez fort en cet endroit, entraînait deux kèpis ! Lernotte put rejoindre son bateau. Ses mains se crispaient aux planches lisses. Il essayait de redresser le frère esquif, vainement ! Ces paroles, apportées par l'onde, arrivèrent jusqu'à Jean :

— Au secours ! Gallois se noie... moi-même...

Il retomba, à bout de force. Jean, coupant l'eau à grandes brasses, nageait vigoureusement. Trente mètres, environ, le séparaient de la barque. Il l'atteignit bientôt. D'un coup d'épaule il la releva et aida Lernotte, plus mort que vif, à reprendre pied.

— Gallois ! criait ce dernier, courez à Gallois !

Un remous de l'eau, en aval, attira l'attention de Jean. Il plongea. Et le flot, encore une fois, se referma. La barquette, déchargée de la moitié de son poids, flottait, gracieuse, bercée par de courtes lames.

Jean, enfin, reparut à la surface. Seul ! Il n'avait rien trouvé ! Il secoua la tête, aspira bruyamment, tira quelques brasses, dans des directions diverses, et plongea une deuxième fois. Rien encore ! toujours rien ! Ses forces s'épuisaient, dans le séjour déjà prolongé sous l'eau, quand Lernotte cria :

— A votre droite... là... Voyez !

Un corps flottait. Jean se dirigea vers lui. Le capitaine ne donnait plus signe de vie. Du bras gauche, Jordanet leva la tête hors de l'eau, et, nageant du droit, il revint au bateau où Lernotte hissa Gallois sans peine.

Mais les avirons s'étaient égarés, dans l'accident, et la barque, désemparée, flottait au gré du courant qui se ralentissait, heureusement, plus près de la rive. Heureusement aussi, l'autre batelier avait entendu du bruit, des appels, et il faisait force de rames.

— Vous êtes sauvé, capitaine Lernotte, dit Jean, je vous laisse.

Il sauta dans le fleuve.

— Vous me connaissez, criait Lernotte, votre nom... mon ami ? Mais Jean déjà, comme s'il eût été poursuivi, atteignait la terre et disparaissait sous les arbres. On ramena le capitaine Gallois, toujours évanoui ! Lernotte s'arrachait ses derniers cheveux.

— Sacrebleu, jurait-il, quelle idée j'ai eue de monter ce youyou ! Et dire que j'ai forcé Gallois d'y prendre place ; oui, par tous les diables, je l'ai forcé ! Croyez-vous qu'il en revienne, batelier ?

Le batelier n'osait rien affirmer.

— Dame ! mon capitaine, ça dépend des soins. On ne sait jamais. Mais la mère Yvette, qui tient ce débit à deux pas, s'entend. Elle en a sauvé bien d'autres. On dit qu'elle l'aurait rev'nir des morts.

Avec la mère Yvette, vite appelée, Cécile et Vincent accoururent. En reconnaissant son mari, Cécile devint pâle comme une morte. Elle se rappelait le mot cruel de Vincent : " S'ils allaient chavirer ! " Elle tordait les bras, en suppliant :

— Sauvez-le, ma bonne dame, c'est mon mari !

— Votre mari ! fit la vieille, nous allons vous le rendre.

Aidée du batelier, elle prodigua au noyé les soins nécessaires, avec l'habileté d'une praticienne qui avait eu déjà trop souvent l'occasion d'exercer ses talents. Gallois, enfin, poussa un profond soupir.

— Il vit ! s'écria Cécile.

— Non d'une pipe ! ponctua Lernotte, ça m'ôte un fameux poids !

— J'en crois bien, soupira la vieille, fière de son œuvre, j'vous l'avais dit. Va chercher une bouteille de rhum, Tiennet... dans l'armoire en haut ; mon vieux n'est pas à la maison.

Secoué par ce cordial, le capitaine respira plus facilement et ouvrit les yeux. Son premier regard tomba sur le visage de Cécile. Il murmura, en essayant de lui tendre la main :

— Ah ! mon enfant, durant la seconde terrible, je n'ai pensé qu'à toi, que d'autres me le pardonnent !

La main de la jeune femme tremblait.

— Comme elle m'aime ! se disait le vieux brave.

Et, constatant l'émotion de sa femme, il fut presque heureux de cet accident qui avait failli lui coûter la vie.

Soutenu par Lernotte et Vincent, pour remonter à l'auberge, il répétait :

— Ah ! Cécile, Cécile ! Quelle peine j'avais de vous quitter, mon enfant !

Ainsi qu'il arrive toujours, en ces mariages du printemps à l'hiver, Gallois adorait sa jeune femme. Pour une caresse, un sourire, un rien, pour lui épargner un chagrin, il eût tout sacrifié. Cécile le savait, aussi ses joues se colorèrent et ses paupières battirent.

— Je te dois la vie, mon bon Lernotte, continua-t-il, assis dans la salle de la guinguette, devant un verre de rhum, souverain remède, au dire de l'hôtesse, contre les bains forcés.

On l'avait habillé d'une défroque de gala ayant appartenu au père Yvette. Avec son grand col raide, soutenu par deux tours de cravate, la veste courte, à deux rangées de boutons métalliques, et sa culotte écriquée qui s'arrêtait bien avant les chevilles, il avait l'air d'un gommeux de 1830. Cécile et Vincent, par-dessus sa tête, échangèrent un sourire.

La mère Yvette surprit le jeu de physionomie. Si bavarde, tout à l'heure, elle se taisait, toute pensive, un peu triste. Au nom de Gallois, prononcé par Lernotte, elle s'était souvenue de la première femme du capitaine, qu'elle avait connue, lorsqu'elle servait à la ville. Elle n'ignorait pas non plus le second mariage de Pollicier. Gallois riait, heureux d'avoir échappé à la mort, se sentant tout à fait bien.

— Mâtin de Lernotte ! Que je te disais que la barque était trop petite ! Enfin, tu m'as sauvé...

— Ecoute, répondit Lernotte... J'ai passé une minute terrible, tu périssais bel et bien sans un grand jeune homme brun qui...

— Quel jeune homme ? demandèrent les autres.

Lernotte, alors, à grand renfort de gestes, raconta l'étonnant sauvetage, comment un inconnu, apparu tout à coup, avait jailli de l'onde, plongeant encore, plongeant toujours, jusqu'à ce qu'il eût ramené Gallois à la barque que lui, Lernotte, avait essayé vainement de redresser.

— Nom de noms ! jura le capitaine pâlisant, malgré son courage, à l'idée qu'il venait de la manquer belle ; nous le trouverons ce garçon, n'est-ce pas, Cécile ?

— Oui, mon ami, répondit évasivement la jeune femme.

Et Vincent, proposa :

— Nous rentrerons, mon capitaine, si vous vous sentez mieux ?

— Quand vous voudrez, mes amis.

Après le tragique événement, nul ne songea à revenir par le fleuve. Tiennet attela Rosine, la jument de l'hôtesse. Au retour, il devait ramener les deux barques. Dès qu'ils furent d'avis le char à bancs, la mère Yvette revint chez elle et pénétra dans l'arrière-salle, où s'étaient réfugiés les deux militaires, à l'arrivée de Vincent. Grousse était seul, envoyant au plafond, entre temps, des flocons de fumées à rendre des points au Pot lui-même.

— Vous n'avez rien entendu ? lui dit-elle.

— Rien de rien !

— Eh bien, mon doux Seigneur, vous avez l'oreille joliment dure ! Mais... où est donc Cari ?

Vingt fois, Jean était venu flâner à l'auberge avec Grousse, Flamet ou Loubard, et la mère Yvette ne le connaissait que par ce diminutif.

Au fait, qu'était devenu Cari ?

— Il est sorti, hasarda Grousse.

— D'puis longtemps ?

— P'tête bien qu'oui, qu'y a longtemps... Attendez... J'ai fumé une pipe, non... deux... trois... J'sais p'us.

— Ah ! s'écria soudain la vieille femme, en portant la main à son front.

— Quoi, ah ?

Elle allait dire :

— Le grand jeune homme brun, pardino, c'est Cari !

Mais elle avala prudemment sa remarque. Plantant là Grousse et son interminable missive, elle sortit. La voiture disparaissait à peine au tournant de la route, que Cari, s'épongeant la tête avec son mouchoir, apparut du côté de la Loire. La bonne femme le rejoignit, et, à voix basse :

— Dites donc, monsieur Cari—la mère Yvette était de la dernière politesse avec les militaires, qui formaient le plus clair de sa clientèle — vous êtes un brave garçon, vous.

— Moi, et pourquoi ?

Elle désigna le mouchoir avec lequel Jordanet s'essuyait encore :

— Qui a repêché le...

— Taisez-vous, mère Yvette, supplia le jeune homme. Plus tard, je vous expliquerai. Je ne veux pas qu'on sache. N'en dites rien à personne.

— Soyez tranquille ; votre ami Grousse lui-même ne sait rien.

Une larme mouilla les yeux de la bonne femme et roula sur sa joue ridée.

— J'avais un fils, fit-elle. Il est mort pendant la dernière guerre. J'aurais voulu qu'il vous ressemblât. Je n'avais que lui. Bah ! essayez-moi, monsieur Cari, voulez-vous ?

— Oh ! mère Yvette, deux fois pour une.

— Arrive donc, l'amin, criait Grousse, d'ici en sin, c'est la moment d'appliquer. Combien qu'on vous doit, la maman, pour le litre ?

— Rien répondit-elle, pour cette fois, c'est moi qui régule, et même j'paye la goutte pardessus l'marché.

Elle ajouta, d'un ton sentencieux :

— N'y a pas qu'les noyés qu'ont besoin d'mon rhum.

Grousse ne demanda pas d'explications ; il était stupéfait. Ce ne fut que longtemps après qu'il comprit pour quelle raison la mère Yvette les avait régulés, Jean et lui, ce dimanche-là. D'autres soldats, du reste, frappaient bruyamment de leur sabre, et d'autres, au dehors, et une voix appela :

— Y a donc personne dans c'te boîte ?

— C'est Brizard, dit Jean. Au revoir, mère Yvette, à dimanche, si Houdaille ne me blakboule pas.

— Au revoir mes enfants.

En traversant la cour, pour gagner la grande route, ils entendirent cette remarque du Parigot :

—Mince, les fantabosses, Jordanet... Carillon et Grousse ! toute la compagnie, alors... même l'capiston qu'vient d'partir avec la smala. Il en avait une tête, l'capiston ! Sa femme est chouette, c'est certain ; mais moi, j'lui préfère la cuisinière.

Debout, sur le banc, il suivait Jordanet du regard... et ce regard était gros de menaces, effrayant de haine.

Jean marchait fièrement, heureux d'avoir sauvé la vie au père de Florentine, heureux aussi de l'embrassade de la mère Yvette. Il consulta sa bourse.

—Pas accéléré, l'ancien, dit-il, foin d'la gamelle pour ce soir, j'paye à souper.

—Et moi, l'petit noir, appuya Grousse, en ouvrant son grand compas.

LI

Dans un rayon de Lune

Après avoir dîné, à vingt-deux sous, aux "Fantassins réunis", puis absorbé le café offert par Grousse, tous deux revinrent au quartier, un peu avant la retraite.

Quelques hommes de la chambrée n'étaient pas sortis.

Autour d'une chandelle achetée en commun, ficelée dans la douille d'une baïonnette, ils jouaient aux cartes, assis sur un lit. Puis, lorsque la retraite fut sonnée, le clairon en pied se mit à lire son journal.

Tous écoutaient. Une chose les intéressait : depuis plusieurs mois, presque chaque semaine, des vols étaient signalés dans la ville, aux environs, dans les maisons isolées.

Le journal, invariablement, terminait : La police veille, on est sur les traces des voleurs. Et les soldats en riaient. Sur les traces ! Eh ben, pour lors, pourquoi qu'on les suivait pas, les traces, jusqu'au bout du bout du fin du bout ?

Le pis était que des vols semblables se multipliaient à la caserne. Les porte-monnaie disparaissaient la nuit, tantôt dans une chambre, tantôt dans une autre. Des mains se faufilaient dans les poches des pantalons et des capotes ; des sacs avaient été fouillés, emportés. Au rapport, trop souvent, hélas ! un sergent-major déclarait :

—Mon colonel, un homme de ma compagnie a été volé, cette nuit.

—Encore... mille tonnerre !

Rageusement, il cinglait ses bottes, tortillait sa moustache, le colon. Les officiers de service courbaient le front, palissaient... comme si une main criminelle, incalifiable, eût souffleté le drapeau glorieux du régiment !

De ces vols, les journaux ne soufflaient mot, par respect pour le 83e. Ils se savaient en ville, pourtant. Ils faisaient l'objet des conversations. On ajoutait que les voleurs, ceux mêmes qui opéraient autour de Blois, devaient être, étaient sûrement des militaires. Le quartier, en tout cas, recelait une partie de la bande, car il eût été impossible à des civils de pénétrer dans la caserne, de trouver le chemin des chambres, et les dévaliseurs connaissaient à merveille les dévalisés ; ces derniers étaient presque toujours des hommes en goguette, oubliant dans leurs demi-ivresse, de cacher leur boursicot.

On avait, par ordre du colonel, secrètement mis des plantons à toutes les portes, dans les escaliers, organisé des rondes, des contre-appels. Rien n'y faisait. Les hommes dormaient avec leurs bourses sous le traversin, et là encore, parfois, elle s'évanouissait.

Ils causaient de ces choses, à la 1re du 2, quand Brizard rentra, des cigares plein ses poches, portant, en guise de chandelle deux litres d'eau-de-vie.

—Ohé ! les aminches, j'régalé.

Il tapageait à son aise. Houdaille ne le taquinait plus, lui. Le sergent, dont le troisième et dernier congé allait se terminer sous quelques mois, courtoisait, pour le bon motif, Mme Contremarque, la veuve d'un adjudant du train, qui tenait restaurant et boutique de fournitures militaires près des casernes, et Brizard était le meilleur client du restaurant.

Les hommes se redressèrent, en casques à mèche, décrochant leurs quarts.

Un bon zig, tout d'même, ce Brizard ! Nul ne s'étonnait de ses prodigalités. Plus souvent qu'à son tour, il passait chez le vague-mestre pour toucher des mandats. Il mangeait, disait-on, libre à lui, l'héritage maternel.

Grousse lui-même — autant profiter de l'aubaine ! tendit son quart ; de même Lhéritier, sans rancune, qu'on eût promené, par les oreilles, d'un bout de la ville à l'autre, pour une goutte de cric.

Jean, seul faisait semblant de dormir, ne voulant à aucun prix, se familiariser avec Brizard.

—Et allez donc, la mère Cap, allez donc !

Toutes fenêtres closes, jusqu'à l'extinction des feux, le grand chahut commença avec la distribution des cigares. Quelques-uns avaient retrouvé du sucre au fond de leurs poches, et les punchs bientôt flambèrent.

—Vous pouvez fumer, y a pas d'pétard avec moi.

On le savait. Les cigares s'allumèrent. Un nuage flotta vers le plafond. Lhéritier, un pauvre soldat, crève de faim, avait vidé sa première rasade d'un seul coup. Il rôdait, en bannière, autour de Brizard.

—T'en veux d'autre ? attends !

Une "fameuse" lui était venue. Dans son quart, à l'avance, il avait versé du dégras, mélange d'acide et d'huile de poisson pour entretenir la chaussure. Au nez du pousse-cailloux qui n'y vit que du feu, il compléta sa mixture par de l'eau d'aff, et le tout délayé avec une cuiller :

—Du nanan, mon fiston, avale-moi ça, la main sur le cœur, en fermant les quinquets, ça t'fera pousser la moustache.

Lhéritier lampa le breuvage aux trois quarts, mais le fond ne venait pas ; il allongea la langue, barbotait et cracha :

—Cré nom ! vo... vo... vo... leuse de mère Cap !

Une ligne noire ourlait sa lèvre. Il essaya de l'essuyer — et la ligne s'étendit jusqu'aux oreilles, coupant les joues d'une moustache à la mousquetaire.

La belle barbe, faut la friser !

A plusieurs, ils l'étendirent sur la table, Brizard s'était armé d'une palette à lustrer les cuirs, et, de la pointe présentée à la chandelle, il dessinait des arabesques compliquées. Lesur, l'élève cabot, courut à la boîte à cigare, et, en une seconde, Lhéritier fut transformé en negro. A la fin le pioupou se révolta. Il se raidit et, d'une ruade, envoya Brizard rouler sur le lit de Jordanet.

Jean, sur le dos, la tête sur ses poings réunis, regardait cette scène dont s'esclaffaient les autres. Il détendit les bras, deux bras aux biceps d'hercule de foire, et, touchant Brizard à l'épaule, il le rejeta sur la table qui s'écroula. La chandelle s'éteignit.

—Bon... Bon... fit Lhéritier.

—Touché, mon bonhomme, appuya Grousse.

—Tu m'la payeras, celle-là, Jordanet, dit Brizard.

—La paix, ordonna le caporal, v'là l'extinction... Roupillez !... J'allonge deux jours au premier qui bouge... .

—Sale boîte ! Pu moyen d'rigoler... .

Mais la réflexion du Parisien resta sans écho. Tout rentra dans le silence.

Fatigué par la promenade du jour, ses ébats en Loire, Jordanet, d'abord s'endormit à poings fermés, puis s'éveilla vers le milieu de la nuit. Il se retournait sur sa couche, sans trouver le sommeil.

Alors, en désespoir de cause, il songea. Il se remémorait les incidents de la journée, se demandant s'ils influeraient sur son avenir, si, révélés en temps opportun, ils pèseraient suffisamment dans la balance pour vaincre les résistances du capitaine Gallois au sujet du mariage !

Pauvre et brave capitaine, qu'il aimait davantage, d'un jour à l'autre, ridiculisé par sa femme par un blanc-bec, un fanfaron !

Jean, attristé, revoyait la scène :

De tout cela, il ne dirait rien, surtout à Flo, pas même le sauvetage. Si ce grand bonheur lui survenait, le mariage ! il voulait tenir la jeune fille d'elle-même, d'elle seule.

Comme il rêvait, les yeux ouverts, suivant d'un regard, machinalement, la lente évolution d'un rayon de lune qui plaquait des étincelles aux aciers de baïonnettes, aux cuivres des ceinturons, il crut voir s'agiter, en face de lui, la capote qu'un soldat avait suspendue à son chevet, aux crochets de la planche à bagages.

Voyons ! avait-elle remué ? Certainement ; car, frappée en plein par le rayon de lune, elle avait déplacé de l'ombre.

Et les fenêtres, la porte étaient fermées. C'était extraordinaire, étrange !

Il la fixa ardemment, cette capote. Elle s'agita encore. L'ombre, légèrement, sursautait, davantage cette fois, comme remuée par une main plus fiévreuse, toujours invisible.

—Est-ce que je rêve, se dit Jordanet.

Soudain, le plancher craqua, et, dans cette lumière grise, faite d'un rayon égaré par une vitre, Jean vit, distinctement, quelqu'un — un corps ou une ombre ? — se glisser au ras des lits ! Il se redressa.

(A suivre.)

PEUT-ÊTRE UNE FORTUNE POUR VOUS

Chaque billet de \$1 émis par The Canadian Royal Art Union, Ltd., et dont vous devriez l'acquéreur, vous donne une chance raisonnable de gagner un des prix variant entre \$4 et \$10 000 en valeur. Envoyez une carte postale, pour avoir détails complets, à compagnie, Nos 238 et 240, rue St-Jacques, Montréal.

Pensee de Bal — (Suite)

frais par - fums? *more*

plus f Morts nous ve - nons en - ten dre Pour es - pe - rer. *prt*

more - er, bé - ni. — A - bri di - tes - nous qu'il faut ai - ter - re

dim L'heu - re sa - crée, heu - reuse et ten dre. L'heu - re qui doit nous

dim re - u - nir.

(A suivre)

leggiero *mf*

dimin. p. sostenuto *A tempo*

rall *A tempo* *molto*

rall *pp e rall.*



Poesie de
MAURICE BOUCHOR
 Musique
 par **JULIEN TIERSOT**
 D'après une mélodie populaire bretonne

Lent et soutenu d. h. u

PIANO

Mor-tis bien-ai-mes, ca-si ve-tre te-te. Le-ci-ma-tière est

Plai-n de fa-ges. Pleu-ra-tu-tou-beau-cha-ri-ty-car-ré-ty.

Ti-er-ty-ty-ty-el, cour-dant la-à-to. Puis-lav-au-ciel-se-

yeux en pleurs.

Pour-de-vi-ner nos-ré-vo-ri-es. E-tes-vous-là, vous,

les-dé-fun-tis? A-mes-des-morts, tou-jours-ché-ri-es,

Lors-que-voe-tou-mes-se-ty-fieu-ri-es. Ree-plez-vous-leurs-

CE QU'ELLE N'AVAIT PAS PRÉVU



I
Mlle Béane. — Avec ce cher Fido, pas de danger que personne m'attaque. Quelle merveilleuse idée ai-je eu, de l'attacher à mon bicycle ..



II
Mais, Mlle Béane avait compté sans les aptitudes carnassières de cet animal de Fido.

CADEAUX DE CIRCONSTANCE

Siège de Paris, 1871.

Dans cet corin, je vous envoie
Un fragment de pâté de foie,
Merveilleusement conservé
Et retrouvé.

Item, une mince rondelle
D'une attrayante mortadelle,
Qu'à l'étalage de Chevet
Mon œil couvait.

Un pâté, conquête suprême !
A peine y croirez-vous vous-même.
Rare trésor que Corcelet
Encore celui !

Hélas ! hélas ! le poisson manque :
Avec tout l'argent de la Banque
On ne trouverait chez Chabot
Pas un turbot.

Puis, sous un fin papier de soie,
Quatre pommes de terre, ô joie !
Mieux qu'oranges de Portugal,
Friand régal !

Pourtant j'ai, ce matin, aux halles,
(Sonnez, trompettes triomphales !)
Mis sur un morceau de Mont-d'or
Un monceau d'or.

CHARLES MONSELET.

A BON JUIF, BONNE JUIVE

C'était sous le règne du gros Louis-Philippe, un monarque qui n'attachait pas ses chiens avec des saucisses, ce qui ne l'a pas empêché, le pauvre diable, de fermer sa boutique.

En ce temps-là, un homme d'affaires de la rue Villodé reçoit, un matin, la visite d'un jeune et brillant miriflore, on dirait de nos jours, un clubman ou un petit vernis, au choix.

— Ah ! voilà monsieur Florestan ! Comment vous portez-vous, monsieur le vicomte ?

— Admirablement, vénérable monsieur Samuel Gobseck.

— Quel bon vent vous amène, monsieur le vicomte ?

— Ce n'est pas un bon vent. Ce serait le contraire.

— Cette guense de dame de pique vous a fait des traits ?

— Vous l'avez deviné, vénérable monsieur Samuel. Une culotte carabinée, hélas !

— Que voulez-vous ? La femme a des caprices : il faut s'y faire.

— Sans doute, mais voilà : il y a de la casse, et c'est ce qu'il s'agit de réparer. J'ai donc besoin pour tout de suite d'une petite somme, et je compte naturellement sur votre bienveillance accoutumée, cher monsieur Gobseck, pour me la procurer.

— Une petite somme ! Quelle petite somme ? Parlons net.

— Six cents francs, cher monsieur Samuel.

— Six cents francs ! Diable comme vous y allez !

— Pour vous, cher monsieur Gobseck, ce n'est pas la mer à boire.

— Bon ! vous êtes tous pareils ! Vous dites tous ça ! Vous croyez donc que j'en fabrique avec des pierres, de l'argent ?

— Je ne dis pas ça, cher monsieur. Mais je sais pourtant que vous avez un coffre-fort dans lequel la poule magique pond toutes les nuits des louis et des écus.

— La plaisanterie est bonne, mais encore une fois, cher monsieur Florestan, parlons sérieusement. Nous disons donc qu'il vous faut six cents francs ?

— Oui ! tout juste.

— Eh bien, allons : nous allons arranger ça.

— Arrangeons.

Sur ce, l'honnête M. Samuel Gobseck, quart de banquier à la petite semaine, prêtait à son jeune client une somme de six cents francs pour un an, à raison de 50 pour 100, usage de sa maison. Il était, en outre, convenu que les intérêts de ladite somme

seraient en dedans, c'est-à-dire que, lui faisant souscrire un billet de six cents, pour garantie de l'avenir, il ne lui en remettrait que trois cents, toujours suivant l'usage de la maison.

Le jeune homme se retira donc avec ses quinze louis, c'est-à-dire trois cents francs.

La négociation ainsi convenue, maître Gobseck attendit avec impatience sa femme pour lui en faire part, et lorsque celle-ci rentra du marché, apportant la maigre provision du jour, pour le prix duquel elle s'était débattue une heure avec les marchands, son mari lui expliqua sa belle opération ; mais l'épouse, lui jetant un regard de dédain.

— Tu as prêté, lui dit elle, six cents francs pour un an, et tu n'en as donné que trois cents. Imbécile ! Il fallait donc prêter pour deux ans, tu n'aurais rien donné du tout.

OVIDE DESGRANGES.

ENFANT TERRIBLE

Le visiteur (à l'enfant dont la mère vient de quitter le salon pour un moment) — Viens donc m'embrasser, mon chéri ?

Le chéri. — Oh non ! monsieur, j'peux pas faire ça ; maman m'a dit de rester assis sur cette chaise tout le temps que vous seriez ici, parce qu'il y a un accroc dans la tapisserie.

UNE BONNE AME

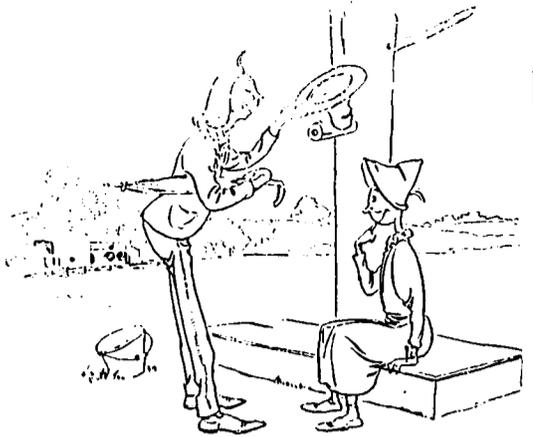
— Mon pauvre Patrick a toujours été bien bon pour moi, disait une fille de la Verte Erin, sur la tombe de son mari. Il me battait, c'est vrai, mais il savait le faire sans laisser de marques. Pauvre ami !

TERME DE COURSES

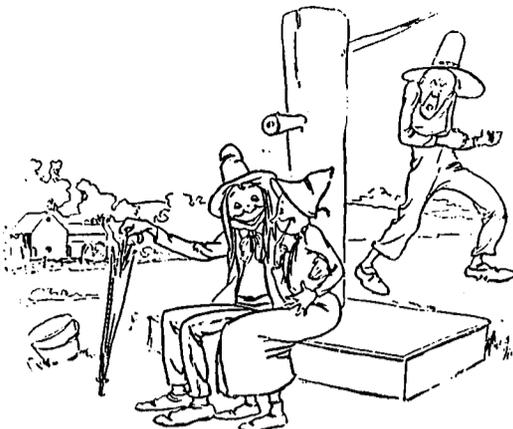


M. Bonnhill. — Que pensez-vous de la race humaine, M. Isaac ?
Isaac. — Mon ami, che benice que les héproux l'ombortent t'un nez.

UN DRAME D'AMOUR



I
La rencontre du poète et de la bergère.



II
Sous les bananiers.

AU REVOIR, PRINTEMPS...

La sève qui coulait aux bois est épuisée ;
Le matin plus de fraîche et limpide rosée,
Mais le brouillard flotant sur les champs assoupis,
Que couronnaient si bien les tresses des épis.

Le flot, qui se gonflait ainsi qu'un sein de femme,
Reste froid sous le ciel sans couleur et sans flamme,
A l'Avril tant chanté, pourtant nous reverrons,
Votre règne, lilas, muguet et lisérons !

Nous pourrons admirer, avec sa grâce frêle,
L'oiseau qui dans l'azur s'élançera de l'aile,
Et les petits chemins perdus, ombreux et verts
Par les arbres profonds mystiquement couverts.

Les murs, vieillards coquets, souriront sous les traines
Des pervenches : plus loin, l'aubépine et les frênes

Secoueront dans les airs l'odeur du renouveau.
Les amants enfiévrés s'aimeront de nouveau.

O temps d'amour, beau temps des rêves, de la joie,
Du soleil éclatant qui s'épanche et rougeoie !
Qui pourrait être sûr de vous voir revenir ?
Il voile ses secrets, le terrible avenir.

Je t'attends, clair avril, émaillé de sourires,
De fleurs et de rayons, qui fait vibrer les lyres.
Printemps, n'es-tu donc pas ce grand magicien
Dont les enchantements semblent jaillir... de rien ?

Mais nous ignorons tous le but, la destinée :
La barque des mortels s'avance abandonnée.
Roses au cœur vermeil, miroir des eaux, ciel bleu !
Je vous dis au revoir... c'est peut-être un adieu !

NOËLLE HERBLAY.

PAUVRE MINGOH!...

(SOUVENIR D'ENFANCE)

Oui... un souvenir d'enfance déjà loin, mais si vivant dans ma mémoire, qu'à travers les phases bizarres, inattendues où nous entraîne bien souvent la vie ardente, troublée, voilée de larmes, éclairée de sourires, il m'apparaît toujours dans sa rigoureuse et lamentable exactitude.

C'était un matin de septembre, un joli temps doux, animé de gais rayons se jouant sur la feuille déjà jaunissante du parc immense, ombreux, protégeant la vieille demeure familiale, où les enfants, en automne, se groupaient, chaque année, autour des grands parents, en joyeuse couronne.

Soudain, un bruit de voix, une agitation inusitée trouble le silence.

"Monsieur, Madame, venez vite voir, il y a un nègre dans la cour, il est assis sur un banc, il a l'air bien fatigué, et ne veut pas parler".

Un nègre ! en Auvergne !... dans ce bon pays reculé, si peu propice aux aventures... la drôle de chose !...

Chacun accourt considérer ce corbeau tombé du ciel.

En effet, le nègre affalé sur le banc semblait inerte, et ce n'est qu'après un breuvage réconfortant qu'il peut raconter sa lamentable odyssée, s'exprimant suffisamment en français, pour qu'on puisse le comprendre.

Il s'appelle Mingoh, le Sénégal est son pays. Il est né à Galam sur le grand fleuve meurtrier.

Des son jeune âge il a travaillé avec les blancs, au comptoir que possède ce village nègre, et où affluent les indigènes du centre de l'Afrique.

Plus fort et plus intelligent que les autres, il a été distingué, et, alléché par des offres avantageuses de commerçants français, il s'est embarqué à leur suite pour Marseille, afin de gagner beaucoup d'argent et revenir riche à la case en roseaux où il a laissé sa compagne et sa petite fille.

A Marseille, il a été engagé comme gâcheur ; on a exigé de lui un gros travail, abusé de sa force, de sa crédulité, le payant en monnaie de singe, juste de quoi ne pas mourir de faim.

Un jour, il a vu rouge ; rendu furieux par les vaines promesses, il a senti ses instincts de bête sauvage se réveiller et pour ne pas tuer quelqu'un a quitté le chantier et a marché droit devant lui longtemps, couchant dans les bois et les fossés, se nourrissant de glands, de racines, rarement accueilli par des âmes charitables, fréquemment poursuivi par de mauvais gamins qui lui jetaient des pierres pour rire...

Il ne sait pas ce qu'il a mis de temps pour arriver là, mais il sent qu'il est exténué et qu'il aime mieux mourir que de continuer sa route.

Il voudrait tant revoir le Sénégal ! sa petite case



III
La vengeance du rival.



IV
L'amour vainqueur.

conique abritée de cocotiers où sa femme Manna l'attend...

La famille réunie autour du nègre écoute ce langage bizarre, hâché, monotone, plaintif. Il ponctue chaque phrase d'un hochement de tête douloureux, pleurant presque : pauvre Mingoh... pauvre Mingoh...

A travers les années écoulées, l'écho des vieux souvenirs répète en moi le son triste de cette voix murmurant en douloureuse élégie : pauvre Mingoh... pauvre Mingoh...

C'est un nègre superbe, de grande taille, mince, bien cambré, d'un noir luisant. L'œil bien fendu a une navrante expression de lassitude ; sa physionomie agréable s'éclaircit de dents éblouissantes ; le nez fort sans être trop épaté ; les cheveux assez fins. Il est complètement imberbe et dit avoir 25 ans.

Quel beau valet de chambre il ferait ! La livrée rouge lui irait bien, puis il serait bien traité, bien nourri, bien payé et, si le mal du pays ne venait pas l'assiéger, on pourrait le garder.

Si on le lui proposait ?

Mais oui, il veut bien, il sourit ; son sourire est doux, un éclair anime ses yeux, il comprend qu'il est tombé chez des âmes compatissantes :

— "Moi bien vouloir, vous, bons pour Mingoh, Mingoh merci, Mingoh bon pour bons Français."

Avant tout, il faut qu'il se repose. Rapidement vêtu avec le pantalon de l'un, le gilet de l'autre, après avoir mangé, il s'endort dans un coin, profondément.

Dors, pauvre nègre ! et que ton sommeil soit doux... Rêve en paix à ton lointain pays de Galam qu'embrase le soleil de feu, que baigne le grand fleuve des noirs où émergent, de loin en loin, la gueule du terrible crocodile, l'énormité de l'hippopotame. Rêve des rives bordées de tamaris où les lamentins gémissent le soir, sous l'hémisphère étincelante de ce ciel lointain...

Ecoute le refrain des nègres, la triste mélodie que fredonne ta compagne Manna, en attendant ton retour...

Pourquoi as-tu quitté ton pays de Galam, pauvre noir ?

Plus de trois mille kilomètres te séparent de ta case en roseaux, la reverras-tu jamais ? tu en est si loin, dans cette Auvergne au soleil pâle caressant les feuilles jaunies et tombantes d'automne !...

Et cependant Mingoh s'acclimatait. Il allait, venait, s'occupant au jardin, à l'écurie, sous l'œil bienveillant du maître, bien traité par les domestiques apitoyés.

J'aimais Mingoh ; et lui, sans doute, songeant à sa fille restée au lointain pays, m'octroyait toujours son plus beau sourire, découvrant ses dents d'ivoire, et du plus loin qu'il m'apercevait, accourait me dire de sa voix gutturale : "boujou Mazelle".

Naturellement, le bruit s'était répandu aux environs qu'un nègre était arrivé au château, un vrai nègre, n'ayant rien de commun avec ceux qui s'exhibaient dans les foires, plus ou moins cirés, vernis, nubianisés ; un vrai nègre, arrivé en Auvergne par miracle de cette lointaine et mystérieuse contrée à laquelle les paysans ne songeaient qu'en frémissant, branlant la tête en murmurant : "Tout ça, c'est de la sorcellerie, pour sûr" — et, le dimanche après les vêpres, de la petite paroisse voisine, incrédules et méfiantes, les gens du pays venaient "voir le noir".

L'automne s'avancait, Octobre allait finir ; les dernières feuilles roussies, tordues, tourbillonnaient arrachées par le vent aigre, sous le ciel décoloré, Dans les charnelles dépouillées, la silhouette de Mingoh se profilait

UN DRAME D'AMOUR — (Suite et fin)

UNE INVITATION



Lajourgane.—Veux-tu dîner avec moi, demain ?
Paspressé.—Dîner avec toi ?
Lajourgane.—Oui ; je connais une bonne femme qui est assez charitable pour nous faire dîner tous les deux.

sous l'horizon gris, brouillé. Les yeux en haut, le pauvre nègre cherchait le soleil disparu.

Où est-il donc le chaud, le gai soleil qui pare, dore, anime la nature ? Il est loin ton beau soleil, pauvre Mingôh... là-bas, il étincelle sur les palétuviers, et ici, le mal du pays, la nostalgie mortelle de son ciel enflammé fait son œuvre, lentement, sûrement.

Le froid se faisant plus vif, il se mit à tousser, à grelotter, adoptant pour asile la grande cheminée de la cuisine, où il restait des heures entières, immobile, muet, à se chauffer, pressant de ses mains la crémaillère noire de fumée.

Je riais de cette manie et lui disais : " Crois-tu que tu arriveras à noircir tes mains, pauvre Mingôh ? elles sont bien plus noires que le charbon ". Il souriait tristement sans répondre, pensant certainement à des choses qu'il ne disait pas, caressant une chimère, un rêve mystérieux qu'il devait mettre promptement à exécution sans en instruire personne.

Un jour de Novembre froid, triste, maussade, Mingôh quitte l'âtre, abandonne la grande cheminée et dit à la cuisinière : " Donne-moi un couteau ".

— " Tiens, en voici un ébréché ".

— " Non, donne couteau bien couper pour travailler du bois ".

Et le voilà parti dans le parc résolument, muni d'un bâton et du couteau qui coupe bien.

J'étais là tout près, jouant avec une petite compagne de mon âge : " Bonjour, Mingôh, où vas-tu avec ce grand couteau ? " et je m'approche de lui. Il m'écarte doucement, va s'agenouiller sur les feuilles mortes, ayant l'air de râcler son bâton.

Avec l'insouciance des enfants, je continue de jouer avec la petite fille sans m'inquiéter de Mingôh. Au bout d'un instant, je tourne les yeux de son côté : " Oh ! pauvre Mingôh, il est tombé, il a dû se faire mal, il ne remue pas... Mingôh !... " mais il ne répond pas.

— Toutes les deux, anxieuses, nous tirons le nègre étendu à plat ventre

sur le sol... Oh ! quelle épouvantable chose !... Quel spectacle inoubliable...

Il est mort le pauvre Mingôh, il s'est tranché le cou d'une main si ferme qu'un seul lambeau de chair retient encore au tronc la tête livide aux grands yeux blancs, regardant au loin son pays de Gâlam.

Il n'a poussé ni un cri ni un soupir, accomplissant cet acte sauvage, irrémédiable, avec l'espoir absolu, qu'en se donnant volontairement la mort, selon les croyances de ses pareils, il renaîtrait sur le sol natal, près de la case en roseaux baignée par le fleuve des noirs... et, à mon tour, folle de terreur, mon fragile cerveau d'enfant épouvanté à la vue de ce lugubre tableau, je tombai évanouie dans le sang de Mingôh...

Il fut enterré en Auvergne ; on ne passait plus le soir à cette place funèbre, sans frissonner en marchant plus vite...

Et toujours, faisant un saut bien en arrière, je revois la grande ombre de Mingôh, couché sur son lit de feuilles mortes, sous le gris du ciel d'automne et du sang, du sang très rouge, partout...

YASMINA.

VOUS M'EN DIREZ TANT !

Madame Breille.—Montrez-moi vos gants de kid noir.

Le commis (étalant sur le comptoir plusieurs paires de gants). Voici nos dernières nouveautés.

Mme Breille.—J'ai vu dans la chronique de la mode du SAMEDI, que cette année les gants de kid noir sont portés avec points jaunes et vice versa. Je vois bien les points jaunes, mais je ne vois pas le vice versa.

Le commis.—Mais madame, vice versa est une expression anglaise qui veut dire " sept boutons, " vous les avez bien.

Elle en a pris trois paires.

NOS BONS DOMESTIQUES

Brigitte.—Mademoiselle est sortie, monsieur, mais elle a laissé un message pour vous.

Le visiteur.—Quel est-il ?

Brigitte.—Ah ! grand Dieu ! Je l'ai oublié ? Attendez-moi une minute, je vais aller le lui demander.

UNE MISSION DIFFICILE

Le policeman.—Vos allées et venues, depuis une heure, devant ce magasin, me paraissent suspectes, jeune homme. Pourquoi agissez-vous de la sorte ?

M. Jeunemarié (qui est l'heureux père d'un gros garçon depuis huit jours).—Oh ! rien ; ne vous inquiétez pas. J'attends qu'il n'y ait plus de monde dans la pharmacie pour aller y acheter un biberon.

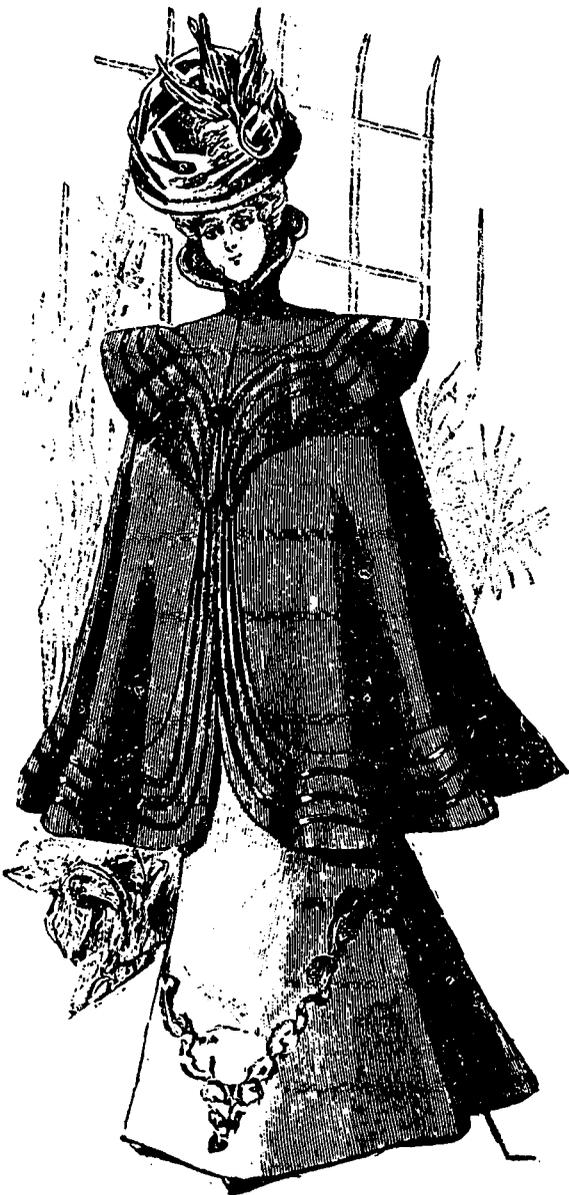
PAS D'IMPRUDENCE S.V.P.



Le malade.—Docteur, veuillez me donner votre compte.

Le médecin.—Mon ami, je préférerais attendre que vous soyez un peu plus fort.

MODES PARISIENNES



VÊTEMENT MICHAËLA, en drap noir et ruban de satin, composé d'un corps de collet très ample, bordé d'un volant coupé en forme, garni de trois rangs de ruban de satin, et d'une berthe légèrement gondolée qui simule l'empiècement garni également de rubans de satin; même garniture au col réversible. Ce gracieux vêtement est doublé de satin noir. Chapeau de feutre noir orné d'une draperie de taffetas bleu turquoise; sur le côté, un groupe d'ailes noires est retenu par un chou de taffetas. Matériaux: 2 verges $\frac{1}{2}$ de drap.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 285.— Cette gravure représente un joli costume pour petite fille, en étoffe se lavant ou en laine légère; l'empiècement peut être fait d'une étoffe de couleur différente; cet empiècement est ajusté sur une doublure



No 285. Costume pour tillettes.



No 323. Blouse pour dames avec plis en diagonal.

sur laquelle est froncé le haut de la blouse laquelle est elle-même recouverte par un col formé borthio; le bas de la blouse est froncé sur une bande à laquelle est aussi froncée la jupe; la jupe a un large ourlet; les manches

ont deux coutures et font un petit pouff; dans le haut, un col droit avec une dentelle froncée finit le cou ainsi que col berthe et le bas des manches; le tout se ferme dans le dos avec boutons et boutonnières invisibles ou pas. On porte un large ruban comme ceinture formant un gracieux nœud.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces pour une jeune fille de 8 ans.
No 285 est coupé dans les grandeurs de 6 à 10 ans.

323 — Parmi toutes les blouses, nous remarquons une des plus jolies et c'est certainement celle avec plis en diagonale. L'illustration que nous donnons est en brillantine bleue. On peut aussi les faire en soie; il faut une doublure ajustée afin que la blouse aille bien, mais elle peut être supprimée pour les temps chauds. L'empiècement, qui arrive à l'épaule, est à une seule pointe dans le dos; la portion du dos est unie en haut et le peu d'ampleur du bas est froncé à la taille; le devant est légèrement froncé; les manches n'ont qu'une couture avec un petit poignet retourné; le cou est fini par un petit col retourné également.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces pour cette blouse si elle est destinée à une dame de grandeur moyenne.

Le No 323 est coupé dans les grandeurs de 32 à 42 mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LES EXTRÊMES... NE SE TOUCHENT PAS TOUJOURS

Le Dr Coupecor, spécialiste distingué pour les maladies des pieds, venait d'établir ses pénates dans un local précédemment habité par un dentiste. Arrivé depuis la veille seulement, le célèbre médecin n'avait pas encore posé son enseigne. Les clients, cependant, arrivaient déjà en grand nombre. Parmi ceux-ci se présentèrent deux jeunes beautés, âgées d'environ dix-huit ans.

— Docteur, dit l'une, vous m'avez soulagée, il y a quelques semaines, d'une grande douleur. J'ai confiance en vous et je vous amène mon amie Corinne.

Le spécialiste ne se rappelait pas très bien de quelle douleur il avait bien pu soulager sa jolie interlocutrice. Tout de même, il invita poliment Corinne à passer dans la salle d'opération, lui recommandant de se préparer (ce

qui, en langage chiropédiste veut dire: enlever ses souliers et ses bas). Lorsque, quelques instants plus tard, il entra lui-même dans la salle, il aperçut Corinne qui, tremblante, s'était blottie dans une haute chaise. Rien dans sa toilette n'était changé. Le Dr Coupecor crut qu'elle n'avait pas compris son avertissement et dit:

— Mademoiselle, lui dit-il, veuillez donc je vous prie, enlever vos souliers et vos bas.

Corinne le regarda avec de grands yeux étonnés et pâlit légèrement. Cependant, elle s'exécuta de bonne grâce, et le médecin s'approchant et examinant les pieds de la patiente demanda:

— A quel endroit ressentez-vous la plus grande douleur?

Corinne, à cette interrogation, ouvrit la bouche autant qu'elle le put, et, passant son doigt mignon sur l'une des perles qui ornaient sa mâchoire supérieure, dit simplement:

— Là, monsieur. C'est quelque chose d'affreux!

FURET.

BIEN SA FAUTE

Mme Toullong.— Je suis bien heureuse, mon chéri, de savoir que tu ne mdras pas l'œil. Mais pourquoi as-tu été dire au médecin que j'étais la cause de l'explosion? Il ne faut jamais mentir.

Le petit Jean.— J'ai pas menti, maman. Si tu n'étais pas venue voir ce que je faisais, je n'aurais pas jeté le bout de cigare allumé dans ma poche, avec la poudre.



Alice.— Oh! la belle femme! que j'aimerais à être grasse comme ça!

**3434 Prix
Tous les Mois.**

Vous avez une chance, et une très belle chance de gagner un ou plusieurs de ces 3434 prix, variant entre \$1 et \$1000, chaque fois que vous achetez un des billets émis par...

**The Canadian
Royal Art Union, Limited.**

Envoyez votre nom sur une carte-poste pour avoir prospectus et plans qui expliquent au long notre mode de tirage.

Prochain Tirage.

Mercredi, 30 Novembre '98

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, LTD.,
238 & 240 RUE ST-JACQUES,
MONTREAL.

TRIO DE PROVERBES

Qui rien n'entreprend, rien ne fait.

x

L'aigle ne chasse point aux mouches.

x

Terre retournée et blé semé, le ciel peut neiger.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

M. D. Winnipeg.—Vous me demandez une recette pour nettoyer et blanchir les dents. Il en existe une quantité dont le moindre inconvénient est de coûter fort cher et... de ne blanchir ni nettoyer.

Voici une recette fort simple et peu coûteuse, absolument à la portée de tout le monde.

Prenez du charbon de bois, écrasez-le et tamisez à travers un linge très fin; mettez dans une boîte afin de vous en servir chaque matin, en procédant à votre toilette. Il suffit de tremper l'extrémité d'une brosse à dents assez fine dans la poussière de charbon et de se nettoyer, à sec, la surface externe et interne des dents, puis rincer à l'eau tiède.

On peut remplacer la poussière de charbon de bois par la cendre d'un cigare qu'on recueille à cet effet.

BL. DE S.

Mme M. CHARTRAND

Pendant de longs mois a enduré d'atroces souffrances. Trois médecins l'ont soignée sans pouvoir la guérir

Les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont parfaitement guérie. Maintenant elle est bien et heureuse

Un grand nombre de femmes endurent des souffrances atroces par leur propre faute. Souvent, elles pourraient se guérir ou prévenir les douleurs les plus cruelles, mais par une coupable négligence, elles attendent, elles retardent, jusqu'à ce qu'enfin une maladie grave et souvent incurable se soit déclarée. Pour prévenir ou faire disparaître ces faiblesses féminines, rétablir le système nerveux et refaire la santé, il n'est pas de meilleur remède connu au monde que les Pilules Rouges du Dr Coderre. Voici ce que dit à ce sujet Mme Chartrand, respectable dame de Montréal: "Depuis bien longtemps je souffrais beaucoup de faiblesses, mal de tête, violentes palpitations de cœur, douleurs dans tous les membres, surtout les jambes; je n'avais de cœur pour rien; pas d'appétit, mauvaise digestion et j'avais complètement perdu le sommeil. Trois médecins me soignèrent sans pouvoir me soulager. Je devins si faible et si souffrante que pendant huit jours je fus incapable de me remuer ayant les deux jambes sur une chaise. Voyant que médecins et remèdes ne pouvaient rien me faire, je commençai à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et c'est incroyable le bien qu'elles m'ont fait. Je suis parfaitement guérie, je fais mon ouvrage seule et sans fatigue, je dors bien, je peux toujours manger, et ma digestion est excellente, enfin la santé et le bonheur ont fait place à la maladie et au désespoir. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à plusieurs femmes et je les recommande de nouveau à toutes celles qui souffrent." Mme M. CHARTRAND, No 253 rue Rivard, Montréal.



MME M. CHARTRAND

Notre honnêteté et les efforts que nous faisons pour bien vous prouver que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent, devront vous ôter des doutes si vous en avez encore. Nous ne prétendons pas que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent tous les maux. Non. Mais elles guérissent infailliblement toutes les maladies des femmes, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos se déplaçant souvent d'un membre à un autre, mau-

vaisebouche, vertige, resserrement et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul, tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil. Elles guérissent aussi toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostrations nerveuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger avant et après la naissance d'un enfant, elles donneront des forces à la mère et aideront la formation du bébé.

N'OUBLIEZ PAS que nous avons à la disposition de toutes les femmes des médecins spécialistes d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Sans crainte, écrivez-leur une description complète de votre maladie. Ils vous répondront absolument pour rien. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Nos médecins s'empresseront toujours de répondre à vos lettres en vous disant ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au DEPARTEMENT MEDICAL, Boite 2306, MONTREAL, sont tenues confidentielles par nos médecins. Les femmes qui préfèrent consulter nos médecins, à nos bureaux, sont invitées à se présenter tous les jours de 10 h. à 5 hrs p. m., excepté le dimanche. Consultations gratuites.

EN GARDE contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations; refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Insistez toujours pour avoir les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50¢ en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE, Boite 2306, MONTREAL.

On parlait un jour devant le peintre Casanova, chez un ministre, de l'illustre Rubens. Quelqu'un rappela qu'il avait rempli à diverses époques les fonctions d'ambassadeur.

—Rubens, dit un intrus, était donc un diplomate qui s'amusait à être peintre?

—Pardou, monsieur, reprit froidement Casanova, c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur.

Berlureau, un gros bouquet à la main, se dirige vers le cimetière de Montmartre.

—Depuis douze ans, dit-il à un ami qu'il rencontre, je n'ai manqué qu'une fois, à l'anniversaire de la mort de ma femme, de porter des fleurs sur sa tombe... Et encore avais-je une excuse. On m'avait donné deux places pour une matinée au théâtre du Palais-Royal!

**

Rose et Lise causant, tout à coup la première reçoit sur l'œil un fort coup de poing qui voit au moins trente-six chandelles... De la discussion jaillit la lumière.

**

Dans un restaurant à vingt-deux sous. Après avoir flairé un plat qu'on lui a servi et fait une moue significative, un habitué consulte la carte, puis la rejette avec découragement.

Le garçon, qui l'observe, s'approchant: —Est-ce que monsieur n'est pas satisfait de la composition du menu? —Au contraire, murmure le client, je me plaindrais plutôt de sa décomposition!

IL FAUT EN PRENDRE

Si vous tousssez, il faut prendre du *Baume Rhumal*, ce remède sans pareil qui calme les irritations de la gorge et des poumons. 25c. partout.

Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER

Est une préparation au vin de Sherry, très agréable au goût. C'est le résultat de 30 ans d'expérience et d'observation. C'est le meilleur remède du jour pour toutes les maladies dues à l'impureté du sang.

Fortement recommandé. Certificats et circulaires descriptifs fournis sur application.

La Cie Médicale de Valleyfield

VALLEYFIELD, QUÉ.

Bureau de Montréal: 44 BANQUE DU PEUPLE

Entre amis: —Comment! vous ne sortez pas par ce beau temps? —Je suis devenu casanier cet été. —Mais il faut au moins aller voir les boutens des arbres. —Ceux de mon mari me suffisent.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

BOVRIL

Donne la Vigueur et Fortifie le Systeme

LES RHUMES,
LES FRISONS ET
LES MALADIES QU'APPORTE L'HIVER

RETOURNEZ-NOUS CETTE ANNONCE avec un timbre de deux centins, et nous vous enverrons le grand jeu (puzzle) de la guerre de Whonhart. \$100.00 de récompense si vous pouvez le résoudre.

BOVRIL, Limitée

27 RUE SAINT-PIERRE, MONTREAL

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Arts a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m.
L'école pour les enfants pauvres s'ouvrira le 1er Septembre.
Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

VIN
St-Lehon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans
les meilleures
pharmacies.

LAPORTE,
MARTIN
& CIE

Seuls Agents pour
le Canada.



Le sergent Piédebanc interroge un jeune soldat arrivé le matin même de son pays :

- Votre nom ?
- Antoine Dupail.
- Votre âge ?
- Vingt-et-un ans.
- Votre culte ?
- Hein ?...
- Votre culte ?
- ...Cultivateur !

VOUS NE SAURIEZ ÊTRE TROP PRUDENT

Contre les embarras de la gorge, dès que vous les ressentez prenez du Baume Rhumal, on soigne plus facilement un petit mal qu'un gros.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Eglantine L.—Énergie, ambition, courage physique, Nature vaillante, emportée et peu contrôlable.

A. S. D.—Caractère placide et insouciant, aime mieux s'occuper des petites choses que des grandes, manque totalement de fermeté.

M. E. D. Q.—Manque d'ordre et de persévérance; bonté, sensibilité, optimisme, générosité et inconstance en amour...

Beatrice C.—Grand sens littéraire, nature délicate et passionnée enthousiasme, générosité, franchise.

Rob.—Vous êtes généreuse, sympathique et enthousiaste, votre nature est très affectueuse, mais votre timidité est excessive.

Fifine.—Esprit froid et calculateur, entente des affaires et grand pouvoir de concentration, nature peu sympathique.

Marichelle.—Originalité, énergie, persévérance, amour de l'ordre et grande habileté commerciale; jugement droit et sévère.

Gomme Arabique.—Tempérament nerveux et excitable, nature impulsive et ardente, amour de l'étude et du théâtre, talent musical.

Nabuchodonozor.—Vous êtes rêveur et peu communicatif, doué d'une nature très aimante, cependant sens littéraire assez développé.

Fleur de Lys.—Caractère entreprenant quoiqu'un peu irrégulier, affabilité, douceur et franchise, peu de constance. Il est trop tard pour le coupon No 18.

Jean Bart.—Originalité, imprévoyance, manque d'ordre, grande tendance à l'exagération, indépendance de caractère et sincérité.

Jean Quipeure.—Vous êtes d'une nature énergique mais peu persévérante, vous vous déliez trop de vos propres forces et subissez trop facilement l'influence des autres.

Ama.—Nature rêveuse et mélancolique, sentiments élevés, irrésolution, manque d'initiative, indolence.

Mimi.—Votre nature est tendre et sympathique; sens poétique et musical, vous serez beaucoup aimée.

Charmeuse.—Insouciance, étourderie, curiosité, courage, ambition et grand amour des flatteries méritées ou non.

Jolie Abeille.—Sens musical, habileté aux travaux de l'aiguille, présomption, ambition. Amour des livres et des fleurs. Il faut un coupon pour chaque consultation.

Psalmiste.—Caractère véhément, déterminé et ambitieux, originalité, amour de l'ordre et du travail, franchise, courage.

Hercules.—Vous êtes doué d'un esprit très observateur, d'une grande force de volonté et de beaucoup de courage physique et moral, quelques talents artistiques.

Guît de cœur.—Nature délicate et poétique, imagination ardente, âme sensible et généreuse, ressent très vivement la joie comme la tristesse.

Fleurlette.—Beaucoup de goût pour la musique, aucun talent extraordinaire cependant; sincérité, persévérance, et grand pouvoir de concentration.

Floreska.—Sympathique, romanesque et affectueuse nature, caractère franc, résolu et très ponctuel. Amour de la retraite.

Patte d'ours.—Sensibilité, douceur, générosité, peu de persévérance, d'énergie et de courage. Caractère très irrégulier.

Espoir.—Habileté littéraire, manque d'ordre, amour des livres, persévérance et délicatesse de sentiments.

Bergerette.—Originalité, indépendance, amour du travail, bonté de cœur, générosité et courage.

Juliette.—Vous êtes capricieuse, peu constante, et très coquette, du reste vous êtes d'un naturel affectueux et assez sympathique. Un seul coupon ne donne droit qu'à une seule consultation.

Saurage.—Vous êtes très original, très indépendant et très sympathique. Vous aimez bien un peu qu'on vous flatte, mais vous êtes vous-même très flatteur. Vous aimez le vin, les livres, le théâtre, la musique et les femmes un peu, là, êtes-vous satisfait ?

Toute seule.—Vous êtes une ambitieuse, énergique et industrielle jeune fille, vous possédez une grande habileté pour les travaux domestiques et vous ferez une excellente épouse et une très bonne mère.

Primevère.—Nature généreuse et impulsive, exaltation, enthousiasme, goûts littéraires et artistiques, talent musical.

Emmanuel.—Excentricité, indépendance de caractère, promptitude de résolution, sévérité de jugement et franchise.

Gascon.—Tempérament froid et réservé, sens pratique, entente des affaires et grande force de volonté.

Foot-Ball.—Vous êtes très original et vous avez l'esprit quelque peu porté à la critique. Compréhension vive, franchise, enjouement.

Lager Beer.—Votre tempérament est vif, incontrôlable et opiniâtre, vous êtes courageux, persévérant mais peu sincère.

Base Ball.—Manque d'ordre, insouciance, témérité, enjouement, imprévoyance et beaucoup de présomption.

Coquelicot.—Caractère peu énergique, compréhension lente, idées romanesques, nature très passionnée, cède trop facilement à l'influence d'autrui.

Myosotis.—Esprit froid et calculateur, ambition, énergie, persévérance, curiosité, nature peu communicative.

Anna.—Vous êtes d'un caractère parcimonieux, mesurant tout, ménageant tout, même l'affection, nature droite mais peu sympathique.

Évangéline G.—Grandes aptitudes musicales, amour des fleurs, des oiseaux, des livres et un peu de la rêverie.

Fanchon.—Nature tendre et passionnée, peu timide néanmoins et assez rusée, goût pour le théâtre, les bals et autres réunions mondaines.

Calino.—Tempérament calme et paisible, indolence, manque d'ordre et inconstance en amour.

A. Dream.—Est-ce bien le pseudonyme choisi, je ne suis pas sûr d'avoir compris ? Vous êtes d'un caractère peu indépendant et vous manquez totalement d'initiative et de persévérance.

Baron-de-Crac.—Vous êtes par trop pessimiste, mon cher Baron, votre écriture montre pourtant une nature passionnée, tendre et délicate, et une grande rectitude de jugement.

Faurelle.—Goût très délicat, saisit tout ce qui est beau, tout ce qui est harmonieux jusque dans les moindres nuances; nature légèrement capricieuse et coquette.

Jean-Troublé.—Individualité, énergie, entente des affaires, ambition et audace, vues larges et progressives, esprit observateur.

Mignonnelle.—Manque d'initiative, d'énergie et d'indépendance, caractère bienveillant et sympathique. Peu de contrôle sur ses propres sentiments.

Blou-Blou.—Tempérament nerveux et excitable, esprit de contradiction, nature vive et emportée. Cultivez bien la vertu de patience.

Fofolle.—Vous êtes d'un naturel fantasque et capricieux, vous avez un goût très prononcé pour les aventures extraordinaires, les voyages, les exercices violents, etc.

Amoureuse.—Flourderie, inconstance, gourmandise, ambition et courage, caractère assez entreprenant mais très irrégulier.

Nenoune.—Générosité, formé, bonvoillance et franchise. Grande force de volonté et tendance à la domination.

Anxieuse.—Vous êtes rêveuse, mélancolique et toujours portée à déplorer votre propre sort, caractère plutôt faible et morose.

B. B. B.—Nature enjouée, imagination romanesque et en général assez heureuses dispositions.

Léo.—Vous êtes ou ferez un excellent politicien, dit votre écriture, en outre vous êtes ambitieux, énergique, méthodique et vous aimez beaucoup l'étude.

Solanges.—Talents littéraires et artistiques, justesse d'appréciation, discrétion et grand sens du devoir.

Ignotus.—Ambition, énergie, persévérance, amour de l'étude, des arts et des lettres. Élévation et noblesse de sentiments; sens littéraire assez développé.

Poulette.—Compréhension lente, nature apathique et peu curieuse, paresse, timidité, manque d'énergie.

Bastrique.—Tempérament positif et pratique, entente des affaires, ambition, un peu d'égoïsme et beaucoup de présomption.

Fernande.—Goût pour la musique, le théâtre, la littérature, mais aucun talent spécial, vous êtes sensible, aimante et sympathique.

Roméo.—Grande indépendance de caractère, nature changeante et un peu volontaire, extrême audace, ambition et courage, vous ferez votre chemin.

Juliette C. C.—Votre pseudo étant déjà pris j'ajoute vos initiales, vous vous reconnaîtrez bien, n'est-ce pas ? Vous êtes généreuse, coquette, ambitieuse et audacieuse, vous ne péchez pas précisément par excès de douceur.

M.—Vous pouvez être loyal envers vos amis, mais vous êtes implacable pour vos ennemis; vous ne pardonnez pas une injure et n'avez pas de plus grand plaisir que la vengeance.

Rose.—Manque d'ordre, paresse et gourmandise, se laisse trop influencer et est trop démonstrative en amour.

Marquise.—Nature peu poétique, grande habileté au travail manuel, générosité, douceur, bienveillance, peu de courage.

Esperance.—Nature froide et concentrée, pessimisme, mélancolie et tendance à exagérer ses propres impressions. Vous n'avez pas droit à deux consultations pour un seul coupon de prime.

Marie-Anna.—Originalité, inconstance, manque d'ordre. Humeur variable et souvent maussade. Générosité, franchise.

Myrtha la Bruuc.—Circonspection, méthode, propreté et habileté aux travaux de l'aiguille, aucun talent artistique n'est pourtant démontré. Vous avez écrit sur papier rayé, ma petite, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire.

Fleur de Mai.—Vous êtes doué d'un naturel ardent, passionné et très démonstratif, vous ressentez assez vivement, mais conservez peu les impressions reçues.

J. V. C.—Caractère très irrégulier, imagination assez vive et goût des voyages et des aventures extraordinaires. Si mon appréciation n'est pas juste, rappelez-vous qu'il faut écrire sur papier non rayé.

Jolivet.—Nature lourde et totalement dépourvue de poésie. Compréhension lente et grande présomption. Enclin à se croire irrésistible auprès des femmes.

Décise.—Vous êtes enjouée, insouciance, peu discrète, assez courageuse, indépendante et laborieuse. Coquetterie.

Concorde.—Méthodique, laborieuse, persévérante, sympathique et affectueuse, cède trop facilement à l'influence de l'autre sexe.

Carlo.—Dispositions généreuses et assez impulsives, grand pouvoir de concentration, amour du vin, du théâtre et un peu des femmes.

Vicky.—Remarquable talent musical, goût artistique et délicate, vous êtes d'une nature hautaine, réservée et peu persévérante.

Ida.—Amour de la retraite, des livres, de la musique, des fleurs, des bêtes. Manque d'énergie, de courage et de persévérance. Quelques talents artistiques.

Montrial.—Vous êtes flatteur, assez joyeux compagnon, mais vous êtes enclin à la médiocrité. Vos meilleurs amis mêmes n'échappent pas à votre esprit critique.

Un ignorant.—Audace, énergie, ambition, égoïsme et amour de l'or, franchise, constance et sûreté de jugement.

Blanche.—A part la curiosité et l'indiscrétion, vous êtes douée de dispositions assez heureuses. Vous êtes généreuse et très optimiste.

Carmen.—Talent musical et littéraire. Nature sensible, tendre et impressionnable, peu énergique et persévérante.

Yolande.—Grande finesse d'intuition, délicatesse de conscience, sensibilité et talent musical, manque absolu de volonté et de courage.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 23

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

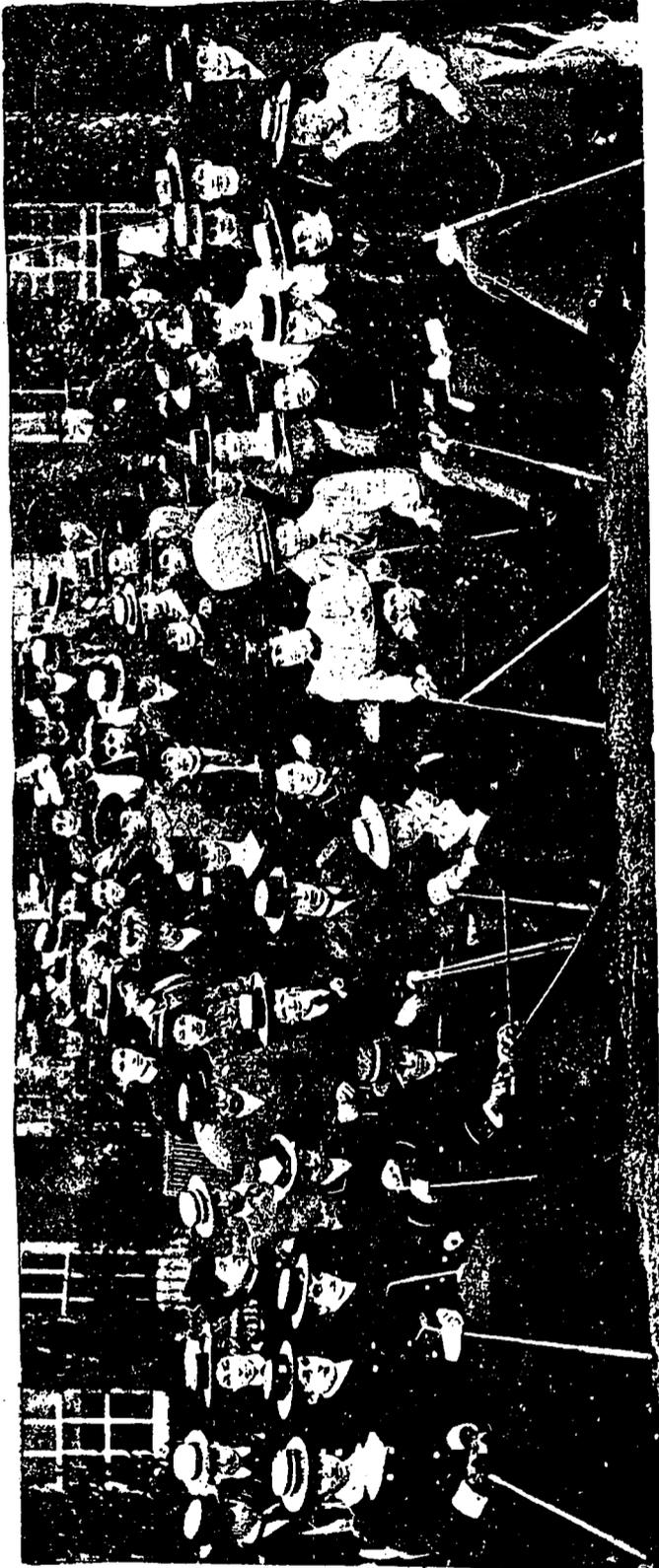
Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. d'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain numéro, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

ON DEMANDE un agent sollicitateur dans chaque ville du Canada pour vendre un article bien annoncé et très facile à vendre. Aucune garantie ni dépôt requis. Commission libérale. Pour détails, s'adresser à E. A. SPRONG, HAMILTON, ONTARIO.

— Savez vous la différence qu'il y a entre un train et une gare ?
— Non.
— C'est que le train se rend d'un point à un autre, et que, comme dit Cambronne, la gare demeure et ne se rend pas.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 153



Ont trouvé la solution juste: Mme C Cloutier, Mlle A Aubertin, E Daoust, A Jobin, M L Lacroix, B Poirier, I Sénécal, P Abarie, A Archambault, A Caron, A Charbonneau, J Demers, A Dumas, J H Lamontagne, D M Leclerc, A Simeonnes, J St-Onge, L Tourangeau (Montreal), Mme F Boulianne (Hull, Q), Mme J A Latreille (Lachine, Q), J O Berné (Lac Mégantic, Q), M A Jacobs (Oka, Q), Mme Naubert, W J Naubert (Ottawa, Ont), Mlle M L Sauré (Plessisville, Q), Mlle J Duchesneau (Pointe Claire, Q), Mme H J Chadover (Indian Lake, Q), Mlle B A Larue, W Deschamps, E Barout, M M G Periteler, J O Proulx (Québec, Q), Mlle L Landry, J Lord (Sorel, Q), Mlle A Golin, L Trottier (St-Amand-de-la-Pérade, Q), J A Gilbert (St-Arsène, Q), H Lagarde, T Sawyer (St-Camégonde, Q), J Franeour (St-Émile, Q), J J Crépeau (St-Henri de Massouche, Q), Mlle A Lalonde, Capt Nemo (St-Polycarpe, Q), A Huard, J Roy (St-Roch de Québec, Q), Mlle A Béland (St-Sauveur de Québec), Mme E H Robillard (St-Thérèse, Q), Mlle F Goyer (Valleyfield, Q), Mme C Poirier, J D Faucher (Victoriaville, Q), Mlle V L Guertin, A Desrosiers (Brunswick, Me), Mme A Larivee, A Provost (Central Falls, R I), Mlle A McNeill (Colton, N Y), Mme P Michaud, Mlle E L Goumbet, M P Martel, E Bayette, J H Brodeur, H Fournier, M Lebrun, W H McDonald, W St Martin (Fall River, Mass), A Couture, S Rousseau, (Haverhill, Mass), Mlle E Dumas, A Roy, J Goulet (Holyoke, Mass), Mlle L A Pouliot, M Ouellet (Lawrence, Mass), Mlle M St-Hilaire, A Bergeron, J B Bélanger

(Lowiston, Me), Mlle M Plouffe, A Thérien, C E Bourret, R Boyer, N Langevin, Mlle M L Lemelin, Lowell, Mass), Mlle E Pariseau, M L B Drouin, J Foran, A Pratte (Manchester, N H), Mme M P Bissonnette (Marlboro, Mass), Mlle V Lussier (Nashua, N H), Mlle L Boisclair (New Bedford, Mass), Mlle M Abadie, J Derbès, J H Deland (Nouvelle-Orléans, La), L Gagner (North Adams, Mass), A Marsseau (North Grosvenordale, Conn), Mlle A Bélanger (Pawtucketville, Lowell, Mass), J E Robert (Southbridge, Mass), Mlle M L Pelletier, F Trahan (Windsorlocket, R I), Mlle A Pincouant (Piscataway, N J), Mme O Warnault, J Savarin (Montreal).
Mlle R H A Laurin (Montreal), Mlle A Chenette (St-Hyacinthe, Q), Mlle P K Hoy (St-Thérèse, Q).
Le tirage au sort a fait sortir les noms de A Laurin, 60 St-Hypolithe (Montreal), H Lagarde, 72 Napoléon (St-Camégonde), Mlle P Michaud, 23 Flint (Fall River, Mass), Mlle A Thérien 147 Salem (Lowell, Mass), M L B Drouin, 127 Ponts ave (Manchester, N H).
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Notre Négligence de l'heure présente veut dire Maux et douleurs cet hiver
Kootenay Cure

Vous sauvera cette fois, c'est la Grippe qui a aggravé la maladie
Demandez à cette Dame ce que le Kootenay Cure a fait pour elle

Ottawa, 7 août 1905.
S. S. RYCKMAN, M. P.
Cher Monsieur,—Je ne peux trouver de mots pour vous exprimer ma reconnaissance pour les services que m'a rendus votre "Kootenay Cure." J'ai été soignée par les meilleurs médecins d'Ottawa pour le rhumatisme, mais ils m'ont dit que mon cas était si compliqué, ma maladie ayant été occasionnée par la grippe, que tout ce qu'ils pouvaient me donner ne devrait me procurer qu'un soulagement temporaire. Justement à cette époque, j'entendis parler de votre remède, et vous fîtes assez bon pour venir me voir. D'abord, j'avais très peu d'espoir d'être soulagée, le rhumatisme ayant accompli son œuvre dans mes muscles et ayant détruit mes nerfs. Cependant, je me décidai à tenter un effort de plus et je commençai à prendre votre médecine. Dans n on cas, physiquement parlant, je suis une femme nouvelle. Je puis aller n'importe où, sans aide. Mes nerfs sont aussi forts qu'ils l'ont jamais été dans ma vie, et les changements qui se produisent dans l'atmosphère, n'ont plus aucun effet sur moi maintenant. Je ne puis assez vous remercier, mais j'écris ceci afin que d'autres malheureux le lisent et soient soulagés. Vous pouvez envoyer n'importe qui à ma résidence, 199 rue Albert, Ottawa, et je serai très heureuse de donner toutes les informations possibles.
Votre reconnaissante,
DAME THOMAS A. PIRIE,
199 rue Albert, Ottawa, Ont.
En vente chez P. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Meubles Meubles
SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS
Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.
Ouvert tous les soirs.
F. LAPOINTE
Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix
1551 RUE STE-CATHERINE

La Première Grande Loi
des bains est la propreté. L'établissement de bains qui n'est pas parfaitement propre est indigne de son nom et d'être encouragé du public. Car un des buts du bain est de promouvoir la propreté physique de l'homme intérieurement et extérieurement. Tout est frais et nouveau aux BAINS LAURENTIENS. Salles gaies, bien éclairées et bien ventilées.
Bains durant le jour, - 75c.
Le soir, jusqu'à 10 heures, 50c.
OUVERTS TOUTE LA NUIT.
JOUR DES DAMES:—Le lundi matin et le mercredi après-midi.
BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

Ventes extraordinaires
POURQUOI ?
Parce que le public commence à reconnaître que le
Pin Rouge
DU SUD
du Dr HARVEY
est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.
Bouteilles, bonne mesure, 25c.
En vente partout.
CIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

LA MINERVE
Journal quotidien du matin fondé en 1826
ABONNEMENT (A Montreal, - \$4.00 par an
Hors Montreal, \$3 00 "
LE MONDE CANADIEN
Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition speciale pour les Cultivateurs
Abonnement: \$1.00 par année
avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.
Redaction, Administration et Ateliers
No 35 Rue St-Jacques, Montréal

Facétie de saison:
— Comment supportez vous cette température ?
— Elle laisse plutôt moite. Et vous ?
— Moite aussi !

ON NE PEUT DISCUTER LA-DESSUS
Un rhume obstiné ne résiste pas plus à l'action du *Brunne Rhumal* que le plus petit mal de gorge. 137
Petite Correspondance
A. G. (Montreal).—Reçu envoi.

GRATIS! Une Bague Doublee en Or ou un Bracelet Gourmète
N'ENVOYEZ pas d'argent. Seulement votre nom et votre adresse sur une CARTE POSTALE, et nous vous enverrons 20 paquets de savon ALON MARYON. Glorieuse composition pour parfumer l'habine que vous vendez pour nous, si vous le pouvez, à se le paquet. Après la vente, nous nous enverrez notre argent, \$100, et, en retour, nous vous enverrons, FRANCO, à votre choix, une des magnifiques primes représentées ci-contre. Marchandises non vendues retournables. Mentionnez ce journal.
TISDALL SUPPLY CO., SNOWDON CHAMBERLAIN, TORONTO, ONT.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers **Mercredis** du mois.

Prix du billet, 25 cents.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D^r CODERRE**

PILULES DE NOIX LONGUES
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.

1718 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

C'est la fantaisie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles. — VOLTAIRE.



Riez, Belles dames, et votre Fer-blancite rira avec vous, si vous employez-le . . .

Brillant

St-Antoine

EN VENTE PARTOUT

L'APRÈS-LAVERGNE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS

TÉL BELL 7283 MONTREAL P. Q.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de

COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .

L. J. A. SURVEYER, Quinceaillier
6 Rue St-Laurent.



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU, DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Presque pour Rien!
EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

- Cigares de 5 cts pour 1 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) 35 la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main 20 cts
- Huitres frites, la doz. 30 cts
- Chops 25 cts

FAITES USAGE DE LA

GOMME DU D^r ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES !

DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 155



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE BICYCLISTE, LE CHIEN ET LE POLICEMAN.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez votre enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

No participons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 9 novembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.